

RECUEIL
DE
POÉSIES FUGITIVES,
ET
CONTES NOUVEAUX.

RECUEIL

DE

POÉSIES ENIGMATIQUES

BRITISH



CONTEES MUSEUM

RECUEIL
DE
POÉSIES FUGITIVES,
ET
CONTES NOUVEAUX.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

RECUEIL

DE

POÉSIES FUGITIVES

ET

CONTES NOUVEAUX.

PREMIÈRE PARTIE.



A LONDRES



M. DCC. LXXI.



CONTES NOUVEAUX.

LA MORT DES DIEUX.

SI j'en crois les conseils de mes jeunes amis,
Au joug de l'éloquence Apollon est soumis,
Et désormais au style il faut que je me livre :
Ce conseil est fort bon, mais je ne peux le suivre.
C'est en vain que de moi l'on voudroit exiger
D'être lent à produire & prompt à corriger :
Dès qu'un Auteur à l'art préférant la nature,
Sait que la Poésie est sœur de la Peinture,

On le voit sans efforts concevoir ses tableaux ,
Et ses premiers croquis sont souvent les plus
beaux.

Maudits soient les rimeurs , dont les mufes
guindées ,

Libérales de mots , mais avares d'idées ,
Distique par distique , ou quatrain par quatrain ,
Vont composant leurs vers , une toise à la main.
Je ris quand je les vois , ces prétendus Puristes ,
Ou tristement joyeux , ou joyeusement tristes ,
Sur un métier ingrat repolir leurs travaux ,
Et briguer des lauriers en semant des pavots.

Mœris , à peine échape aux prisons du collège ,
Que, de ses sens éclos goûtant le privilège ,
Il présume , en chantant de vulgaires atours ,
Que personne avant lui n'a chanté ses amours.
Sans sortir de sa chambre , il s'envole à Cythere,
Il appelle son lit , un trône de fougere :
Sous son bonnet de nuit , en bandeau trans-
formé ,
C'est lui-même qu'il nomme où l'amour est
nommé.

Licidas , qu'a séduit la volupté champêtre ,
Avec lui tout le jour me traîne au pied d'un
hêtre.

Et là dans le lointain , fait bondir à sa voix ,
Des moutons que Virgile a fait bondir cent
fois.

Heureusement pour moi que sa muse coulante
Ne tarde pas à suivre un fleuve qui serpente.

Et qu'au bruit de ses vers , bien plus qu'au bruit
des eaux ,

Il m'endort promptement, au milieu des roseaux.

Alcippe , enorgueilli des brocards qu'il s'attire,
Fait siffler les serpens de la sombre satire ,

Il les dompta lui-même , autour de son berceau :
Mais , le dirai-je encor ? esclave de Boileau ,

Il suit à pas comptés ce grand Maître à la piste ,
Et seroit son rival , s'il n'étoit son copiste.

S'il faut pour bien écrire être fade ou méchant,
Pour les vers négligés, laissez-moi mon penchant.

Mais , direz-vous , Cléon n'est ni méchant ,
ni fade ,

Et dans tous ses écrits , tirade par tirade ,

Le bon goût se promene avec austérité ,

Pour les marquer au coin de la postérité.

Vous dites vrai , Messieurs , j'en conviens , &
j'avoue

Que j'aime assez Cléon pour louer qui le loue.

Nous nous voyions jadis d'un œil moins sérieux ,

Avant qu'il fût assis à la table des Dieux.
 Mais hélas ! aujourd'hui qui peut le reconnoître ?
 De son débile cœur , dont il n'est plus le maître ,
 Le barbare Plutus , armé d'un sceptre d'or ,
 Veut bannir l'amitié qui m'y sourit encor :
 Et dût-il l'enrichir , ma vengeance est complète,
 Si Cléon meurt Traitant , lorsqu'il est né Poète.
 Aujourd'hui toutefois ses vers sont excellens ,
 Et je serois jaloux de ses rares talens ,
 S'il descendoit souvent jusqu'au genre du conte.
 Mais , je le dis encor , & je le dis sans honte ,
 Sur mes écrits légers je ne veux point pâlir :
 J'userois le métal , au lieu de le polir.

Quand le bon homme Jean bâtissoit pour les
 Grâces ,
 Tous ses vers à la fois couroient prendre leurs
 places ,
 Et l'on n'entendoit pas sur un pénible étau ,
 Le monotone coup d'un technique marteau.
 Puis-ai-je comme lui , passant de rose en rose ,
 Surpasser maint Auteur qu'en secret on m'oppose,
 Rire tout le premier pour faire rire aussi ,
 Plaire à certaine Eglé qui fait tout mon souci ,
 Et des Auteurs enfans méritant les hommages ,
 Au défaut de beaux vers leur donner des images.

NOUVEAUX.

3

LE monde n'étoit plus , & Jupiter troublé ,
 Au travers des débris de l'Olympe écroulé ,
 Raasemblant tous les Dieux, de frayeur immobiles,
 Laissa tomber ces mots de ses levres débiles :

» N'échapperons - nous point à cette horrible
 » nuit ?

» Et lorsque sur nos fronts la Divinité luit ,
 » Le tems avec sa faux dans le torrent des âges ,
 » Nous plongera-t-il donc ainsi que nos ouvrages ?
 » Unissons nos efforts pour prévenir ses coups ,
 » Et loin d'attendre ici qu'il s'élançe sur nous ,
 » Forts de rage & d'espoir, volons à sa poursuite :
 » Enchaînons ce vieillard, pour l'égorger ensuite.
 » Peut-être qu'entraînés par notre propre fort ,
 » Faits pour être immortels , nous subirons la
 mort.

» Mais il faut tenter tout dans ce moment
 horrible ,

» Et pour moi , dût le Tems demeurer invincible,
 » Je braverai sa faux prête à me moissonner ,
 » Ma foudre , en la brisant , cessera de tonner. »

Il dit , & tous les Dieux conçurent l'espérance
 D'exercer sur le Tems une prompte vengeance.

On convint d'opposer l'adresse à son pouvoir.

Chacun dit qu'à le prendre il mettroit son devoir.

Comme on réfléchissoit , il traversa l'espace :
» Amis , reprit Jupin , voilà le tems qui passe ,
» Et je vais à vos yeux , sur mon aigle monté ,
» Atteindre , malgré lui , son vol précipité :
» C'en est fait , il périt de ce coup de tonnerre. »
Le Tems , qui soupçonnoit son projet téméraire ,
D'un revers de sa faux , sans détourner les yeux ,
Osa décapiter le souverain des Dieux.
Cette mort , comme on fait , est une mort
honnête ,
Et ne perd point l'honneur , qui ne perd que
la tête. *

Mercuré le filou voulut subtilement
Voler au Tems cruel son terrible instrument :
Mais ce Dieu le surprit & lui rompit l'échine
Sous le manche noueux de sa faux assassine.
Vénus , qui l'aborda d'un air tendre & gaillard ,
Crut faire de plaisir expirer le vieillard.
Mais le Tems insensible à ses charmes perfides ,
En fuyant de ses bras , grava son front de
rides.

Vénus , ainsi chargée , en mourut de dépit :
Bacchus , de son côté , pour avoir du répit ,
Dit au Tems de goûter de son jus délectable ,

NOUVEAUX.

7

Et voulut qu'avec lui, ce Dieu se mît à table.

Mais le Temps, au dehors étouffant son mépris,

Versa dans son tonneau du vin fait à Paris.

Et Bacchus, de sa main, le croyant plus antique,

En but & rendit l'ame, après mainte colique.

Je ne finirois pas, s'il falloit raconter

La mort qu'à tous les Dieux il fallut supporter.

La Sagesse à son tour mourut de faim sans doute;

Junon d'ambition, Hercule de la goutte,

Cupidon de ceci, Priape de cela :

Dans sa peau boursoufflée, Eole enflé creva.

Le sanguinaire Mars mourut d'hémorragie,

Et Morphée expira dans une léthargie.

Mais, direz-vous, le Temps tua-t-il Apollon ?

Non. Quoi ! le Dieu des Arts fut seul épargné ?

Non.

On peut croire aisément qu'il mourut de lui-

même,

Quand on veut réfléchir qu'en ce carnage ex-

trême,

Les Mortels & les Dieux ayant l'ame à l'envers,

Il ne trouva personne à qui lire ses vers.



LA RÉMOULEUSE.

CERTAIN Gagne-Petit , jeune & taillé , ma foi ,
Pour gagner gros , sur un cœur de fillette ,
S'en alloit dans un Bourg , chantant la chan-
sonette.

On m'a dit qu'il étoit aussi content qu'un Roi :
Je dis qu'il l'étoit plus ; car rouler la brouette
Et conduire un état , ne font pas même emploi.

On se lasse à force d'ouvrage.

Mon gars bâilla , puis dans un coin

Ayant laissé son équipage ,

S'en fut dormir vingt pas plus loin ,

Dos contre mur , poing sous visage.

Life vient à passer : Life eut toujours l'esprit

Vif , inquiet , folâtre & rusé : Life rit ,

Voit la brouette , s'en approche ,

Prend ses ciseaux dans le fond de sa poche ,

Met un pied où l'on fait , range son cotillon ,

Et du sabot troué tire le goupillon.

L'eau tombe goutte à goutte , & les ciseaux de
Life ,

NOUVEAUX.

9

Rasant la meule en feu , s'aiguisent à sa guise ;
C'est-à-dire , assez mal. Pour surcroît de mal-
heur ,

Le cri du grès qui s'use éveille le dormeur.

Il se leve , il accourt : elle veut fuir & tombe.

Quand on a le pied pris , force est que l'on suc-
combe.

Lise s'agite , hélas ! sans se débarrasser.

Telle on voit une pauvre Grive

Que par la patte un fil vient d'enlacer ,

Se débattre & se trémousser ,

Sur-tout quand le chasseur arrive.

Le Rémouleur demanda de l'argent.

» Je n'en ai point , reprit la Belle ,

» Et mon affaire en est plus criminelle ;

» Mais , pour te payer autrement ,

» Prends-moi vite un baiser comptant. »

Soit par timidité , soit plutôt par malice ,

Il lui jura d'un air novice ,

Qu'il n'en prendroit qu'un... seulement.

Un serment si nouveau déplut à la Bergere ,

Qui dit , en lui donnant ce baiser de franc jeu ,

» Fripon , puisque tu prends si peu ,

» Je vais chercher encor les ciseaux de ma mère.



LE THÉOLOGIEN

CONFONDU PAR SON PERE.

VOULOIR à tous propos condamner nos pen-
chans

Par des citations de la sainte Ecriture ,
C'est se mettre gratis l'esprit à la torture ,
Et tirer , comme on dit , l'empeigne avec les
dents.

Un soir au coin du feu , causant avec son pere,
Certain Abbé pimpant , frais moulu Bachelier ,
S'imaginoit l'instruire ou bien l'humilier ,
Avec force argumens en latin de bréviaire.
On fait qu'en pareil cas , raisonner c'est crier...
Pendant qu'ils dispuetoient , l'on prétend que la
mere ,

Toute seule en son lit paroïssoit s'ennuyer.

» Ma foi , disoit l'Abbé , la chose est pourtant
» claire ,

» Dans le vieux testament , Dieu s'est mis en
» colere ;

Il a parlé souvent à son peuple chéri.
Dans le nouveau , sensible à l'humaine misère,
Il a pleuré vingt fois , mais il n'a jamais ri.
Le rire en nous n'est donc qu'une pure grimace ,
Qu'une convulsion , symbole de l'audace ,
Dont on doit sagement se priver ici-bas ,
Pour parvenir un jour au banquet des béats. »
Le pere à cet endroit , se levant de sa place ,
Fit & s'en fut coucher , en lui disant tout net :
Vous ne seriez pas là , mon petit prestolet ,
Sans l'acte convulsif d'un tour de passe-passe ,
Qu'il faut qu'avec la femme ici-bas l'homme
Fasse ,
Et que le Créateur n'a pourtant jamais fait. »



L'AVEUGLE, LE SOURD ET LE MUET,**O U****LES TROIS COCUS.**

PERRETTE étoit la femme de Pierrot ,
Jacquette étoit la femme à Jacques ,
Charlotte étoit la femme de Charlot ,
Ils furent tous les trois cocus la nuit de Pâques.
Tous les trois , il est vrai , par un petit défaut ,
L'avoient bien mérité sans doute.
Charlot étoit muet ; Pierrot n'y voyoit goutte ,
Et Jacques , pour sa part , étoit sourd comme
un pot.

Ils n'avoient tous les trois qu'une seule retraite ;
Ainsi donc chaque soir , dans la même cham-
brette ,

Trois lits de sangle , à la hâte dressés ,
Rafraîchissoient leurs corps , par le travail lassés :
Notez qu'ils se couchoient volontiers sans chan-
delle :

Mais qu'importe après tout... Que diable !

NOUVEAUX. 13

Ils se couchoient.
Ils aimoient leurs moitiés, leurs moitiés les
aimoient.

A s'en convaincre on étoit bien fidele :
Mais le carême avoit interrompu leur zele,
Et comme de raison chaque femme espéroit
Que le Samedi-saint la décarêmeroit.
Au son des bourdons sourds qui vont frapper
les nues,

L'Alleluia joyeux court déjà par les rues,
Et les Chantres, au teint fleuri,
Reffuscitent en chœur le Gloria Patri.

On prétend que chaque Comere,
Avant la fin du jour, guétant la volupté,
S'étoit mise en son lit, toute prête à bien
faire.

Mais leurs maris, pleins de malignité,
Rentrèrent ce soir là plus tard que d'ordinaire.
Ils se couchoient, comme on fait, sans lumiere.
Or, par un quiproquo fort drôle en vérité,
Pierrot s'en fut coucher dans le lit de Jacquette,
Charlot s'en fut coucher dans le lit de Pierrette,
Et Charlotte eut Jacques à son côté.

Notre Trio se fit fête 'complete.
Mais Jacquette touffant le lendemain matin,

Pierrot tourne la tête, en lui répondant hein...

» O ciel ! mon homme entend , dit Jacquette

» étonnée ;

» Charlotte à qui Jacquot dit que sa flamme

» croît ,

» De crier , le mien parle.... O ciel ! & le mien

» voit ,

» Dit Perrette aussi-tôt , de frayeur consternée. »

De l'éclaircissement si l'on fut interdit ,

C'est ce que le Muet ne nous a jamais dit.

LE NOMBRE DE DEUX.

DANS les gouffres profonds que le repos lui
creuse ,

J'allois précipiter ma muse paresseuse ,
Quand je sentis germer au fond de mon cerveau
Le sujet singulier d'un conte tout nouveau ,
Je le joins aux essais de ce genre agréable ,
Que ma plume novice a tracés sur le sable ;
Et si Cloé le lit une fois seulement ,
Je cesse d'être Auteur pour n'être plus qu'amant.

Voici pourtant le fait. On dit qu'à Varsovie
Existoit autrefois une femme jolie :

On l'appelloit Skilska : (tous ces noms polonois
Sont des confédérés contre le vers françois :)

Or Madame Skilska , d'un esprit symétrique ,
Pour le nombre de deux avoit un goût comique.

Deux corps de bâtimens composoient sa maison :

Double étoit le boudoir , double étoit le fallon ;

Et le soleil n'avoit , s'il y vouloit paroître ,

Pour tout laissez-passer qu'une double fenêtre.

Par-tout deux beaux fauteuils & deux lits de

repos,

Placés pour le besoin de la chair & des os ,

Sembloient se promener & rouler dans le vuide.

Deux laquais bien toisés , au regard peu timide ,

L'y servoient , ce dit-on , & tous deux à la fois ;

Ils la faisoient dîner soixante fois par mois.

Si l'un des deux laquais n'étoit pas des plus sages,

La dame à tous les deux leur supprimeoit leurs

gages ;

Et si l'autre à son tour méritoit un soufflet ,

Le premier , comme on pense , aussi le recevoit.

Elle étoit , il est vrai , d'une beauté très-rare ;

Eût-on mille défauts , la Beauté les répare.

On lui faisoit la cour , & ses Galans soumis

Deux à deux tour-à-tour chez elle étoient admis :
 Lestouki seul pourtant parvenoit à lui plaire :
 Tout-à-coup en Pologne on déclare la guerre ;
 On s'acharne , on se bat , & Lestouki vainqueur ,
 A la belle Skilska vint rapporter son cœur
 Avec un bras de moins , c'est une bagatelle ;
 O malheur imprévu ! « Que voulez-vous , dit-elle ,
 » Généreux Lestouki ; je vois , malgré vos soins ,
 » Que vous avez ici quelque chose de moins.
 » Quand vous aviez deux bras , vous pouviez
 » vous attendre
 » Que mon cœur vous paîroit du retour le plus
 » tendre ;
 » Mais un mari manchot ne peut flatter mon
 goût :
 » Ayez deux bras , ou bien n'en ayez point du
 » tout. »

Vous jugez qu'à ces mots Lestouki prit la fuite,
 Il n'en fut pas fâché : celui qui vint ensuite ,
 Après deux jours entiers , eut la main de Skilska ;
 On entend par la main , le cœur & cætera .
 Mais au bout de deux mois , cédant à ce génie ,
 Qui la portoit sans cesse au goût de symétrie ,
 Madame , sous les yeux de son mari jaloux ,
 Se choisit un galant pour avoir deux époux.



IRIS ET SA BONNE.

» OUI, ma Bonne, c'est inutile,

» A mon âge on n'apprend plus rien :

» Mangez, buvez & dormez bien,

» Du reste laissez-moi tranquille. »

Ainsi parloit la jeune Iris

A son antique Gouvernante,

Qui chaque jour, au tems précis,

Lassoit son ame impatiente

Par de longs & fadés récits.

Tantôt c'étoit la Barbe-bleue,

Tantôt la Belle au bois dormant,

Ou l'histoire d'un Revenant

Traînant avec grand bruit sa queue.

Cet avis ne put retenir

La langue de l'argus femelle.

» Mon enfant, pourquoi me punir

» D'une manière aussi cruelle ?

» Conter pour moi, c'est rajeunir ;

» Tiens, je me sens même une envie,

» Mais d'ailleurs le trait est si beau !

» Va , ne crains pas que je t'ennuie ,
» Et pour toi , s'il n'est pas nouveau ,
» Je ne veux conter de ma vie. »

Il étoit un jeune garçon
Aimable , honnête & fait pour plaire :
On l'appelloit Endymion.
La lune , sans plus de mystère ,
Descendoit par fois sur la terre ,
Et le trouvant sur le gazon ,
Lui prodiguoit avec tendresse
Quelques baisers de sa façon ;
Et jamais baisers de maîtresse
N'ont été si brûlans , dit-on.
Iris sourit avec finesse :

» Eh ! quoi donc ! n'est-ce que cela ?
» Oh ! je connois fort ce trait là ;
» L'autre jour encor vers la brune ,
» Qu'on me croyoit à la maison ,
» Saintval faisoit Endymion ,
» Et puis moi je faisois la lune. »



LA PREMIERE EMPLLETTE EN MÉNAGE.

CASSANDRE épousa l'autre jour
La jeune Guillemette :
Ne pouvant lui faire l'amour ,
Il lui fit mainte emplette.
» Voudrois-tu point un caraco
» De ce beau satin rose ?
Oui , lui dit-elle , mais tout beau ,
Je veux bien autre chose....
» A ce doigt l'anneau que voici
» Va briller avec grace....
Oui , mais je voudrois voir aussi
Chaque chose à sa place....
» Si ma montre peut t'arranger ,
» Parle , & je te la donne....
Qu'à l'instant l'heure du Berger
Dessous mes doigts y sonne ».
Le vieux Cassandre à cette fois
Ne put pas aller contre.
Mais dès le soir même il fit choix
D'un ami de rencontre.

Si jeunes que soient les maris,
Quand femme est par trop tendre,
Ils doivent, sur-tout à Paris,
Faire comme Cassandre.
Médiateur toujours prudent,
Entre l'homme, la femme,
Un ami sage est confident
Des secrets de leur ame;
Et quand le mari se permet
Quelque penchant volage,
Chacun sait que c'est lui qui met
La paix dans le ménage.

LES VOYAGEURS ET LE CROCODILE.

Apologue.

L'ÉGYPTE, par mainte beauté,
Pique la curiosité
De cette espèce vagabonde,
Que toujours un desir fatal
Engage à parcourir le monde
Au mépris de son sol natal.

Deux voyageurs de compagnie

Côtoyoient le Nil, & des yeux

Couvants ce fleuve merveilleux,

Ne craignoient oncques pour leur vie.

Voilà que du milieu des eaux

S'élève un sinistre murmure

Qui fait frissonner les roseaux.

» Craignons quelque triste aventure,

S'écria l'un des Pélerins ;

» Restet ici, c'est braver les destins.... »

» Fuyons ce perfide rivage.... »

L'événement prouva qu'il raisonnoit en sage.

A peine achevoit-il ces mots,

Qu'un Crocodile formidable

S'élance en fureur sur le sable,

Et fait au loin jaillir les flots.

Nos champions de prendre la fuite :

L'amphibie à jeun s'en irrite,

Arpente les champs & les prés,

Fracasse les épis dorés,

Tant qu'il voit au fond d'une plaine

L'un des deux voyageurs qui reprenoit haleine.

(Car le couple s'étoit quitté :

Chacun en pareil cas s'en va de son côté.)

L'homme apperçoit aussi le Crocodile,

Gagne aussi-tôt un grand chemin.
 Si la peur le rendoit agile,
 Le Monstre avoit reçu des ailes de la faim.
 D'ailleurs, un grand chemin, point de circuits
 à faire :
 La bête fut tout droit, & sa dent meurtrière
 S'aiguïsa sur le Pèlerin.
 Et d'un : le ciel lui donne indulgence plénier !
 Or le tyran du Nil s'étoit très-fort promis
 De ne pas séparer ces deux pauvres amis ;
 Il trouva le second, mais n'en fit pas curée.
 Cet autre voyageur avoit l'ame madrée,
 Et dit : » Ces animaux étant & longs & lourds,
 » Ne peuvent pas plier leur masse... »
 Et soudain du zig-zag employant les détours,
 Il fut tromper la famélique audace
 Du Crocodile ardent à menacer ses jours.
 Quand les méchants sur nos biens veulent
 fondre ,
 N'agissons point avec simplicité.
 Le Lecteur s'en va me répondre :
 Vous prêchez donc pour la duplicité ?
 Non.... Toutefois pour se tirer d'affaire ,
 La ruse est excusable & souvent nécessaire.



LES PAYSANS CHANGÉS EN GRENOUILLES ,

O U

L'ORIGINE DES CRITIQUES.

Aux fins minois de son séjour ,
 Jupin faisoit au mieux sa cour ,
 N'épargnant ni femme ni fille.
 Latonne étoit jeune & gentille ,
 Et bientôt Latone eut son tour.
 Un embonpoint plus qu'ordinaire
 Vint gâter sa taille légère.
 Il le falloit , car entre nous
 Si les Dieux en pareille affaire
 Pouvoient , à l'ombre d'un mystère ,
 Perpétuer des feux si doux ,
 Ma foi nous serions trop jaloux.
 Neuf mois coulerent à la file.
 Latone accoucha dans une île ,
 Et de Diane & d'Apollon ,
 En dépit de Dame Junon ,
 Qui de là-haut très-courroucée ,

Quoiqu'un peu tard , l'avoit chassée.
Réduite à traîner ses chagrins
Et sa géniture sacrée ,
Qui pourtant n'en pesoit pas moins ,
Latone erroit désespérée ,
Cherchant de contrée en contrée
De quoi suffire à ses besoins.
On a dit qu'en cette aventure
Elle juroit parfois tout bas ;
Mais pour moi je ne croirai pas
Qu'aucune Divinité jure ,
Et contrefasse en pareil cas
L'Automédon d'une voiture
Qui se trouve dans l'embarras.
Venir à pied du ciel en terre ,
Ne fussions-nous point délicats ,
Est un trajet qui nous altere :
Aussi la soif guida ses pas
Vers un étang , dont l'onde pure
S'épanchoit sur d'humbles lilas
Plantés des mains de la nature ,
Comme le saule en nos climats.
Elle avoit soif & ne but pas :
Plus malheureuse à sa manière

Que mainte & mainte Couturiere,
Qui, dans mon fauxbourg Saint-Marceau,
Se fait chasser d'avec sa mere,
Et va le soir, quand il fait beau,
Trouver le long de la riviere
Quelque jeune & gentil Puceau
Qui prend la vache avec le veau,
La Déesse (1) à demi penchée,
De manans accourus soudain,
Ses yeux, sa bouche desséchée,
Apperçoit un grotesque essaim.
Tout leur annonce son dessein ;
Ils courent dans l'étang limpide
Y soulever la bourbe humide,
Qui repose au fond du bassin.
C'en est fait, après cette offense
Leurs regrets seroient superflus,
Et Latone ne brûle plus

(1) Voyez les Métamorphoses d'Ovide, liv. 6.
c. 8.

*Finibus in Lyciæ longo dea fessa labore,
Sedereo siccata sitim Collegit ab æstu,
Uberaque ebiberant avidi lactantia nati, &c.*

Que de la soif de la vengeance,
Déjà leur bouche s'élargit,
D'un verd noir leur dos se nuance,
Et de leur col qui se détruit
On voit descendre la substance
Dans leur ventre qui s'arrondit.
Bref, le fleur Ovide nous dit,
Que chaque Paysan finit
Par devenir une Grenouille.
En quoi je soutiens qu'il bredouille,
N'en déplaîse au plus érudit :
Car hélas ! Latone eut beau faire ;
A ce châtimement exemplaire,
Plusieurs d'entr'eux se sont soustraits ;
Et s'enfuyant de la Lycie,
Sont venus dans la Béotie,
Où plus incivils que jamais,
Dès qu'un Poète se promène
Sur le Pinde & dans son vallon,
Ils troublent l'eau de l'hypocrene,
Fût-il conduit par Apollon,

LA DÉLICATESSE A LA MODE.

DEVANT une beauté peu rebelle à ses feux ,
Alexis déclamoit un jour l'Ode à Priape.
Or , il la déclamoit du ton le plus nerveux.
La Belle se fâcha , loin de mordre à la grappe :
» Fi donc , ces choses là ne se disent jamais ,
» Et je ne fais comment excuser votre audace. »
Alexis devina le motif du procès :
L'amour fut mis en jeu , l'amour obtint sa grace,
 Sexe charmant que Dieu créa ,
 Pour égayer l'humaine race ,
Point ne voulez qu'amant dise ces choses là ,
Mais jarniguoï , bien voulez qu'il les fasse.

A DEUX DE JEU.

COMBIEN ce ruban là , parlez , ma belle
 » Dame ? »
Cent fols , mon beau Monsieur ; je n'en ra-
 » battraï rien ,

» Car il me coûte à moi quatre francs, sur mon
» ame ,
» Comme il est vrai que vous êtes chrétien ,
» Et que je suis honnête femme. »
» En ce cas là , ce n'est pas fort certain ,
» Car voyez-vous , je suis athée. »
Lors la Marchande un peu déconcertée :
» Parguienne & moi ne suis-je pas catin ? »

LE DANGER DE L'OISIVETÉ.

ZÉMIRE est folle des moineaux ,
Comme eux sans doute elle est volage :
Eglé m'aimera mieux , je gage ,
Eglé nourrit deux tourtereaux ;
Nous réglons nos goûts à tout âge ,
Sur nos vertus ou nos défauts.
Frere Ignace étoit hypocrite ,
Et Frere Ignace avoit un chat.
L'un & l'autre avoient le mérite
Et les graces de leur état ,
Mangeant beaucoup , dormant de même ,
Jurant un peu quand il falloit ,

Et ne songeant guere au carême
Que le jour où Pâque arrivoit.
Le Moine avoit le mot pour rire ;
Mais dans la peur d'être damné
Il fuyoit ce qui nous attire.
Le chat s'en fut aussi donné ,
Si de la palme du martyr
Il n'eut pas été couronné :
J'entends qu'on l'avoit condamné
A ne jamais se reproduire.
En peu de tems ce chat mourut ,
Et Frere Ignace vit en songe
Que vit-il ? . . . Marchons droit au but ,
Car déjà le récit s'allonge.
Il vit des champs voluptueux ,
Où se promenoient sans envie
Tous les animaux vertueux
Dont on nous a tracé la vie ,
Et dont ici les bienheureux
Ont fait leur sainte compagnie
Avant de monter dans les cieux.
Là gardoit de l'hermite Antoine
Le porc un peu luxurieux.
De Balaam l'âne peureux

A quatre pas mangeoit l'avoine.
O mon Patron, il vit ton coq ,
Et le corbeau du grand Elie ,
Et le chien couchant de Saint-Roch ,
Avec la chienne de Tobie.
Plus loin marchoit d'un pas tardif ,
Du bon Saint-Luc le bœuf pensif :
« Holà ! lui dit le Frere Ignace ,
» Mon chat doit être parmi vous :
» Répondez-moi , parlez , de grace ;
» On doit l'avoir mis dans la classe
» Des prudens & sages matous ,
» Qu'une grace plus efficace
» A préservé du nom d'époux.
» Le bœuf répond : Parlez à l'âne ;
» Le baudet dit : Que Dieu me damne ,
» Si ce mitis là m'est connu.
» Célibataire il a vécu ,
» D'après cela , Monsieur , je gage
» Qu'en enfer il est descendu.
» Dans ce séjour plein de délices
» On n'entre point par chasteté ;
» Frere Ignace , l'oisiveté
» Est la mere de tous les vices. »

Ici le Moine s'éveilla ,
Et ruminant dans sa cervelle ,
Il prit sa robe , & s'en alla
Conter le tout chez Isabelle.
On but ensemble , on s'embrassa ;
Mais le nigaud , des plus novices ,
Prétendoit en demeurer là.
La Belle à la fin se fâcha :
» Songez donc aux avis propices
» Que le beaudet vous a dictés ;
» Songez à l'horreur des supplices
» Aux méchans là-bas apprêtés.
» Mieux vaut laïc plein de malices ,
» Que pénaillon trop hébété ;
» Frere Ignace L'oisiveté
» Est la mere de tous les vices.

LA PERRUQUE PERDUE.

LE plus grand point dans les récits ,
Est d'être clair , vif & concis.
Adonc , faurez que Marguerite ,
Gente & svelte , bien que petite ,

Tomba malade , & fit le vœu
De se faire raser jusqu'au dernier cheveu
En cas de guérison subite.
Elle guérit. On la rafa ,
Et sa toison , grace au barbier Sambuque
Pour le Comte de la Caza ,
Devint une énorme perruque.
Fatale vérité ! quand jeunesse s'en va ,
Pour avoir trop chéri sexe qui nous reluque ,
Nous faut encor porter ses cheveux sur la nuque !
Mais las ! à quelque tems de là ,
Marguerite mourut , & puis ressuscita
A la requête de Marie ,
Toute - puissante auprès du Dieu qu'elle en-
fanta.
Comme elle étoit en train de reprendre la vie ,
La perruque de la Caza
De dessus son front chauve à bon droit déserta :
Parquoi sa vue en fut toute ébahie.
» Où va donc ma perruque ? holà , perruque ,
» holà !
» Reviens , reviens , attends donc , alte-là.
» Taisez-vous , dit quelqu'un , vos cris feront
» de reste ,
» Marguerite l'obtient par un arrêt céleste ,

» Pour reprendre aujourd'hui ses cheveux naturels....

» Morbleu, dit la Caza, mes frais sont trop réels,

» Pour ne pas détester ce miracle funeste...

» Et maugrebleu ! si l'on voit ce train là,

» Pour les cheveux de Marguerite. »

Quel bacchanal ! quel brouhaha !

Quel tintamare ce sera,

S'il faut que chaque femme un beau jour ressuscite.

LES THÉOLOGIENS DE VILLAGE.

DISSERTER sur son existence

N'est pas le fait d'un paysan, je pense :

Toutefois Nicaise & Jacquin

Disputoient là-dessus, c'étoit une merveille,

Et raisonnant tous deux avec ardeur pareille,

Se versoient de l'esprit en se versant du vin.

» Sarpejeu, disoit l'un, l'homme n'est que

» misère :

L'autre disoit : » Faut-il s'en étonner ;

- » Le bon Dieu ne nous fit , compere ,
- » Que lorsqu'il n'eut plus rien à faire ;
- » Et que pouvoit-il nous donner ?
- » Le renard pour son lot avoit eu la finesse ,
- » Le lion la vigueur , & le cerf la vitesse ;
- » L'aigle , des yeux vifs & perçans ,
- » La corneille , un brevet pour vivre trois cents
» ans.
- » Après cela , Jacquin , que restoit-il pour
» l'homme ?
- » Rien , mon ami , qu'une maudite pomme ,
- » Dont les pepins mystérieux
- » Nous ont été si bien transmis par nos ayeux ,
- » Que si j'en crois notre Curé Jérôme ,
- » Nous en avons notre part tous les deux.
- » Si Jérôme l'a dit , nous devons tous l'en
» creire ,
- » Répliqua Nicaïse à Jacquin ;
- » Mais qu'on rapporte donc une pinte de vin ,
- » Car avec la pomme il faut boire.



LA BERGERE DUPE DE SES APPAS.

PENCHÉ sur l'épaule d'Aglaure,
Lubin contemple des appas
Qu'amour depuis peu fit éclore,
Et qu'Aglaure ne connoît pas.
Le desir fait naître l'audace,
Il voit un bouquet de jasmin,
Le traître l'ôte de sa place,
Et l'éparpille dans son sein.
Puis il lui dit : » Ma Bergerette,
» Chaque fleur vaut bien un baiser. »
Elle rougit, reste muette,
Et Lubin se met à compter.
Chaque fleur, c'est ainsi qu'il compte,
Passe lentement par ses doigts,
Tandis que sa bouche plus prompte
Cueille deux baisers à la fois.
Aglaure à demi renversée,
Le long d'un gazon complaisant,
Se trouve alors comme forcée
D'apercevoir son sein naissant.

Mais l'innocence de son ame
Dupe ses regards curieux ,
Et le Dieu d'amour qui l'enflamme ,
Confond les objets à ses yeux.

» Eh quoi , dit-elle , on se repose ?
» Prends encor deux baisers , Lubin ,
» Pour deux petits boutons de rose
» Que je vois parmi le jasmin.

LE FILS DU LABOUREUR.

EN vérité c'est une honte ,
Pour notre siecle larmoyant
Qu'aucun Auteur entreprenant
N'ait osé pleurer dans un conte ;
Mais tout à son commencement.
Et je vais vous jeter en fonte
Un récit bien noir , bien touchant ,
Item bien court : aussi je compte
Qu'il en fera moins ennuyant.
» C'est en vain que l'âge me glace ,
» Disoit le Laboureur Jompson ,
» Mes chers enfans , j'ai le bras bon.

» L:

» Le ciel m'accordera la grace

» De faire encor une moisson. »

O pauvre pere de famille ,

Tu te flattois d'un espoir faux !

La mort le frappa de sa faux ,

Avant qu'il eût pris sa faucille.

La femme & ses enfans , de douleur abattus ,

Offrirent au Pasteur une assez forte somme ,

Pour qu'il daignât le couvrir d'orémus.

Mais il leur dit : » Reprenez ces écus ,

» L'enterrement d'un honnête homme

» Est trop payé par ses vertus. »

(Ce Curé là n'existe plus.)

Or sitôt après l'ambassade ,

Il vint dans l'ordre coutumier

Chercher le mort sur son lit de parade ,

Je veux dire sur son fumier.

Comme il déployoit son Bréviaire ,

Le plus jeune des fils , bien tendrement nigaud ,

Cria : » Monsieur , qu'allez-vous faire ?

» Tout ce que vous direz sera fort salutaire ;

» Mais ne le dites que tantôt ,

» Et mettez promptement mon papa dans la terre,

» Afin qu'il repousse plutôt. »



L'INCENDIE PERPÉTUEL.

LE monde à peine étoit hors du berceau ,
Que le feu prit à l'isle de Cythere ,
Parce qu'Amour , en planant sur la terre ,
De préférence y jetta son flambeau.
Depuis ce jour à l'éteindre il s'occupe ,
Mais ses efforts deviennent superflus ;
Vénus en rit , & d'un coin de sa juppe ,
Quand son fils dort , le ranime encor plus.
Les habitans en sont souvent malades ;
Aussi les jeux avec précaution
De toutes parts forment des barricades ,
Pour obvier à l'émigration ,
Et des desirs la troupe vagabonde ,
Soir & matin s'empressant à courir ,
De par l'Amour oblige tout le moude
D'entrer dans l'isle & de la secourir.
Mais par malheur (je frémis quand j'y pense)
Tous les plaisirs , une pompe à la main ,
Ont beau tarir la source de Jouvence ,
Ce feu mouillé n'en va que plus grand train.
C'est là qu'on voit , dans le milieu des flammes

Cent Cordeliers aussi fermes qu'un roc ,
 Qui , pour sauver des corps & non des ames ,
 Avec des fleurs ont retroussé leur froc .
 C'est-là qu'on voit des guerriers secourables ,
 Et nuit & jour signaler leur valeur ,
 En remplaçant des maris incapables
 De résister contre tant de chaleur .

Dans la maison de la belle Nicole ,
 Je viens , je crois , de l'amortir un peu ;
 Mais je l'entends déjà crier au feu !
 Ami Lecteur , je te quitte & j'y vole .

L'IVROGNE.

Je te dois mon sujet , ô Peintre (1) de Sulmone ,
 Toi , qui peignis Narcisse , amant de sa personne ,
 Lorsqu'il voyoit ses traits constamment répétés
 Par l'humide crystal des ruisseaux argentés .
 Je suis certain de plaire en imitant ta veine ,
 Car dans toi les Romains avoient un la Fontaine .

SEUL dans un cabaret , auprès d'un broc de vin ,
 Le cocher bel-esprit d'un Marquis Poitevin ,

(1) Ovide , natif de Sulmone .

Encor tout essouffé d'avoir conduit son maître,
Tant au Palais Royal qu'aux environs peut-être,
Conversoit en lui-même & ab hoc & ab hac,
Et pour sécher son front mouilloit son estomac.

» Palsembleu, disoit-il, dans le siecle où nous
» sommes,

» L'Amour plus que Bacchus tyrannise les
» hommes :

» Mais laissons-là le siecle & soyons du vieux
» tems :

» Bacchus fait des heureux, l'Amour des mé
» contents.

» Quel plaisir goûterois-je en fatiguant mon
» ame,

» A brûler comme un sot d'une éternelle
» flamme ?

» Ou quel seroit mon sort, si de jouir pressé,

» J'abordoïs ce troupeau de mercure engraisé

» Qui de Saint-Honoré déshonorant la rue,

» Fait pour la médecine une infâme recrue,

» Et dont chaque Laïs, braconnière en amour,

» Occit impunément son jeune homme par jour

» Buvons à la santé de ces Nymphes divines,

» La rose a des piquans, le lierre est sans épines

Il dit ; & dans l'excès d'un si noble courroux,

Boit à même du broc , trois pintes en trois coups.
Les vapeurs de Bacchus lui troublant la cervelle ,
Il voit au même instant son image fidele ,
Sur les flots du Champagne errer paisiblement.
Et chaque fois qu'il boit , boire pareillement.

« Oh ! oh ! ce lui , dit-il , qui que tu fois , arrête ,
» Mon ami , (1) tu m'as l'air d'aimer le tête-à-
» tête ,

» Sur ta mine joyeuse on lit la bonne foi.

» Quand je t'ouvre mes bras , les tiens s'ouvrent
» pour moi.

» Tu ris lorsque je ris , tu pleures quand je pleure ,

» Et tu mourras de soif , s'il faut qu'ici j'en
» meure.

» A ta santé fort bien du geste il me
» répond ».

Mon homme vuide alors son broc jusques au fond.

Et voit au même instant l'image disparaître.

« Oh ! oh ! dit-il alors , scélérat , double traître ,

(1) Métamorphoses d'Ovide , lib. 3 , chap. 8 ,
fable de Narcisse .

Spem mihi nescio quam vultu promittis amico
Cumque ego porrexī tibi brachia , porrigis ultro
Cum risi ; arrides , lacrymas quoque sæpe notavi ,
Me lacryma te tuas , nutu quoque signa remittis.

- » Tu t'en vas sans payer, parbleu le trait est
» noir.
- » Je vais te dénoncer par-devant le comptoir....
- » Salut soit au bourgeois, ainsi qu'à sa com-
» pagne,
- » J'ai demandé tantôt six pintes de champagne,
- » Or, comme j'en ai bu trois pintes en trois
» coups,
- » J'ai de la probité, voilà cinquante sols.
- » Mais je ne prétends pas payer pour cet ivrogne,
- » Dont j'ai vu dans mon vin nager la rouge
» trogne,
- » Et qui, malgré mes cris, en véritable escroc,
- » Quand le vin a manqué, s'en est allé du broc :
- » Puisqu'il a pris sa part comme j'ai pris la
» mienne,
- » Je ne vous dois plus rien.... Garçon.... qu'il
» vous souviene,
- » Que quand on donne un broc à d'estimables
» gens,
- » On ôte les filoux qui se cachent dedans ».



LES MURES.

LA pudeur loge au fond de l'ame.
Mais quand l'amour qui la poursuit,
Dans son séjour porte la flamme,
Sur le visage elle s'enfuit.
De-là ce rouge involontaire,
Qui dans un siècle plus austère,
Prenoit à tous les passagers
Prêts à s'embarquer pour Cythere,
Et qui ne prend plus qu'aux bergers.

UN jour Alexis & Corinne,
Derrière un buisson s'embrassoient.
Derrière un buisson ! l'on devine,
Qu'en s'embrassant ils rougissoient :
La fille dit : » Soyons plus sages,
» Et sans me cueillir de baisers,
» A cueillir ces mûres sauvages,
» Alexis, daigne t'amuser ».
Soudain, victimes de sa trame,
Ces fruits vermeils tombent par cent.
Ils en mangent tant, tant & tant,
Que de l'infortuné Pyrame,

Sur leur visage on voit le sang.

Alexis aussi-tôt s'enflamme,

Et redevient plus caressant.

» Va, va, je veux bien que tu joues,

Reprend Corinne, ici tous les jours faut venir,

» Eh nous pressant des mûres sur les joues,

» Nous ne nous verrons plus rougir. »

CHACUN A SON TOUR.

A VENDRE dans un bourg sa manne & sa
rhubarbe,

Certain Docteur ayant gagné force louis,

Les étaloit un jour sous les yeux éblouis

D'un cadédis venu pour lui faire la barbe.

« Monseu, dit celui-ci, jé mé sens foible, item,

» Enclin à prendre l'or avant qu'on né mé

» l'offré,

» Ainsi ténez, ferrez tout dans un coffré,

» *Et ne nos inducas in tentationem* ».

L'Esculape repart : » Je te ferois injure,

» Tu fais d'ailleurs qu'il y va du licol....

« Oui, jé lé fais, mais dé l'or jé suis fol,

» Et cé séra malgré moi jé vous juré,

» Qué jé vous coupérai lé col ».

Au nombre des faiseurs de promesses frivoles ,
Je ne fais trop pourquoi les perruquiers sont mis.

Car celui-ci fidele à ses paroles ,

Coupoit le col quand il l'avoit promis.

A l'aide d'un rasoir prétendu d'Angleterre ,

Il immola le Médecin

Aux mânes des rustaux que cet autre assassin ,

Depuis six ans envoyoit dans la terre.

« Il l'a voulu , dit-il , il en est lé dindon ,

» Jé n'ai pas pu tenir contre uné tellé somme ,

» Et lé ciel m'est garant , qué si jé fors fripon

» J'étois entré fort honnête homme ».

Sur les suites du crime un coquin s'étourdit.

Il comptoit s'échapper , & comptoit sans son

hôte ;

Deux mois après on le pendit ,

Comme si c'eût été sa faute.

Bien est-il vrai que le bourreau ,

Par une négligence assez digne de blâme ,

L'abandonna pour mort au lugubre poteau

Et que plusieurs voisins lui renguaînerent l'ame ,

Plus d'à moitié hors du fourreau.

Deux mois après , chose fort singuliere !

Le bourreau de l'endroit fut lui-même arrêté ,

Pour avoir finement troqué sa tabatiere,
 Et l'on choisit notre ressuscité,
 Pour le mener à la lisière,
 Dans les champs de l'éternité.
 Heureux celui qui peut rendre
 Un service à lui rendu :
 Mais plus heureux qui peut pendre
 Le bourreau qui l'a pendu !

LES PANTOUFLES D'EMPÉDOCLE.

IL n'est rien tel que d'approfondir tout.
 Comme Empédocle (1) homme de goût,
 Qui doutoit si Vulcain logeoit sous la Sicile.
 Un jour ce philosophe habile
 Entendant dans l'Etna rétentir les marteaux,
 Dont il tente, en trois tems, d'attendrir les
 métaux,

(1) Empédocle, Philosophe ancien, qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule, & trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit, & que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du mont. *La Fontaine.*

Marcha vers le volcan , d'un pas ferme & tranquille ,

Dépouilla de sang-froid , sa chaussure inutile ,

Et se jeta pieds nuds & la tête en avant ,

Dans un gouffre de flamme entrouvert par le vent.

Que ne peut pas sur nous le desir de s'instruire !

Plusieurs passans qui l'avoient observé ,

Battoient des mains en éclatant de rire ;

Mais un petit-maître énervé ,

Prenant les pantoufles du fire ,

Leur dit : « Messieurs, qu'est-ce qu'une action,

» Si belle qu'elle soit , quand l'orgueil l'accompagne ?

» Voici ce que je trouve aux pieds de la montagne ,

» Sifflons tous sans compassion ».

» Palfembleu , Monsieur le maroufle , »

Lui repartit une pantoufle ,

» Feu mon maître par vous gratis est insulté :

» Qui ne cede à la vanité ?

» L'ombre du Laboureur voltige autour de l'arbre ,

» Qu'étant jeune il avoit planté.

» Le riche qui n'est plus , sous sa tombe de marbre ,

- » S'enorgueillit d'avoir été.
» L'Auteur le moins connu , jaloux de se sur-
» vivre ,
» De sa cendre de nain croit renaître géant ,
» Baïse , avant d'expirer , les feuillets de son
» livre ,
» Et s'endort sans regret dans la nuit du néant.
» Sous la faux de la mort , on voit encor la
» Belle
» Sourire à son portrait , qui durera plus qu'elle
» Et qui transmettra sa beauté.
» Bref , il n'est pas jusques au sage ,
» Qui traîné malgré lui vers l'horrible Léthé ,
» Ne trace avec le doigt son nom sur le rivage
» Dans l'espoir de l'apprendre à la postérité , »
» Ta remontrance m'est égale ,
Reprit le petit-maître à grand tort furieux ,
» Tu raisonnes pantoufle , & malgré ta morale
» On ne verra jamais les miennes dans ces lieux
» Au pied du lit d'Elmire elles sont beaucoup
» mieux. »



LE LOUIS D'OR ET LES ÉCUS DE SIX LIVRES,

Apologue.

QUATRE écus de six francs, des plus nouveaux
forgés,

Par le hasard se trouverent logés

Dans une bourse où reposoit de même

Un vieux louis, que son service extrême

Avait presque changé de forme & de couleur.

Ce n'étoit pas, dit-on, la bourse d'un Auteur.)

Ces quatre écus, tout fiers de leur mérite,

Faisoient sonner bien haut leur gloire & leurs
exploits,

Parlant, criant tous les quatre à la fois.

Que nous sommes diçerts quand l'orgueil nous
agite !

Moi, disoit le premier, je me suis contenté

» De conquérir une beauté novice :

Vraiment, reprenoit l'autre, il n'est pas dé-

» goûté ;

» Je n'ai pu dompter qu'une actrice.

Le troisieme en public sur l'arène jeté,

L'avoit à ses pareils très-souvent disputé,

Le quatrième enfin s'étoit vu député

Dans le marché d'un bénéfice :

» Hélas ! il vous sied bien d'en tirer vanité ,

Dit le vieux louis d'or , » grands blancs becs que
» vous êtes ?

» Et que diriez-vous donc , si vous aviez été

» A ces campagnes que j'ai faites ?

» De vous vanter ici vous avez très-grand tort,

» Regardez-moi , je vous vaudrais tous les quatre.

Le maître ouvrant sa bourse , alors qu'ils s'alloient battre ,

Les dispersa pour les mettre d'accord.

Favorisé de Mars , ou du Dieu de Cythere ,

Le jeune homme léger ne demande pas mieux

Que de le publier devant toute la terre ;

Mais le vieillard , pour être plus austère ,

N'en est souvent qu'un peu plus orgueilleux

LE POELE DE FONTE.

LA jeune & charmante Angélique

Avoit fait l'acquisition

D'un grand poêle bien antique.

O Muse! le Lecteur comique
 S'attend à la description
 Et du poëte & d'Angélique.
 Mais laisse-lui compter les lys
 Et les roses de cette Belle,
 Qui seule eut servi de modele
 A la Vénus de Médicis,
 Puisque nos modernes Zeuxis
 Auroient pu reconnoître en elle
 Le bras d'Eglé, le pied d'Iris,
 Le sein palpitant d'Isabelle,
 Les reins potelés de Philis,
 Et l'œil de Madame une telle...
 Angélique offre un buste exquis,
 Mais j'aime mieux que tu nous traces
 Le fidele & plaisant croquis
 De son poëte à quatre faces.
 Eh bien, suis-moi, Lecteur falot.

Vois d'abord Abraham à droite,
 Qui met son fils sur un fagot,
 Par une obéissance étroite :
 A gauche étendu sur le dos,
 Saint-Laurent, que le feu concentre,
 Semble crier à ses bourreaux
 Qu'il a les reins cuits à propos,

Et qu'on le tourne sur le ventre,
Derrière on aperçoit les cieux,
D'où partent des torrens de feux
Sur les habitans de Sodôme,
Qui, parmi la fumée en dôme,
Rendent tous l'ame deux à deux.
Sur le devant l'année expresse,
Où ce poêle fut nouveau,
S'annonce par un un qui presse
Un six suivi de deux zéro.
Notez ceci; car il importe
De remarquer que mil six cent
En chiffres, à l'œil du passant,
Sautoient au-dessus de la porte.
J'entends d'ici maint écolier
Traiter ces vers de pures gloses;
Mais il ne doit pas oublier
Qu'Enée avoit un bouclier
Où l'on voyoit bien plus de choses.
Treve à ces à parté divers;
Et voyons comment Angélique
Trompoit la rigueur des hivers
Devant ce poêle gothique.
A la faveur de deux verroux,
La Donzelle se faisoit fête

De se chauffer.... le dirons-nous ?
Les antipodes de la tête ,
Où bien le cul.... Mais voyez-vous ,
Ce dernier mot est malhonnête.
Un beau matin qu'elle pensoit
Avoir clos l'huis de sa chambrette ,
Et que Vulcain la caressoit
In partibus , entre Perrette....
Angélique de reculer ,
Moitié de peur , moitié de honte ,
Et conséquemment de coller
Son femur à nud sur la fonte....
Lecteur verras-tu sans frémir ,
La trace rouge & meurtrière
Des chiffres qui semblent gémir ,
En numérotant son derrière ?
Angélique a fait un grand cri :
Perrette court , épouvantée ,
Chez un confrere de Lorry (1) ,
Dont la science est moins vantée ,
Vu qu'il a quelquefois guéri ;
Chez Angélique il se transporte ,

(1) Célèbre Médecin de Paris , à qui sans doute
Auteur avoit à reprocher de n'avoir pas sauvé
la vie à quelqu'un des siens.

Avec robe & bonnet quarré.
 Mais las ! Perrette envain exhorte
 Notre Angélique à demi-morte
 A lui montrer son cul timbré :
 « La pudeur , dit-elle , est permise ,
 » J'ai mal , & si l'on veut voir où ,
 » Je crois , Monsieur , qu'à ma chemise
 » Il suffira de faire un trou :
 » Nenni , nenni , dit à la belle ,
 » Notre Esculape tout en feu ,
 » A la pudeur soyez rebelle :
 » Car je n'y vois pas pour si peu ,
 » Et je prends même une chandelle ,
 » Quand on veut me cacher son jeu ».
 Angélique toute éperdue
 De l'arrêt lascif du fripon ,
 Rougit vingt fois , baisse la vue ,
 Et ne leve encor qu'un Jupon.
 Il faut lui passer ces foibleffes ;
 Le sexe plein de chasteté
 N'aime point à montrer ses fesses
 Quand c'est pure nécessité.
 Enfin , après bien des suppliques
 Du plus heureux des empiriques ,
 Angélique en se lamantant ,

Découvre à ses regards lubriques ,
Un cul daté de mil six cent.

« La plaie est d'un heureux présage ,

» Reprend l'Esculape étonné ;

» Mais qui diable eût imaginé

» Que d'un aussi joli visage ,

» Un si beau cul seroit l'ainé ?

» Moi , tout mon corps est du même âge ».

LE BAILLI CONFONDU PAR SON CURÉ.

Qu'un le bailli... qui bâille... aille... bâiller...
» ailleurs » ,

Dit en s'interrompant , un curé de village ,

Au milieu d'un sermon , qui comme c'est l'usage ,

Émouvoit les rustaux sans les rendre meilleurs.

Le bailli se trouva piqué de l'apostrophe ,

Et s'écria tout haut : « Monseigneur a baillé ,

» Et vous ne l'avez pas raillé

» Parce qu'il est d'une autre étoffe ».

Notre Pasteur en adroit courtisan ,

Se remit à prêcher & traitant de l'aumône ,

Soutint que l'homme riche , ami du payfan ,

Dans le cœur s'élevoit un trône.

Il répéta cent fois avec émotion :

« Heureux , non qui reçoit , mais bien celui qui
» donne » ,

Et pour payer d'abord de sa sainte personne ,
Donna très-largement.... la bénédiction.

Sitôt après il présente une bourse

A Monseigneur, qui dit tout haut malignement :

« Voilà quatre louis , & je les y mets pour ce

» Que je viens de bâiller trop scandaleusement ».

Jugez si le curé sourit à ce langage ?

Humblement il salue & va droit au bailli ;

Car , après le Seigneur , c'est le coq du village ,

Mais il saigna du nez & n'eut que le courage

De fuir de peur d'être assailli.

Sur ceux dont le rang en impose ,

Le public a toujours les yeux.

Font-ils du mal ?... on fait comme eux.

Font-ils du bien ?... c'est autre chose.

LE GARÇON CABARETIER.

JE VAIS , pour tenir ma promesse ,

Parler du tavernier Michel ,

Qui ne manquent jamais la messe

Que l'on dit la nuit de Noël.

Il y fut ençor cette année :

Mais comme il étoit des plus las,

Quand l'épître fut terminée,

Il s'endormit sans matelas.

Or, Messieurs, vous savez qu'on sonne,

Quand ce vient l'élévation,

Pour avertir chaque personne

De faire génuflexion.

Mon dit garçon avec surprise,

Se réveille à ce bruit clairer,

Et dans le milieu de l'Eglise,

Se croit ençor au cabaret.

« Messieurs, foyez plus raisonnables »,

Dit-il, à tous ceux qu'il vit là,

« Un moment... de par tous les diables, »

« Ne sonnez pas tant, l'on y va.... »

LE CHANOINE GALANT.

DISCIPLE aimable d'Augustin,
Qui dans son tems fut très-aimable,
Un gros chanoine libertin,
Avec une brune adorable,

Eut un commerce clandestin ,
Et si , se crut fort excusable ,
Donnant à Dieu tout le matin ,
De donner la soirée au diable.

« Est-ce là cette chasteté

» Que votre règle vous commande » ?

Lui dit son évêque irrité ,

En manière de réprimande.

Le chanoine , d'un ton hautain ,

Lui repartit : « Croyez , mon maître ,

» Que je fais mon saint Augustin ,

» Autant que vous , & mieux peut-être :

» Ce que sa morale défend ,

» Sa vie entre nous l'autorise ,

» Car il fut pere d'un (1) enfant

» Avant de l'être de l'Eglise ».

(1) Cet enfant se nommoit à *Deodatus*.
Voyez les Confessions de Saint-Augustin , liv. 9.
chap. 6 , art. 1.



LES NOIX,

Conte marotique.

GENTIL Col'n, pastoureau tout jeunet
Et gente Alix, pastourelle jeunette,
Ensemble assis au coin d'un jardinet,
Dessous gazon planterent noix seulette,
Par chaque jour couple icelui venoit
Audit endroit, pour voir noix grandelette;
Mais las! noyer jà poignoit sous l'herbette
Qu'amour chez eux pas encor ne poignoit,
Tels rendez-vous, à part moi, leur regrette.
Advint pourtant que par destin heureux,
Pour un long-tems Colin quitta village,
Et que revint de noyer désireux,
Mais bien d'Alix désireux davantage.
Or donc à point la trouva qui rêvoit,
Dessous noyer dont étoit grand feuillage.
Alix sourit voyant léger duvet,
Qui de Colin embellissoit visage.
En devisant s'affirent tour-à-tour:
Noyer touffu les garantit peut-être,
Des feux lancés ès mains du Dieu du jour,
Mais non des feux que lançoit Dieu plus traître.

Car sans mentir mouroient tous deux d'amour,
Dessous noyer qu'avoient tous deux fait naître.
Alix lui dit : » Voudrois nid d'oiselets.

Jà , sur noyer , Colin entre deux branches ,
Saisit corbeau poussant cris aigrelets ,
Et de long bec lui tirant courtes manches.

Quand fut en bas , Colin désira noix ,
A celle fin qu'Alix moult complaisante ,
Pour empêcher que ne montât deux fois ,

Sur l'arbre aussi courut risque d'amante :
Beau lui fit voir svelte Alix y monter ,
Mais le savez , ce n'est tout de noix prendre ,

Et comme en bas noix falloit apporter ,
Beau lui fit voir svelte Alix en descendre.
Pied lui faillit , si que tomba , par quoi

Et nid & noix prirent échec extrême.

Alix de rire en disant : « Toi que j'aime ,
» Tout est au diable & suis seulette à toi ».

Colin reprit : » Te chéris tant bergere ,
» Que sans témoins veux ici te donner

» Tant de baisers , que sont noix là par terre ;
» Ta chute ainsi pourras me pardonner ».

Alix rougit , de rougeur qui décore ,

Puis au noyer sus grimpe en tapinois ,

Peur que Colin ne comptât trop de noix :

Je faux : c'étoit pour en abattre encore.

LA BALANÇOIRE.

II L'n'est point de jeux innocens,
 Fut-ce même au village.
 Dès qu'on badine avec les sens,
 La vertu déménage.
 J'en ai pour preuve en ce moment,
 L'histoire de Rosine
 Qui se balançoit fréquemment
 Dans la forêt voisine.
 Colas un jour s'étoit niché
 Tout au haut d'un des chênes,
 Où Rosine avoit attaché
 Ses vagabondes chaînes.
 Et là mon drôle entrevoyoit,
 Certaines graces nues,
 Qu'en s'élevant elle croyoit
 Ne dévoiler qu'aux nues :
 « Amour, dit-il, alors tout bas,
 » J'ai besoin de ton aide :
 » Du mal que me font tant d'appas,
 » Donne-moi le remède.
 » Pour lorgner tout, de mes deux yeux
 » En vain je fais usage

» J'en vois trop peu pour être heureux ,

» Et trop pour rester sage ».

Colas dit , & l'amour malin

Rompant la balançoire ,

Rosine en tombant montre en plein ,

Et l'ébène & l'yvoire.

Du chêne , ardent comme un brasier ,

Colas se précipite ,

Et met ses doigts sur un rosier

Dont la fraîcheur l'irrite ,

N'y mit-il que les doigts ? holà !

Il faut de la décence.

Rosine depuis ce jour-là ,

Jamais ne se balance ,

Et quand les filles , de ce jeu

Lui rappellent les charmes ,

Rosine leur dit avec feu ,

Mais non sans quelques larmes :

» Ne croyez pas qu'à la santé

» Ce jeu puisse être utile.

» Car plus le corps est agité ,

» Moins le cœur est tranquille ;

» L'honneur alors est en suspens ,

» Et si la corde casse ,

» Ce n'est jamais qu'à nos dépens .

» Que l'amour nous ramasse ».

LA PREMIERE FOIS.

L'AMOUR me prête encor ses armes :
Mais ce Dieu m'a fait éprouver ,
Qu'un premier triomphe a des charmes
Qui ne peuvent se retrouver.

La premiere fois que Lifette
Vint frapper mes yeux innocens ,
Mon cœur sortit de sa cachette ,
Et je sentis naître mes sens.

La premiere fois que Lifette
Me laissa toucher deux tetons ,
Dont une ardeur douce & secrete
Agitoit les petits boutons ;
Je m'écriai dans mon ivresse :
« Heureux corser de ma maîtresse ,
» Arrête ce sein qui veut fuir ,
» Il est vrai que ma main le presse ,
» Mais elle voudroit le couvrir ».

La premiere fois que Lifette
Me dit d'être plus hasardeux ,
Mes mains dessous sa chemifette ,
Regrettoient de n'être que deux ,

Et lorsque la plus vagabonde
 Eut trouvé deux globes par-là ,
 Je n'aurois pas lâché cela
 Pour découvrir le nouveau monde.

En un mot la première fois
 Que Lisette combla ma flamme ,
 Je sentis jusqu'au bout des doigts ,
 Son ame s'unir à mon ame....
 Ici mon pinceau reste court.
 Tous les Auteurs jusqu'à ce jour
 Ont parlé du prix de Cythere :
 Le moyen de peindre l'Amour ?
 On ne sauroit plus que le faire.

LE BOTANISTE PAR EXCELLENCE.

Qu'on ne me parle plus des célèbres artistes
 L'encens de l'Univers n'est dû qu'aux Botanistes
 Alors qu'au haut des Cieux le lion altéré ,
 Dévore dans nos champs le zéphire égaré ,
 Voyez leur groupe à jeun , couvrir la terre aride
 On diroit qu'ils sont nés sous la zone torride ,
 Quand au jardin Royal promenant leurs desirs ,
 Les seuls coups de soleil font leurs menus plaisirs

Cependant la nature à leur voix attentive,
 Écoute, se corrige & devient leur captive.
 Près des arbres connus les arbres étrangers,
 Grace à leurs numéros, sont tous si bien rangés,
 Qu'à décliner son nom chacun d'eux très-docile,
 Répond comme un soldat qu'on appelle entre
 mille.

Les plantes à leur tour, en uniforme verd,
 Montrent aux curieux leur sexe à découvert;
 Mais admirez l'effet de leur rare police :
 Depuis quelques cents ans, non sans quelque
 malice,
 Auprès d'elles dans l'eau s'étant venu planter,
 Le polype (1) indolent prétendoit végéter,
 Jussieu la loupe à l'œil, venant à le connoître,
 Parmi les animaux l'envoya soudain paître.

(1) Polype d'eau douce : c'est depuis peu que d'habiles Observateurs ont reconnu les caractères de l'animal dans cet être, dont l'organisation singulière paroît avoir été ignorée de tout tems. Cette espèce d'insecte aquatique ne nage point, & s'attache fortement par sa queue gélatineuse contre les corps sur lesquels il s'arrête. Ses petits bras déployés, présentent la forme d'une fleur : ils lui servent à saisir les petits insectes, tels que les monocles, dont il est fort friand. Son corps, d'un bout à l'autre, n'est qu'un canal si trans-

Et c'est ainsi que l'homme une férule en main ,
 Doit même à la nature enseigner son chemin.
 Tournefort & Linné , tenez-lui bien la bride ,
 Buffon veut la gâter en la prenant pour guide.
 Il prétend la laisser au mépris de votre art ,
 Concevoir sans système & produire au hasard.
 Tout ordre est selon lui , moins savant qu'ar-
 bitraire ;

Fulminez ce langage impie & téméraire ,
 Il est tems , car déjà ses nombreux partisans ,
 Renversent vos autels , & vont par-tout disants ,
 Que les pois ne sont point les cousins des
 lentilles :

Peut-on troubler ainsi tant d'honnêtes familles ,
 Et briseroient-ils donc avec impunité ,
 Les respectables nœuds de la société.

parent , qu'on voit le mouvement péristaltique
 de sa digestion : s'il lui arrive , par avidité , d'a-
 valer ses bras , ou de manger le polype son voisin
 qui lui dispute un ver , il les dégorge sains &
 saufs. Le polype avalé sort aussi entier & aussi
 vivant que s'il n'avoit fait que changer de place.
 Le polype marche , mais son mouvement pro-
 gressif est si long , qu'en un jour il n'avance que
 de sept à huit pouces , en se tournant sur ses
 bras , comme un enfant qui fait la roue.

Voyez le Manuel du Naturaliste.

Vous ne les brisez pas , vous autres , car vous
êtes ,

Ainsi qu'on va le voir , des maris fort honnêtes.

UN maître Botaniste étaloit son savoir
A ces étudiants qu'on voit ici pleuvoir ,
Et qui de Montpellier n'apportent dans leur
malle ,

Qu'une bonne lancette & qu'un méchant rasoir ,
Pour pouvoir nous couper , dans cette capitale ,
Le menton le matin , & l'artere le soir.

Mon homme se mettoit l'esprit à la torture ,
Pour faire dans le nombre au moins quelque
Docteur :

Mais depuis quatre mois ceux-ci pleins de len-
teur ,

N'en étoient qu'au gramen pour toute nour-
riture.

Or , comme il peroroit , son domestique en
pleurs ,

Accourt en s'écriant : » Monsieur ! triste nou-
» velle ,

» Madame votre épouse.... O salade cruelle !....

» J'éprouve en en parlant , moi-même des dou-
» leurs —

- » Au fait , au fait. — J'y viens : depuis son
» plus bas âge ,
» Madame aimoit , dit-on , le perfil à la rage.
» Elle en a vu tantôt , ou bien en a cru voir. —
» Ma femme a sur ce point un peu de mon fa-
» voir. —
» Ah ! Monsieur.... plût au Ciel qu'elle eût eu
» tout le vôtre ;
» Madame n'eut pas pris un perfil pour un autre,
» Et je ne viendrois pas ici vous annoncer ,
» Que je l'ai dans mes bras entendu trépas-
» ser ! —
» Oh ! Ciel. . . . Et sentit - elle une colique
» aiguë ! —
» Oui , Monsieur. — Eh butord ! c'étoit de la
» ciguë.
» La ciguë est , Messieurs , un poison constaté ,
» Socrate décéda pour en avoir tâté ,
» Et ma femme en fournit une nouvelle preuve :
» La matiere , il est vrai , doit vous paroître
» neuve ;
» Mais , Messieurs , attendu les deux morts que
» voilà ,
» Nous traiterons soudain de cette plante là. »



LE FERMIER INSOLENT.

LE gros George étoit fermier

D'une Dame d'importance ;

Mais George étoit familier

Jusques à l'impertinence.

Un jour qu'elle dormoit ,

A l'ombrage d'une plâne ,

Au fond de son corset ,

Il mit sa main profane.

» Ah ! dit-elle , j'aime à voir

» A quel point va ton audace ,

» Mon mari va le savoir ,

» Et je prétends qu'il te chasse ,

» Puisque Dieu de chez toi ,

» Chassa l'aîné des hommes

» Pour avoir comme toi ,

» Pris cela pour des pommes ».

George fait qu'un compliment

Peut beaucoup sur une femme ,

Il obtint failement

Sa grace , en disant : Madame ,

» Calmez votre fureur ,
» Car si vous perdiez George ,
» Vous auriez donc le cœur
» Aussi dur que la gorge ».

LE FILS DU MEUNIER.

UN jour que le meunier Colin
Etoit allé dans la ville voisine ,
Pour y vendre au marché son orge & sa farine ,
Ses deux enfans Cristophe & Gilotin ,
S'excitoient à grimper au haut de la machine ,
Où le terrible Eole en maître souverain ,
Ecrase le grain
Que la blonde Cérès dispense au genre humain.
Déjà Gilotin
Montant à l'échelle ,
Se saisit de l'aîle
Qui s'offre à sa main.
Mais la peur est comme le vin ,
Tous deux nous troublent la cervelle
Un coup de vent met la machine entrain :
Gilotin va tomber à cent pas du moulin ,
Et maudissant la maison paternelle ,

Se roule sur un sol à ses yeux incertain.

Cristophe accourt : » Que la peste nous creve !

» De notre grand projet le joli résultat !

» Frere qu'as-tu donc vu , pour être en cet état ?

» J'ai vu , dit Gilotin , dont la frayeur s'acheve ,

» Que le moment qui nous élève

» Touche au moment qui nous abat ».

LE SEIGNEUR ET SON VALET.

PAR les conseils du bon pere Pancrace ,
 Certain seigneur , des plaisirs dégouté ,
 S'étoit jetté dans les bras de la grace ,
 Et soupiroit après l'éternité.
 Un sien valet qui se nommoit Ignace ,
 Le voyoit sombre & de vivre attristé.
 Point cependant ne marchoit sur sa trace ;
 Le pauvre diable aimoit l'humanité.
 » Comment maraud , lui dit un jour son maître ,
 » As-tu le front de tenir à ton être ?
 » Mais apprends donc , esprit matériel ,
 » Apprends que l'ame est faite pour le Ciel ,
 » Qu'elle ne brille , à l'égal d'une épée ,

- » Que lorsque qu'elle est de son fourreau tirée ;
 » Bandit, pendard, fripon, maraud, vaurien ,
 » Approche ici, viens çà , que je te tue.....
 » Approche donc , ce n'est que pour ton bien....
 » En peu de temps ma lame toute nue
 » Pourra ». Monsieur, lui cria le valet.
 Qui descendoit au plutôt dans la rue ,
 » En ce cas-là , je l'avoûrai tout net ,
 » Mon ame à moi , n'est pas comme la vôtre ,
 » Fi de l'éclat qu'elle auroit au tombeau ,
 » Et quand la mort brisera son fourreau ,
 » Que le bon Dieu daigne en construire un autre.
-

LA PEUREUSE RASSURÉE.

P A R M I les funestes présens ,
 Que Jupin , en faisant le moue ,
 A versé sur les habitans
 De ce petit globe de boue ,
 La peur tient un des premiers rangs.
 La peur naît avec les enfans ;
 Elle croît avec la jeunesse ,
 Elle meurt quand nous sommes grands ,
 Et renaît avec la vieillesse.

La peur vient le jour & la nuit,
Bouleverser l'homme & la femme ;
Et s'introduit au fond de l'ame,
Par le silence & par le bruit.
Or si j'en crois certains présages
Tant que nous aurons des filoux,
Et tant qu'on mourra parmi nous,
Les vivans feront peur aux sages,
Et les morts feront peur aux fous.
Inimitable la Fontaine,
Guide ma plume en ce moment,
Et que ton génie éloquent
Passe tout entier dans ma veine.
Je vais démontrer aux maris,
Que si leurs femmes isolées,
Au fond de quelque affreux pays,
Par la frayeur sont désolées,
Il faut les conduire à Paris
Pour les voir bientôt consolées.

SEUL avec l'objet de ses feux,
Le Vicomte de Bombardile
Habite un château ténébreux,
Que son quartayeul imbécile,
En temps de paix fort valeureux,
Flanqua d'une tour inutile,

Et borda de fossés bien creux,
Où l'eau dormante offre un azyle
A mille crapauds vénimeux.
Ce bâtiment a tenu ferme,
Contre sa propre antiquité,
Et dans les chambres qu'il renferme,
Tout est grand hormis la clarté.
C'est une grande table ronde,
Où vingt gentilshommes joyeux,
Avant la guerre de la fronde,
Se sont grisés à qui mieux mieux.
Ce sont de grands miroirs bien ternes,
Accoutumés à réfléchir
Des rondaches & des gibernes,
Et de grands boucliers de cuir.
C'est un vieux portrait du grand Etre
Que maints guerriers jurant tout bas,
Ont invoqué comme leur maître,
Sur tout la veille des combats.
Et pour les portraits de famille,
Les plus fameux presque effacés,
Faute de clous sont entassés
A terre, près d'un jeu de quille.
C'est-là qu'on voit Raoul premier,
Qui passa pour un maître Drille,

Et Guillaume l'arquebusier,
Qui tira sur plus d'une fille :
Robert l'ivrogne est renversé
Sur Robert deux qui savoit lire,
Sous ceux-là se trouve pressé,
Gombault quatre qui fut écrire
Jusqu'aux trois quarts de l'a, b, c.
Ce Gombault, Seigneur de la Roche,
Si j'en crois certain parchemin,
Fut parain d'une grosse cloche,
Et se blessa trois fois la main,
En mettant un lievre à la broche.
Après Gombault, vient Gabriel
Qui sortit vainqueur d'un cartel,
A l'aide d'une cotte-maille.
Le dernier de tous est Michel,
Qui dans le fort d'une bataille,
Reçut au dos un coup mortel.
Le Vicomte de Bombardile,
Peu jaloux de les imiter,
Mene une vie assez tranquille
Que sa femme ne peut goûter.
» Hélas ! cher époux, lui dit-elle,
» Tu fais à n'en pouvoir douter,
» Que je te fus toujours fidelle ;

- » A ton tour daigne m'écouter...
- » Je ne saurois plus résister ,
- » A la solitude cruelle ,
- » Qu'il ne tient qu'à toi de quitter :
- » C'est chaque jour frayeur nouvelle ,
- » Et comment pourrois-je dormir ,
- » Lorsque dans la forêt voisine ,
- » Que les aquilons font mugir ,
- » Les bêtes fauves en gémir ,
- » Se mettent toutes à rugir ?
- » Les plaisirs de la promenade
- » Sont pour moi plaisirs défendus ;
- » Mon œil craintif n'apperçoit plus
- » Que des voleurs en embuscade ,
- » Ou des cadavres de pendus.
- » Les buissons au clair de la lune ,
- » Vers moi paroissent s'avancer ,
- » Et je crois me sentir percer ,
- » Lorsque je marche vers la brune.
- » Tout concourt à troubler mes sens ,
- » Et le silence des étangs ,
- » Et la longueur des vastes plaines ,
- » Et le cri des vilains oiseaux ,
- » Et le fifli des noirs roseaux ,
- » Et le son des cloches lointaines »

Bombardile est trop entiché

De la tendresse conjugale ,

Pour ne pas être fort touché

De cette peur , au moins verbale ;

Il vend son château bon marché ,

Et l'on part pour la Capitale.

On s'y pourvoit d'une maison ,

Dont le comble est à l'Italienne ,

Pour que Madame s'y promene ,

Au frais , dans la belle saison.

Chaque croisée a sa persienne ,

Et chaque appartement mignon ,

Sa cheminée à la Prussienne.

Tout est peigné , lissé , frotté ,

Tout est petit hors la clarté.

Dans un lit à la Polonoise ,

Madame endort sa vanité ,

Et respire la volupté

Jusques sur ses lieux à l'Angloise.

Mais dans cet aimable séjour ,

Où la solitude abhorrée

N'entra jamais , grace à l'amour ,

Notre Vicomtesse adorée

Se laissa tant faire la cour ,

Que l'époux eut peur à son tour ,

En la voyant si rassurée.

G ii)

LE PRÉDICATEUR A LA MODE.

PRÉCHANT aux Quinze-Vingts , le père du
Touffoir ,
Méritoit l'an passé force coups d'encensoir :
Mais cette année en Cour (1) il prêche comme
un âne ;
D'où vient qu'ainsi sa Minerve se fane ,
Rien que pour changer de terroir ?
Vous le dirai sans trop vous faire attendre.
Chez les aveugles du Touffoir
A prêché pour se faire entendre ,
Et non pas pour se faire voir.
Mais chez les sourds, comme pouvez com-
prendre ,
Il prêche pour se faire voir ,
Et non pas pour se faire entendre.

(1) Il est d'usage que celui qui prêche le Ca-
rême aux Quinze - Vingts à Paris , le prêche
l'année suivante à la Cour.



LA MAUVAISE DEVINERESSE.

SUZON, jeune & fraîche ribaude,
Avec six gars, tous six fort innocens,
Voulut un soir jouant à la main chaude,
Leur faire entrer de l'esprit par les sens.

La voilà qui se penche en court jupon d'indienne,
Main droite sur le dos pour recevoir les coups.

Main blanche à cette place eut invité la mienne,

A les donner moins dessus que dessous.

Le plus nigaud des six, dit aux autres : » J'opine

» A ce qu'ici la baissons tous,

» Jusques à tant qu'elle devine,

» Qui l'aura frappée entre nous. »

Suzon en rit sous cape, on la claque, on la baise.

» Je ne veux plus jouer à tel jeu désormais,

» Dit-elle en soupirant, moins de douleur que

» d'aïse ;

» Je ne devinerois jamais ».



LA COUCHE DE PHILIS.

- « **B**ELLE Philis, couchez-vous à mon gré,
» Je ne suis pas pour rien prêtresse de Lucine,
» Et de vos maux je vous délivrerai.
» Ouf ! oi ! quelle douleur ! cet enfant m'af-
» fassine ,
» Plût au Ciel qu'il sortît ainsi qu'il est entré ! —
» Vous attendez un garçon ? — Ventrebille ,
» Vous l'avez dit & je crois qu'il sera ,
» Ainsi que mon époux l'honneur de sa fa-
» mille. —
» Allons , Madame , allons , — l'enfant vient ,
» — le voilà. —
» Eh bien ? Madame — hélas ! — quoi donc ?
» — C'est une fille. —
» Je n'en veux point : remettez-là ».



LE FILOU NOCTURNE.

CERTAINNE nuit un apprentif voleur,
S'étant glissé chez un dissipateur,
Rodoit par-tout, quand au clair de la lune,
Notre bourgeois le vit chercher fortune.
« Holà, dit-il, ami, qui que tu sois,
» Vîte il te faut redescendre en la rue :
» Vouloir la nuit ici trouver du bien,
» Lorsqu'en plein jour je n'y puis trouver rien,
» Mal à propos c'est se tuer la vue ».

LES VŒUX INDISCRETS.

QUEL QUE soit l'intervalle entre nous & les
Dieux,

Nous pouvons les prier sans doute.

Mais quand on se permet des vœux minutieux,
Souvent pour nous punir l'Olympe les écoute.
La Fontaine à nos ris immole un insensé,
Qui vouloit de Jupin emprunter la massue

Pour tuer une puce, & j'ai toujours pensé
Que de cet homme-là Clitie étoit issue.

Clitie avoit quinze ans & traînoit sur ses pas,
Tous les Siciliens, jaloux de sa défaite :
Car en Sicile alors plus d'une autre fillette
Avoit bien ses quinze ans, mais non point ses
appas.

Elle étoit il est vrai, d'un orgueil incroyable,
Méprisant les soupirs, les amoureux sanglots,
Les billets doux, & même les cadeaux.
En un mot elle avoit un cœur inébranlable.

Un jour qu'elle erroit sur le port,
On s'attroupa dès qu'on la vit paroître,
Et devant elle avec transport,
On prodigua des fleurs qu'elle crut faire naître.
Elle en prit même un ton plus fier,
Et courant vers la rive : « Impétueux Éole,
» Tu vois tous mes amans, nul d'entr'eux ne
» m'est cher :

» En les précipitant dans le fond de la mer,
» Délivre moi de leur essaim frivole ».

Messieurs les vents font un peu libertins,
Témoins le gros Borée amoureux d'Orithie.
Les voilà tous qui fondent sur Clitie :
Elle tourne la tête & ne se doute mie,

D'où lui peuvent pleuvoir cent baisers clandestins.

Ceux qui la regardoient n'en furent pas les dupes;

Car Eurus, Auster & Zéphir

Entrerent dans son sein pour le leur découvrir,

Et Borée à lui seul leva toutes ses jupes.

L'ACTRICE MORTIFIÉE.

ON alloit rompre un malheureux,
Quand tout-à-coup une actrice effrénée,
Ayant en greve une loge à l'année,
Se mit à dire: Oh! comme il est peureux?
Le patient, déjà nud jusqu'aux hanches,
La reconnut à son gentil parler,
Et lui cria: « Madame, on peut trembler,
» Quand on ne connoît pas ses planches »

LES MÉNÉTRIERS.

Pas ne voudrois être ce Thébain-là,
Qui prit à rant par mois, des leçons de Mercure,
Et dont la haute-contre, harmonieuse & sûre,
Lorsqu'il daignoit chanter, ut, re, mi, fa,
sol, la,

Faisoit pleurer les ours, les lions, la verdure,
Les rocs, le sexe enfin. Pas non plus ne voudrois

Être ce chantre de la Thrace,
Dont la lyre sonore, exprimant des regrets,
Fit sourire Pluton, qui ne sourit jamais,
Et d'Euridice obtint la grace.

Mon cher Beaunier, mieux vaut savoir
Ecorcher à propos les oreilles du monde,
Que les charmer du matin jusqu'au soir,
Comme tu fais dans ton humble manoir.
Sur le conte suivant mon système se fonde.

Deux Ménétriers mal vêtus,
S'en revenoient gaîment d'un bourg, où,
comme on pense,
Leur Apollon barbare, aux gages de Bacchus,

De l'hymen en sabots avoit marqué la danse.

Il leur falloit passer un bois.

Déjà la nuit rouloit ses tapis sombres,

Et la peur ici-bas descendoit sur ses ombres.

Voilà nos deux gâts aux abois,

Faisant deux pas pour en reculer trois.

Tel en plein jour on voit un faon agile,

Les genoux chancelans, trembler de tout son
cœur,

Si zéphir fait frémir une feuille mobile,

Ou si Phébus, qui rit de son erreur,

Par-tout pour l'intriguer, qu'il marche ou qu'il
s'arrête,

Sur l'émail des gazons le peint à la filhouette.

Or nos ménétriers transis

Avoient encor dans le fond de leur poche,

Des restes de pigeons farcis.

Un loup à jeun survient, flaire, ensuite s'ap-
proche,

Puis demande l'aumône en tirant leurs habits,

Si la frayeur ôte par fois la force,

Elle la donne aussi par fois.

Les voilà sur un pin se signant de la croix,

Mais le loup que l'odeur amorce,

S'affied au pied de l'arbre, & là, d'un air matois,

Et attendant le rôl , lèche une triste écorce.

» Saint Julien (1) priez pour moi ».

Disoit l'un d'eux haussant sa voix débile

» Priez pour moi Sainte Cécile (2).

Disoit l'autre tout bas tant il avoit d'effroi.

Au bout d'une heure il leur vint dans l'idée

D'abandonner à l'animal gourmand ,

La viande qu'ils avoient gardée ,

Croyant le loup semblable à l'élément ,

Dont la fureur épargne un bâtiment ,

Lorsque la marchandise en ses flots est vidée.

Ils se trompoient , l'animal persista

Dans le desir de faire sentinelle ,

Et cette patience aux loups très-naturelle ,

De nouveau les épouvanta.

» Encor ! si la musique avoit pour lui des charmes

» Se dirent-ils , nous pourrions à propos

» Lui jouer l'air commençant par ces mots :

(1) Saint-Julien , Patron des Ménestriers ;
le voit à la porte de l'église de leur confrain
rue Saint-Martin à Paris , avec une robe d'ave
gle , & jouant du rebec.

(2) Sainte-Cécile , autre Patrone des Musiciens
qui ont soin de la représenter une harpe à
main , ou devant un orgue.

» Monseigneur voyez nos larmes ».

Essayons, combattons, Dieu bénira nos armes.»

Le colofane alors bien & dûment frottés,

Leurs archets tremblotans sont à peine agités,

Que de leurs violons les aigres chanterelles

Jaillant piano des dieses rebelles,

Effassinent cent fois l'écho de la forêt,

Qui forcé de fausser, leur répond à regret.

Le pouvoir tant vanté de la sotte harmonie,

Qu'es-tu près du pouvoir de la cacophonie ?

Ils regardent..... le loup, qui d'abord avoit fui,

Emportoit en courant leur frayeur avec lui.

L'ORIGINE DES SPECTACLES.

ME suis long-temps tourmenté la cervelle,

Pour découvrir la cause originelle

Des jeux moraux, jadis Grecs & Romains,

Qu'ont adopté depuis tous les humains,

Et grace à qui nous voyons sur la scène,

Se faire Thalie & pleurer Melpomene.

On en croit cent écrivains rêveurs,

Qui remonte à d'infâmes buveurs,

Qui demi-nuds & barbouillés de lye,

Se permettoient mainte & mainte folie ,
Et dont par fois les sarcasmes sanglans ,
De deux tréteaux , tomboient sur les passans.
Mais ce n'est-là qu'une grave sornette
Que prit jadis sous sa docte cornette ,
L'antiquité , gouvernante du temps ,
Sorte à l'extrême & qui dans les instans
De son loisir , fila parmi les hommes ,
Des préjugés pour le siècle où nous sommes.
Voici le vrai. Satan fort désœuvré ,
Rodoit un jour dans un bourg ignoré
De bien des gens , s'il ne l'est de Dieu même ,
Et que peindrois avec un soin extrême ,
S'il importoit au fond de mon sujet.
Or il rodoit sans avoir d'autre objet ,
Que de chasser la terrible apathie
Qui fatiguoit son ame anéantie ,
Quand tout-à-coup à vingt pas s'écroula
Un mur de face , & ce mur dévoila
Une maison dont les deux seuls étages ,
En groupe offroient d'étonnans personnages.
Là deux brigands animés par la faim ,
Environnoient , le poignard à la main ,
Un vieux Marquis seigneur de la Bourgade
Et sourioient à sa garde-malade ,

Dont les appas enchantoient leurs regards.
Satan pleura.... Plus haut deux jeunes gars ,
Se disputoient le cœur d'une brunette ,
Vive , jolie , & tant soit peu coquette ,
Le Diable en rit , puis traça sur le champ ,
D'après l'aspect de ce double incident ,
Les tristes loix que suit la tragédie ,
Et le plan gai qu'a pris la comédie.
Ce n'est pas tout , poussant l'attention
Jusqu'à marquer la décoration ,
Maître Satan par l'un de ses oracles ,
Enjoint à tout directeur des spectacles ,
Quand un salon sera représenté ,
D'avoir grand soin qu'il y manque un côté.

LA FEINTE RÉCIPROQUE.

SUR les bords qu'arrose la Seine ,
En songeant au volage Albin ,
La fidele Églé se promene ,
Et la chaleur l'invite au bain :
La nuit paroît doubler ses voiles ,
Et masquer toutes les étoiles

Pour favoriser sa pudeur :
 La nuit est en un mot dans sa nuit de laideur.
 Églé quitte sa robe & n'est pas plutôt nue,
 Que le visage de Phébé,
 Perce malignement la nue,
 Qui d'abord l'avoit dérobé.
 Dans les premiers transports d'une crainte in-
 génue,
 Églé reprend sa robe en gémissant,
 Mais la chaleur s'en va croissant,
 Et sa retenue
 Diminue.
 De plus, l'endroit est peu passant :
 Elle va se baigner, c'est chose résolue.
 Ami lecteur, n'espere pas
 Que je la laisse ici long-temps sur le rivage,
 N'espere pas non plus dans la liquide plage,
 Voir par gradation descendre ses appas.
 Par une impression fatale,
 Ces tableaux-là rendent le cœur trop mol,
 Si trouvez bon, qu'Églé pour bannir tout scan-
 dale,
 Ait, dès mes premiers vers, de l'eau jusques
 au col....
 Voici venir Albin.... sa visière élançée,

Reconnoît sur les flots , dans des rides d'argent ,

L'aimable objet de son amour changeant.

De joie & de chagrin son ame est oppressée ,

Il soupire , il sourit , il veut , il ne veut plus...

Appellera-t-il sa maîtresse ? ...

La conjurera-t-il d'un air triste & confus ,

De rallumer pour lui les feux de sa tendresse ?

Demandeur de pardons n'obtient que des refus.

Albin s'y prendra mieux. Il court sur le rivage ,

Feint de chercher Eglé depuis le point du jour ,

Et semble pour mourir rassembler son courage.

Eglé pense qu'Albin verse des pleurs de rage ,

Et le fripon verse des pleurs d'amour.

» De se noyer fera-t-il la folie ?

Dit-elle alors . . . » courons l'en empêcher :

» Mais non , mon sexe est fier . . . ma pitié

» l'humilie ;

» Et si je me réconcilie ,

» C'est bien le moins qu'on vienne me cher-

» cher.

» Feignons de me trouver dans un péril extrême,

» Oh ! qui que vous soyez.... je me noie... au

» secours... »

Albin à ce cri-là tremble pour ce qu'il aime ;

Il s'élance , il fend l'onde , & croit sauver les
jours

De la belle qui croit sauver ceux de lui-même,
 Enée, à mon avis, fit un acte fort beau,
 Quand il tira du feu son bon homme de pere;
 Mais c'en est un bien doux, pour un amant
 sincere,

De tirer sa Belle de l'eau,
 Sur-tout quand la lune l'éclaire.

Or mon couple est à bord, & l'on devine bien
 Quel peut-être leur entretien.

Quoi qu'il en soit, Lecteur, cesse de craindre
 Qu'à la pudeur ici ma Muse fasse affront;
 La lune dans les cieux vient de cacher son front,
 Et comme on n'y voit plus, je n'ai plus rien à
 peindre.

LA CERTITUDE FACHEUSE.

UN Perruquier trop certain que sa femme
 Venoit hélas ! de le faire cornard,
 La larme à l'œil, lui dit : » Eh bien, Madame,
 » Que pensez-vous du compere Naccard,
 » Depuis long-tems sans doute il vous reluque... »
 » Vraiment, répond la Barbierièr aussi-tôt,
 » Vous avez cru le voir là-haut,

- » Et ce n'étoit que sa perruque ;
 » Notre Garçon , sans nul dessein ,
 » Près des vitres l'aura pendue ;
 » Et vous m'injuriez soudain
 » Pour l'avoir d'en bas apperçue ? »
 » Morbleu , dit le Barbier , point de raisonne-
 » mens ,
 » J'ai regardé par la serrure ;
 » Que ce fut sa perruque ou non , je vous assure
 » Que sa tête étoit bien dedans.

LE SEIGNEUR ET SON BAILLIF.

- » **M**A foi , Baillif, depuis une heure entiere,
 » Qu'à disputer du droit écrit ,
 » Nous sommes sur ce banc de pierre ,
 » Je me suis , il est vrai , fort échauffé l'esprit ;
 » Mais je me suis un peu refroidi le derriere :
 » Adieu , je vais rejoindre Isabelle & Lison ,
 » Qui m'attendent ensemble au bout de l'avenue.
 » Nous irons dans les champs jouir de la saison :
 » Si tu savois , Baillif !... avec fille ingénue ,
 » On rit , on jase , on saute , & sur un verd gazon ,

- » La gaîté-quelquefois renverse la raison : —
- » Cela me charme... — Et moi cela me tue.
- » Ah ! que notre entretien , Monseigneur ,
- » continue... —
- » Les payfans d'ici sont par fois vicieux. —
- » Sortons du parc , Baillif , nous serons beaucoup
- » mieux. —
- » Ils ont le sang fort chaud. — Quelle riche
- » campagne ! —
- » Ils font par trop d'enfans. — Quels bleds
- » majestueux ? —
- » Le désespoir me fuit. — Le plaisir m'ac-
- » compagne. —
- » L'air est plus pur. — Le ciel est plus
- » joyeux. —
- » Non pas pour un Baillif. — Mais pour les
- » amoureux. —
- » Vois l'azur velouté des bleuets parasites ,
- » Qui se fourrent par-tout , comme ont fait les
- » Jésuites ,
- » Avant qu'un grave arrêt , lancé du Vatican ,
- » Les eût déracinés d'entre le bon froment. —
- » Je ne vois rien , Monseigneur ; mais j'enrage ,
- » Quand je songe à l'ardeur des filles du Vil-
- » lage. —

- » Regarde à fleur de bled , là-bas , là-bas , là-bas ,
 » La tête de Colette & celle de Colas ;
 » Empêche toutefois ta pensée immodeste
 » D'écarter les épis pour découvrir le reste. —
 » Ah ! Monseigneur, il faut qu'il soient pendus ,
 » Pour réparer le tort fait à votre personne. —
 » Va , dût-il se trouver cent épis de perdus ,
 » Homme barbare , je t'ordonne
 » De réprimer ici tes conseils superflus.
 » Peut-être que l'amour en ce moment me
 » donne
 » Un petit paysan de plus ,
 » Cela vaut bien qu'on leur pardonne.

LE ROI , LE SEIGNEUR ET LE PAYSAN.

Aux environs de maint petit village

Un monarque devoit chasser ,

On l'avoit dit au prône , & de lui rendre hom-
 mage ,

Lorsqu'avec tous ses gens il viendrait à passer.

Seigneur, curé, bailli, se faisoient une fête.

Le magister devoit lui jeter à la tête

Un long & docte compliment.

La veille arrive, & le jour & l'instant,

L'on va, l'on vient, on se parle, on s'apprête,

Mais on se hâte lentement.

Le jardinier Philippe avoit pris le devant,

Et présentoit au Roi certain radix immense

Que la nature avoit formé, je croi,

Pour seconder la providence,

Et pour tirer de l'indigence,

Ce jardinier de bonne foi.

Mille ducats furent sa récompense.

Le magister en resta coi,

Adieu le compliment; son défaut de mémoire

Ne put, au rapport de l'histoire,

Etre par aucun réparé.

Déjà dans sa maison le seigneur retiré,

En des regrets jaloux exhale sa colère.

« Ainsi donc du seigneur on fera peu de cas,

» Et sur les payisans il pleuvra des ducats!

» J'enrage! toi Philippe & ton cousin Hilaire,

» Ta famille en un mot, jusqu'au petit Lucas,

» Vous travaillerez tous au chemin qu'on doit

» faire :

» Et quant au Roi, je saurai bien lui plaire.

» Mille ducats, bon Dieu! s'il est si libéral

» Pour un radix, qu'aurai-je d'un cheval,

» D'un

» D'un cheval Turc , d'une belle encolure ,

» Qui va toujours caracolant ,

» Et qui vole au galop plus vîte que le vent ».

Le Roi revient. Les cors , les chiens , tout l'en
assure ,

Il offre son cheval.... « Ce cheval est sans prix ,

dit le Roi pénétrant sa jalousie obscure ,

» Mais en échange acceptez ce radix ,

» C'est un chef-d'œuvre de nature ».

De ce vieux conte rebattu ,

ma paroisse un jour je me suis souvenu.

Devant de petits saints qu'une épaisse fumée ,

Métamorphose en petits loups-garoux ,

la petite Toinon d'un grand zèle animée ,

venoit brûler par fois un cierge de six sols :

elle eut un beau mari.... La fringante Lucile

Y vint aussi depuis ce tems ,

Brûler par fois un cierge de six francs ,

et voilà qu'elle épouse un vieillard imbécille.

Ami lecteur tu connoîtras

Par cette histoire à l'autre réunie ,

que les grands de là-haut , comme ceux d'ici
bas ,

N'ont point d'égard aux présens de l'envie.



LE MÉDECIN AUX URINES.

ME plaissant quelquefois à parcourir l'espace
J'irois interroger cent astres radieux ,
Si par l'effet d'un secours efficace ,
Quiconque a le desir de lire dans les Cieux ,
Pouvoit ainsi que la limace ,
Sur deux tubes de chair allonger ses deux yeux
Mais quand il faut que ma vue indiscrette
Aille au hasard , & non sans quelqu'effroi ,
Traverser le désert d'une longue lunette ,
Pour voir si Phébus tourne , ou bien s'il se ti
coi ;
Le croirait-on ? j'ai toujours peur , ma foi
Qu'en revenant d'une planète ,
Elle n'ait de la peine à trouver son chez soi.
Observe qui voudra les diamans de flamme ,
Cloués au vaste tapis bleu ,
Le dais de l'Univers , le marche-pied de Dieu
Je cherche désormais à lire dans mon ame ,
Bien est-il vrai , qu'aussi cherchant à lire un
Au fond de celle de la femme ,
Ma raison & mon cœur ont fondu dans ce lie

Heureux qui va les perdre & non qui les réclame!

Que ma raison , pourtant , revienne tôt ou tard ,

Qu'il importe : avec l'esprit je peux faire une fable ,

Moins un conte : ce genre est un genre agréable ,

Où la raison n'a point de part.

Contons donc & suivons ce que je viens de dire.

Oui : j'aimerois que mon œil curieux ,

Pût se porter à lire

Sur la voûte des Cieux.

Je suis un sot. Le docteur de la Hire

Sait lire ailleurs & s'en trouve bien mieux.

Où lit-il donc ? dans des livres Hébreux ?

Non , cher lecteur , je veux te faire rire...

Dans l'Encyclopédie.... oh ! je ne pense pas....

Mais quel est son état ?.... Docteur en médecine...

Malsembleu , maintenant , gageons que je devine ,

Il lit dans Hyppocrate & gagne des ducats

A mettre en œuvre sa doctrine ?

Ah ! point du tout , & même j'imagine ,

Qu'Hyppocrate chez lui n'est lu que par les rats....

Où diable lit-il donc. . . ? Où , Monsieur ? Dans

l'urine.

Il y lit comme un ange ; ah ! c'est sans contredit ,

Et si l'on connoissoit sa science divine ,

Printemps (1) perdrait, demain, sa vogue & son crédit.

» Parler d'urine en vers, l'Auteur est une bête,

Dit Damis, sur un ton grassement & moqueur...

» Allez faquin, allez, mes vers n'ont point d'o-

» leur,

» Et vos flacons me font mal à la tête ».

Continuons.... Mon homme un beau matin,
Vit venir un manant crotté jusqu'à l'échine,
Et qui, l'air moitié triste & moitié patelin,
Tenoit, en dandinant, son urine à la main.

» Mon ami, lui dit-il, votre urine dénote

» Que de fort haut; tant soit peu pris de vin

» Vous êtes tombé dans la crotte....

» Hélas oui, Monsieur le devin,

» J'étais grimpé sur une échelle,

» Tout près quasi du grand chemin,

» Mais mon urine indique-t-elle,

» De combien d'échelons, car c'est là le grand point,

» J'ai descendu dans ma chute cruelle.

(1) Printemps, ci-devant Soldat dans les Gardes Françaises, très-renommé pour la connoissance des maladies à l'inspection des urines.

» Attendez..... doucement..... vous remuez le
 » poing ;
 » Je vois dix échelons , onze , douze & treize ,
 » hein ?
 » Je n'en vois plus ». Mon paysan rumine :
 « Morgué , dit-il , Monsieur le médecin ,
 » Vous vous gaussais de nous , car il est bien
 » certain ,
 » Que vous devez en voir vingt... « J'examine :
 » Mais toute ton urine est-elle en ce bocal.... ?
 » Oh ! quant à ça , nennin..... Voyez donc l'a-
 » nimal ,
 » Qui veut mettre en défaut ma science céleste !
 » Les autres échelons sont dans le fond du reste.

L' O R A N G E.

Sous la couchette de Psyché ,
 L'amour dans le tems des étrennes ,
 Malignement s'étoit niché ,
 Pour prendre & pour donner les siennes ,
 Quand vint le jour , ce Dieu charmant
 Lui fit don d'une belle orange ,
 Et sur son sein éblouissant ,

Saisit deux pommes en échange.

Psyché, du fruit qu'elle portoit

Pressurant l'écorce odorante,

Du flambeau qu'amour agitoit,

Agaça la lumière errante.

L'amour, loin d'en être fâché,

Usa du secret de l'écorce,

Et dans les beaux yeux de Psyché

En exprima vite avec force.

» Frippon, dit-elle, est-ce m'aimer

» Que de m'ôter ainsi la vue ?

Saudain notre Belle éperdue,

R'ouvrit l'œil pour le refermer.

L'amour est un Dieu bien étrange :

Ce qu'Hypomene jeune encor,

N'obtint qu'avec trois pommes d'or,

Il l'obtint avec une orange.

PERRIN ET MIRZA.

« SI tu ne viens sur la fougère,

Disoit un jour le beau Perrin,

A Mirza gentille bergère,

» Je laisse envoler ton serin ».

Mirza contrefit la distraite ,
Mais il surprit son embarras ,
Car si sa bouche étoit muette
Ses yeux ardents ne l'étoient pas.
Pour mieux l'entraîner dans le piège ,
Le berger ralentit ses soins ,
Disant tout haut : « Le lâcherai-je ?
» C'est faire deux captifs de moins ».
L'amour qui vouloit sa victoire ,
L'inscrivit parmi ses élus ,
Et Mirza mérita la gloire
De compter un captif de plus.
Témoin de leur vive tendresse ,
L'oiseau triste d'être oublié ,
Sembla se plaindre à sa maîtresse ,
Mais Perrin étoit sans pitié ;
« Petit oiseau , ta plainte est vaine ,
» Dans tes fers demeure arrêté ;
» Quand j'ai perdu ma liberté ,
» Tu dois renoncer à la tienne ».



LE PETIT SAINT DE FER

ET

LA PETITE SAINTE D'AIMANT.

S'IL faut s'en rapporter à nos dévots ayeux ,
Croire au surnaturel est chose salutaire ,

Et selon le nouveau bréviaire ,

N'y croire pas est encor mieux.

Pout moi , dès qu'un miracle est un peu mani-
feste ,

J'adresse au Roi des Rois ma très-humble oraison ,

Afin qu'il m'ôte la raison ,

Et que la foi seule me reste.

Dût-on me prendre ici pour un écervelé ,

J'en fais un préférable à ceux de la Légende ,

Mais qui n'est point de contrebande ,

Et qu'Apollon m'a révélé.

Esprits forts & subtils qui révoquez en doute

Les moindres faits auxquels le merveilleux se
joint ,

Songez que celui-ci n'est point

Un miracle où l'on ne voit goutte ,

Et tandis que ma muse avec sincérité,
Vous livrera ses vers au poids de la balance,
Pour quelques grains de sa gaîté,
Donnez-lui beaucoup d'indulgence.

SUR l'autel enfumé d'un temple villageois,
Un petit saint de fer (la rouille est leur partage),
Voyoit avec regret dépérir son image,
Dans le réduit obscur d'une niche de bois,
Jamais, quand on est saint, le Ciel ne nous
oublie.

Un pieux voyageur venu de l'Arabie,
Donna par aventure au curé de l'endroit,
Une pierre d'aimant plus longue que le doigt :
Le bon prêtre ignorant la vertu de la pierre,
Avec un mot d'écrit, l'adresse au statuaire.
On en fait une sainte : & déjà, sur l'autel,
Le pasteur revêtu d'un habit solennel,
Gravement se dispose à lui marquer sa place.
Tout le bourg est témoin de cette dédicace,
Et Colas en soutane, avec un air content,
Sous ses grôs doigts brunis fait ronfler le serpent :
Mais voici comme on croit le plus beau de l'his-
toire.

Le petit saint (de fer si j'ai bonne mémoire)
Du fond de sa prise s'élançant fortement,

Court s'unir pour jamais à la sainte d'aimant.

« Est-il possible ! ô ciel ! ah ! quel affreux scan-
» dale !

» S'écrie avec fureur le pasteur consterné.....

» Quoi ! devant tout un bourg , leur passion
» brutale ?

» Non : ce n'est point un saint.... c'est un diable
» effréné.....

» Il méditoit son coup..... mes chers freres,
» j'enrage. . . .

» Mais.... La sainte après tout ne vaut pas mieux
» que lui.

» Ils ne se quittent point..... Ils se moquent je
» gage ,

» Ils vont demeurer là , je crois tout aujourd'hui.

» Holà ! Monsieur le saint , d'un très-mauvais
» exemple ,

» Réprimez votre ardeur , ou sortez de ce
» temple ».....

Le saint ne bouge pas , la sainte également.

Le pasteur s'est armé d'un couteau menaçant ,

Il veut les séparer , il frappe.... ô coup funeste....

L'aimant retient la lame & le manche lui reste.

» Morgué , cria Colas , vous n'avois pas d'esprit,

» Cette niche après tout leur servira de lit..... »

» Si faut-il cependant que je les autorise ,
Repartit le curé , par la messe requise ».
Colas reprit : « Monsieur , à quoi bon tout cela ?
» L'ordre n'en souffre point , & ces deux gaillards
» là
» Ne peuvent s'épouser plus en face d'église ».

LES DEUX SOUHAITS.

RIVAL chétif de Montagne & de Pope ,
Alcidor au coin de son feu ,
Glosoit sur l'homme , & qui pis est sur Dieu ,
Frappant à leur exemple & le Cèdre & l'Hyssope :
» Seigneur Jupin , disoit-il en courroux ,
» Pourquoi nous créas - tu sans consulter nos
» goûts ?
» Nos yeux devroient au moins valoir un mi-
» croscope ,
» Le roi des animaux les discerneroit tous.
Jupiter dédaigna de s'armer de sa foudre ;
Quand les traits partent d'aussi loin ,
Un Jupiter n'a pas besoin
De déployer son bras pour les réduire en poudre.
Il dit , & sur le champ mon homme épouvanté

Sent de ses yeux ouverts doubler la faculté.

Son feu s'étend , ses pincettes grandissent ,

De son mouchoir les moindres fils grossissent ;

Et son ameublement croissant tout au niveau ,

Lui fait dans chaque objet voir un objet nouveau.

Alcidor en frémit. » Vertubleu de ma vie !

» Le sort m'en veut : détalons dans les champs. »

C'étoit bien pis ; la nature aggrandie

Dans chaque vermisseau lui montrait des serpens.

» O Jupiter , dit-il , je laisserai ta haine ,

» Alcidor est vainqueur & ta honte est certaine ,

» Si les objets , à mes yeux , raccourcis ,

» Au lieu d'être plus grands ne sont pas plus

» petits.

Sous les traits délicats d'une miniature ,

Alcidor à ces mots voit toute la nature :

Un horrible serpent s'élance sur son bras.

Il le prend pour un ver & ne le chasse pas ;

L'animal irrité presse & pique l'artère ;

Alcidor en riant termine sa carrière.

Après maints quolibets contre Jupin lancés ,

On dit qu'il s'écria : » Maris durs & sévères ,

» Dans ma punition vous vous reconnoissez.

» On veut d'abord trop voir dans ses propres

» affaires ,

» On finit quelquefois par n'y pas voir assez. » LA

LA NEIGE.

UN jour qu'il avoit fort neigé ,
De quatorze ans , Licandre âgé ,
odoit autour d'un bois d'un air pensif & bête,
Sans se douter qu'un voleur malhonnête,
Dont il n'avoit pas
Entendu les pas ,
Lui prendroit son argent dans un court tête-à-
tête.
Or depuis cette époque , en prose ainsi qu'en
vers ,
Il exhaloit une haine sans borne
Contre ces humides hivers ,
Où l'on voit le fier Capricorne
Sous des tapis de neige effacer l'Univers.
Licandre avoit grand tort, j'en ai preuve certaine.
Un autre jour qu'il avoit dix-huit ans ,
Qu'il avoit neigé , Licandre dans les champs
Vit tout-à-coup paroître Hélène :
Il se souvint de son voleur ,
Et fut, d'une manière un peu moins malhonnête,

Lui prendre adroitement, dans un long tête-à-tête
Vingt baisers & deux mains, à compte sur son
cœur.

La pauvrete en courroux, dans un si doux
manège,

Appela, mais envain, son pere à son secours.

Or Licandre aujourd'hui va disant que la neige

Est un don précieux de la main des amours,

Qui des jeunes tendrons fait rendre les cœurs
sourds,

Pour les précipiter à propos dans le piège.

LA FEMME DE LOT

ET

CELLE DE PYGMALION.

PAPES & grands Vifirs, Capucins & Dervis,

Le dogme nous divise & la mort nous rassemble

Loth & Pygmalion, du fait un peu surpris,

Aux champs Elisiens se trouverent ensemble.

Comme ils étoient à disputer,

Le hasard voulut que leurs femmes

NOUVEAUX. III

A côté d'eux vinrent à s'arrêter.

« Palsambleu , dirent-ils , on vous cherchoit ,

» Mesdames ,

« Et puisque vous voilà , nous allons vous

» prouver ,

« Que Dieu nous rend ici nos corps avec nos

» ames. »

La femme de Pygmalion

Lui repartit avec un air sincère :

« Mon cher époux , mon charmant statuaire ,

« Signale , si tu peux , ta vive passion ,

» Comme tu faisois sur la terre.

« Quand le trépas t'eut séparé de moi ,

« Mon corps glacé de terreur & d'effroi ,

« Retomba par degrés dans l'affreuse inertie

« Dont tu l'avois tiré pour me donner la vie ;

« Et sous le dur ciseau de la noire Atrapos ,

« Je redevins statue en marbre de Paros :

» Tâte plutôt. Dans cet état funeste ,

» Las ! la parole est tout ce qui me reste. »

Je ne fais pas comment cela se fit ;

Mais aussi-tôt la dame la perdit.

Ces sculpteurs , voyez-vous , sont des hommes si
drôles ;

Quand on leur dit de tâter aux épaules ,

K ij

Ils vont tâter ailleurs sans contredit.

Or la femme de Loth , condamnée au silence ,
Attendoit à son tour avec impatience ,
Que son mari , pressé par un desir charnel ,
Voulût s'accommoder de ses baisers de sel.

A chaque pas elle craignoit de fondre ,
Et du fond de son cœur supplioit le bon Dieu
De confondre

Tous les rieurs qui venoient dans ce lieu ,
Et notamment un certain Saint-Matthieu ,
Qui jadis , comme on fait , Commis de la Gabelle
Prétendoit chaque jour mettre un impôt sur elle
Je ne fais pas encor comment cela se fit ,

Mais la parole avec Loth lui reprit.

Belle Chloé , je crois t'entendre

Me demander ici tout bas ,

Quel parti je prendrois , si j'étois dans le cas ,
De t'ôter la parole , ou bien de te la rendre ?
Avant de te répondre il te faut m'éprouver ,

Et même il faut aussi me dire ,

Lequel est le plus doux , dans l'amoureux délire
De perdre la parole ou de la retrouver.

LUCAS ET SON SEIGNEUR.

» O R ça , Lucas , mon cher voisin ,

» Quand te fais-tu porter en terre ?

» Je ne puis plus , sans un mortel chagrin ,

» Voir mon parc échancré par ta vile chaumière.»

Ainsi parle à Lucas son Seigneur libertin ,

En promenant une main téméraire

Sur le sein rembruni de sa moitié sévère ,

Qui la repousse avec dédain.

» Morgué , lui dit Lucas , que la colere enflamme,

» Mieux vaut perdre son bien que de perdre

» l'honneur ;

» Arrondissez votre parc , Monseigneur ;

» Mais n'arrondissez pas ma femme.



L'ASTROLOGUE

E T

L'HOMME QUI A PERDU SON FILS

UN homme avoit perdu sa chere géniture,
Et dans les villes d'alentour
Il la cherchoit la nuit, il la cherchoit le jour,
Tant il est vrai que rien ne coûte à la nature!

Or en courant il s'égara ,

Et de fortune rencontra

Un astrologue taciturne ,

Qui voyoit, ou qui croyoit voir ,

Au travers d'un nuage noir

La jonction de Vénus & Saturne.

» L'auriez-vous aperçu , lui dit-il , en tremblant,

» Il s'est enfui de ma demeure ,

» Et je le cherche vainement....

» Il vient de passer tout-à-l'heure ,

Lui répliqua très-froidement

Celui dont l'ame étoit encor au firmament ;

» Je le crois entouré de quatre Satellites....

» Juste ciel ! s'écria ce pere infortuné ,

» De son égarement voilà les tristes suites !
 » Il vaudroit mieux pour lui qu'il ne fût jamais
 » né. »

Notre habile Astrologue , à son récit fidele ,
 Poursuivoit en disant : » Il s'est approché d'elle ,
 » Et . . . » Mais à cet endroit le pere furieux ,
 Lançant contre le ciel un anathème affreux ,
 Fit soupçonner à l'Astrologue ,
 Un quiproquo dans tout le dialogue :
 On s'éclaircit , & le pere confus
 Grava , dit-on , sur l'écorce d'un frêne ,
 Ces quatre vers qui dépoisoient sa peine ,
 Et la fragilité des esprits prévenus :

» Nous sommes tellement la dupe
 » Du chagrin & de la gaîté ,
 » Que nous croyons tout le monde occupé
 » Du sentiment qui nous occupe. »

LE BAPTÊME DE LA CLOCHE.

SAMBLEU ! parbleu ! morbleu ! la charmante
 Isabelle

Me demande aujourd'hui quelque chose de court.

Je fais fort bien comment Monsieur Grécourt
En pareil cas répondoit à sa Belle.
Mais je pique des deux , & Pégase qui court
M'emporte en ce moment loin de la bagatelle.

DANS un village à Paris contigu ,
Besoin étoit d'une cloche nouvelle ,
Dont le son moins grave qu'aigu ,
Pût avertir chaque fidele
Le long du jour par les champs répandu ,
D'invoquer à midi la Puissance éternelle :
Le tems de l'angelus n'est point un tems perdu
Le curé de l'endroit, vraiment homme d'église,
Cita fort à propos l'exemple des Hébreux
Qui mettoient aux pieds de Moyse ,
Leurs bijoux les plus précieux ,
Quand il falloit à l'arche une chemise.
Les payfans firent comme eux ,
Jacqueline donna ses deux boucles d'oreille ,
Marguerite sa bague & Perrette une croix ,
Dont le jeune Lucas avoit encor la veille ,
Paré l'autel plus d'une fois.
Des bienfaits du village
La masse s'arrondit.
Curé, selon l'usage,

NOUVEAUX. 117

S'en servit au profit
 D'une niece fort sage.
 Ce fut manteau de lit,
 Pour son mignon corsage,
 Ce fut soulier petit
 Et cent cadeaux, je gage,
 Dont elle eut appétit.
 Bref : par ce badinage
 La cloche se fêda,
 Sans sortir du ménage :
 Le Pasteur en rougit.
 Pour prévenir l'orage,
 Guillaume Tabarit,
 Fondeur du voisinage,
 En fit une à crédit.

A la bénir notre Curé s'apprête :

On vole en foule au temple, & les manans
 pressés,

Ouvrant des yeux à fleur de tête,
 Les mains en bas se dressent sur les pieds.

Vint à passer un Soldat de milice,
 Dont la cohue attira les regards.

La priere est un exercice
 Qu'on connoît peu sous les drapeaux de Mars.
 Il frappa sans façon l'épaule de Nicaise,

En demandant pourquoi la prêtraille chantoit.

» Voirment , Monsieur , répondit le bœuf ,

» Vous ne saviais donc pas qu'on la baptiseroit !

» Tout le village en est ma foi bien-aïse ;

» Elle est grande , elle est belle , & c'est mon

» fillot Blaise

» Qui la nomme aujourd'hui. » Notre grivois à
part ,

Crut qu'on baptisât par hasard

Quelque nouvelle convertie ,

Et s'écria d'un ton fort égrillard ,

Qu'il devoit lui tarder que la cérémonie

Fut finie.

» Pourquoi ça , dit Nicaïse , avec un air bénin !

» Et ventrebleu , répond l'autre soudain ,

» Vaut-il pas mieux qu'on la marie :

LE ROI BOIT.

MA foi le trait n'est pas nouveau ;

Mais je veux narguer la critique ,

En mettant un cadre comique

A l'entour de ce vieux tableau.

NOUVEAUX. 119

SANS-SOUCI, jadis militaire,
Et depuis Maître Cordonnier,
Avoit Grégoire pour compère,
Et Grégoire étoit Grenadier.

» Ma femme, va chercher Grégoire ;
» Je fais trop tout ce que je dois
» A ce brave & jeune grivois,
» Pour ne pas le prier à boire
» Aujourd'hui la veille des Rois. »

Or, pour abrégér notre histoire,
Grégoire vient. » Bonjour, bonjour. . .

» Cà que je t'embrasse à mon tour. . .

» Prends donc le gâteau dans l'armoire.

» Buvons encor ; si tout est bu. . .

» J'en vais chercher d'un meilleur cru.

» Le mari fort : ça, dit Grégoire,

» J'imagine, & tu dois m'en croire,

» Qu'en l'absence de Sans-souci,

» Je puis ouvrir ce gâteau ci,

» Ma foi, dit-elle, point de gêne ;

» A qui lui sauve de la peine,

» Mon mari fait toujours bon gré,

» Par ainsi, compère, il me semble,

» Que nous pouvons le faire ensemble,

» Sans attendre qu'il soit rentré ».

Sur cela mon porte-moustache ,
Dégaine le plus grand couteau ,
Qu'ait produit la forge d'Eustache ,
Et l'introduit dans le gâteau.

» Bon , mon ami , courage , acheve . . .

» Tire d'abord , je tire après . . .

» Dépêchons-nous . . . car je voudrais

» Que mon nigaud d'homme eût la fève . . .

» Va , reprend Grégoire , tais-toi ,

» Je veux que la peste me creve ,

» Si je ne la lui donne , moi.

» Voilà sa part & , sur ma foi ,

» On sent qu'au bord la pâte leve » . . .

Sans-souci rentre , il étoit Roi.

» Tant mieux , dit-il , ami Grégoire ,

» C'est double raison pour bien boire.

» Mais songe à boire à ma santé ,

» Comme l'usage est usité.

» Ne va pas manquer de mémoire ,

» Car j'abdique la royauté ,

» Si vous n'en soutenez la gloire.

» Si vous flattez ma vanité ,

» Ce sera bien une autre histoire ,

» Je vendrai ma monstre d'argent ,

» Mon cuir , mon alêne , le diable ,

» Tout ici deviendra potable :

» Un Roi doit être bienfaisant »

Il dit & prend alors son verre ,

Grégoire qui s'en apperçoit ,

De crier soudain , le Roi boit ,

Et de gourmander sa commere ,

Qui ne fait pas ce qu'elle doit.

» Criez donc aussi , le Roi boit ,

» Vous allez le mettre en colere ».

Saïsi d'un courroux singulier ,

Sans-souci devient Sans-quartier ,

Et venge devant son compere ,

L'honneur de ce sceptre éphémere ,

Qu'elle avoit tenté de braver

Par un silence téméraire.

Qu'il est rare de châtier

Une femme pour trop se taire !

Les coups la forcent de crier :

» Au meurtre , au meurtre , on m'assassine.

» Coquin , dans la mare voisine

» De ce pas je vais me noyer. ...

Elle sort , & pourtant n'y jette

Au lieu d'elle que sa cornette.

Après quoi , derriere un murier

Elle se forge une cachette.

Son homme accourt , & pense net
Que le bonnet tient à sa femme ,
Que sa femme tient au bonnet ,
Et qu'elle est prête à rendre l'ame.
» O ciel ! que je suis malheureux !
» Voilà ma femme qui se noie ,
» Et personne n'est sur les lieux ;
» Ah ! du moins si nous étions deux !
» Pour que la justice m'en croie ,
» J'ai besoin d'une paire d'yeux ,
» Et le bon Dieu point ne l'envoie. . .
On dit qu'à ces propos badins ,
Sa femme tant soit peu barbare ,
Le poussant un peu par les reins ,
Le précipita dans la mare.
Or ce n'est pas tout , car on croit
Qu'en le voyant lutter dans l'onde ,
Au milieu d'une fange immonde ,
Elle s'écria : Le Roi boit.
En mourut-il ? c'est un mystère
Où l'esprit craint de s'égarer ;
Pour peu qu'on veuille y pénétrer ,
On sait d'ailleurs que d'ordinaire
Mort d'époux est perte légère ,
Toujours facile à réparer.



LES PAPILLOTES SYRIAQUES.

PRÈS du Temple immortel (1), que le grand
Richelieu

Consacra , pour sa gloire , à la gloire de Dieu ,
Je viens de rencontrer Ricaric le critique ,
Qui , s'approchant de moi d'un petit air caustique ,

« Vous allez donc , dit-il , en cornets de papier
« Envelopper le poivre , ainsi que Pelletier ,
« Et faire un foible hommage à la Typomanie ,
« De quelques méchans vers dépourvus d'harmonie.

« En vérité , Monsieur , reprends-je au même
» instant ,

« L'amour-propre est flatté d'un pareil compli-
» ment ;

« Et le grand Despréaux , quoiqu'un peu votre
» maître ,

« N'auroit ni mieux écrit , ni mieux parlé peut-
» être.

(1) La Sorbonne.

» Du Parnasse tremblant, Seigneur haut justicier,
» Il envoyoit aussi les gens chez l'Epicier ;
» Sans songer toutefois que le meilleur ouvrage
» Peut , au gré du hasard , servir à tout usage.
Ricaric aussi-tôt , vers son barbier Forbas ,
A , sans répondre un mot , précipité ses pas.
» Cet homme apparemment n'aime pas la ré-
» plique :

» Mais je l'ai poursuivi jusques dans la boutique
» Et plus il s'écrioit : Monsieur , je reste ici ;
» Et plus je m'écriois : Monsieur , j'y reste aussi
De quatre gros feuillets de Bibles poliglottes,
Déjà deux gros garçons ont fait des papillottes
Et blasphémant gratis le nom sacré de Dieu ,
Le coëffent pour six sols & de Grec & d'Hébreu
» Ah ! parbleu , Ricaric , m'écriai-je avec joie
» Mon livre du Beurrier peut bien être la proie
» Puisque le plus auguste & le premier de tous
» Sert à friser les crins d'un homme tel que vous
Lors à mon aristarque écumant de colere ,
J'ai présenté bien vite un miroir salutaire ;
Et sur sa tête il lut en syriaque écrit :
» Heureux les gens benins & les pauvres d'esprit



LE JARDINIER HOLLANDOIS.

UN gros jardinier de Hollande
 S'avisa par malheur d'élever un pourceau :
 Ce pourceau, dans l'accès d'une rage gourmande,
 S'avisa de manger un enfant au berceau.
 Or par-tout où l'on tue il faut aussi qu'on pend.
 L'animal se vit condamné,
 Par un jugement authentique,
 A périr, en public, quand il auroit dîné,
 D'un torticoli juridique.
 Son maître eut tout donné pour le tirer de là :
 Mais comme il n'avoit rien, Thémis fut inflexible,
 Et le bourreau se signala,
 Dressant une potence à cinq cents pas visible :
 Et les Hollandois d'accourir ;
 Car dans ce pays là, comme dans ma patrie,
 Malgré qu'on aime à vivre, on aime à voir mourir ;
 Ne fût-ce qu'un cochon, l'ame en est attendrie ;
 On pleure, on pleure, & c'est un grand plaisir.
 Le cochon se plaignoit, il fit verser des larmes

A tout le peuple d'Amsterdam.

L'éloquence a par-tout ses charmes.

Témoin l'âne de Balaam.

Or devinez à quoi songeoit le maître

Du patient ? Il s'étoit éclipsé,

Dans le flateur espoir de consoler peut-être

La mere en pleurs du petit trépassé.

» Oui, disoit-il, c'est à l'audace

» Que le succès est toujours dû,

» Et de mon cher pourceau j'apporterai la grace

» Avant qu'il puisse être pendu.

Il arrive, il cherche la dame...

La rencontre sur son pallier,

Se jette à ses genoux, se leve, & plein de
flamme

Lui plante un myrthe en espalier.

La dame cria fort quand la chose fut faite.

Le mari vint, le Jardinier fut pris,

Interrogé sur la sellette,

Convaincu, condamné, campé, malgré ses cris

Dans la funéraire charette,

Et l'on juge aisément s'il demeura surpris.

» O mon pauvre cochon, dit-il d'une voix ferme

» Puissions nous tous les deux faire une belle

» mort !

» Hélas ! plus j'approche du terme ,
» Moins je sens venir le remord.
» Que dans ses loix Justice est arbitraire !
» Du trépas d'un marmot trop déplorable effet !
» On nous pendra , toi pour l'avoir défait ,
» Et moi pour l'avoir su refaire.
Des Hollandois , ce peuple si vanté ,
La finesse , on le voit , ne fut jamais trop grande.
Mais pourtant vive la Hollande
Et pour le beurre & pour le thé ,
Et sur-tout pour la liberté.

LE MAUVAIS IMPRIMEUR.

NICODÈME , fils d'Imprimeur ,
Et Suzon , fille de Libraire ,
S'éprirent d'une folle ardeur ,
Sans pourtant songer à mal faire.
Amour fit un jour au duo ,
Essayer du baiser la volupté suprême ,
Si que la passion du pauvre Nicodème
D'in-seize qu'elle étoit devint in-folio.
Leurs quatre levres toutes neuves

Du premier choc trouverent le plaisir ;
Tant est vrai qu'on fait bien quand on cede au
desir !
Tant est vrai qu'en baissant n'est pas besoin
d'épreuves !

Or Nicodeme aussi-tôt s'en alla :

» Ah ! dit la fille du Libraire ,
» Le sot imprimeur que voilà !
» Peut-il attraper la maniere
» D'un baiser comme celui-là ,
» Et n'en tirer qu'un exemplaire ».

L'ENNEMI DE L'OBSCURITÉ.

NICE & Lucas , pèlerins de Cythere ,
En parcouroient les bosquets à tâtons.
Chemin faisant , Lucas disoit « Bergere ,
» Faudra-t-il donc que la nuit du mystere ,
» Regne à jamais sur ces gentils cantons ».
Nice disoit : « L'amour fuit la lumiere ,
» Et quand ta bouche , ami Lucas ,
» Daigne un moment peser sur ma paupiere ,
» Je sens fort bien ce que je ne vois pas ».
Loin d'écouter cet avis salutaire ,

Lucas conçoit un dessein téméraire,
Mais favorable à son œil libertin.

A deux myrtes du grand chemin,

Il veut suspendre un réverbère !

Vénus le voit, entre en colere,

Et le mene à l'amour soudain :

Celui-ci le fustige, en lui disant : « Écoute

» Va maintenant ailleurs essayer tes projets,

» Et ne t'avise plus d'éclairer les sujets,

» Dans un état dont le Roi ne voit goutte ».

L'AMOUR FIXÉ.

*A Mademoiselle de M***, qui a,
dans son jardin, un cupidon dont
on a brisé une aile.*

L'AMOUR, ce petit Dieu malin,
Dont la douceur est si cruelle,
Quittant Paphos un beau matin,
Cherchoit quelque ruse nouvelle
Pour triompher du genre humain.
Il vit la charmante Isabelle,

Et s'abattit dans son jardin.
 « Hélas ! dit-il , si le destin ,
 » M'avoit donné d'être fidele
 » Je vivrois toujours avec elle ,
 » Et son jardin seroit le mien.
 » Reste ici , reprit Isabelle ,
 » Et de ton sort je prendrai soin ».
 L'amour s'arracha vîte une aîle ,
 Et dit : « Je n'irai pas plus loin ».

LE FAISEUR DE PAPES ET DE CARDINAUX.

GANGANELLI n'est plus , & je ne voudrois
 pas ,
 Si j'étois cardinal qu'on me mît à sa place :
 La gazette a beau dire. On voit que son
 trépas
 Fait pâlir Saint François & rougir Saint Ignace :
 Quoi qu'il en soit , lecteur , pleurez amèrement ,
 Pleurez sur son tombeau..... Pour moi je ris sous
 cape ,
 Au souvenir flatteur d'un conte assez plaisant ,

Récité l'autre jour par le vieux pere Agape,
Et qui démontre net, que la façon d'un pape,
Quand le faiseur est bon, ne coûte qu'un moment.

Non loin du Vatican regne certaine rue ;
Désignez mieux l'endroit , direz-vous ? je ne puis :
Car j'ai beau consulter la carte du pays ,
Soit qu'elle manque d'étendue ,
Ou soit que les couleurs me donnent la berlue ,
Rome est toujours dans Rome , & non pas où je
suis.

Or on saura que d'ordinaire ,
Il alloit par cette rue un gaillard bien dispos ,
Qui s'en alloit criant à la maniere
De nos vendeurs de vieux chapeaux ,
« A faire , à faire , à faire
» Des papes & des cardinaux ».

Un beau matin , cheminant par routine ,
Il apperçut en dehors d'un balcon ,
Le petit bout d'un petit pied mignon ,
Lequel partoît d'une jambe très-fine
Que l'œil perdoit sous le jupon
D'un négligé de mouffeline ,
D'où s'élançoit à l'unisson ,
Le double mont d'une gorge divine ,

Au-dessous d'un minois fripon.

Voilà mes chers lecteurs, d'un seul coup de
crayon,

Le vrai portrait de Coraline.

Mon homme approche, il examine,

Et voit un autre pied tout rond,

Emmanché bonnement d'une jambe moins fine,

Dont l'embonpoint trop vagabond

S'agitoit mollement sous la simple étamine :

Le tout appartenoit à la grosse Argentine.

« Que voilà deux friands morceaux !

S'écrie alors notre compère :

» Crions toujours, je ne fais.... Mais j'y sere

» Que je les réduirai par l'art de mes propos,

» A faire, à faire, à faire, à faire

» Des papes & des cardinaux ».

Coraline à l'instant dit à sa chambrière,

» Entends-tu bien cette voix de tonnerre ?

» Oui Madame, & c'est d'un Héros,

» Qui de l'aveu du peuple, a le talent de faire

» Des papes & des cardinaux.

» Et comment ? c'est donc un mystère

» Car il ne porte aucun outil ?

» Les fond-il ? les peint-il ? ou bien les sculpte

» t-il ? —

» Madam

» Madame assurément , si cela peut vous plaire ,

» Je crois qu'il montera. — Qu'il monte. Il

» est gentil. . . .

» Pour quelqu'argent ce n'est pas une affaire.

» Allons , qu'il entre : approchez , mon ami :

» Quel est votre savoir ? — Belle dame , j'opere ,

» Dès qu'on a fixé mon salaire. —

» Ce n'est répondre qu'à demi ? —

» Il me faut vingt écus. — La somme n'est pas

» forte ,

» J'en conviens ; mais enfin , comment opérez-

» vous ? —

» Je ne peux m'expliquer , Madame , qu'entre

» nous !

» Mettez-moi seulement cette fille à la porte ,

» Et tirons un peu les verroux »

La chambrière sort. « Vous n'attendez per-

» sonne ? —

» Je n'imagine pas. — Oh ! ça quels sont vos

» goûts ?

» Quel pape faut-il qu'on vous donne ?

» Liberté , libertas , cela dépend du choix :

» A la beauté toujours je l'abandonne.

» J'ai dans mon sac des Sixtes , des Benoîts ,

» Des Grégoire le Grand , quand la saison est

» bonne ,

M

» Et des Innocents quelquefois.

» Eh bien? décidez-vous : aimeriez-vous un Pie

» Un Adrien vous feroit-il envie ?

» Un Nicolas? c'est trop commun.

» Pour des Léons, je n'en ai plus aucun.

» J'ai fait tant de Jeans dans ma vie,

» Que le seul nom m'en devient importun.

» Il me reste un Clément : c'est je crois vot

» affaire ? —

» Clément ? c'est fort bien dit , allons , soit , u

» Clément ».

Mon homme alors tout doucement ,

Vers son alcove solitaire

Vous la conduit avec mystère ,

Et Coraline hélas ! reconnoît en tremblant ,

Que pour faire un pontife, il va droit à Cythere.

O pudeur ! hâte-toi de tirer dans mes vers ,

Des rideaux que Grécourt laissoit toujours ou
verts !

Cependant Argentine avec impatience ,

Attendoit en dehors le fruit de la séance.

— Il sort. — « Eh ! bien , Monsieur , le pape est

» fini ?

» Est-il de bronze ou de marbre poli ? —

» Va , tranquillise-toi , ce pape-là respire : —

» J'entends , j'entends , vous voulez dire ,

» Monsieur , que l'ouvrage est parlant. —

Non , point du tout , ma chere , il est vivant.

» — Vivant ?

» Oui , très-vivant. — Oh ! c'est pour rire.

Tu le verras un jour. — Bast.... & vos cardi-

» naux ,

Sont-ils vivans aussi ? — S'ils le sont ! par

» Saint Pierre !

Donne-moi dix écus & je m'en vais t'en faire

Un , qui pour la beauté n'aura point ses égaux.

Ce n'est que dix écus ? reprend la chambrière :

Ne perdons pas le tems à de pareils propos ;

» En voilà vingt , j'en veux avoir la paire.

LA BÉGUINE AILÉE.

Il fut un temps où les pauvres béguines ,

ans la ferveur & dans l'humilité ,

logeoient point encor la vanité ,

as l'attrail des guimpes les plus fines.

n'étoit pas hier en vérité.

oi qu'il en soit , si vous voulez m'en croire ,

On croit souvent ce qu'on n'a jamais vu !
En peu de mots , je vais conter l'histoire
De sœur Alix d'honorable mémoire.

Le nom d'Alix est un nom fort connu.
La bonne sœur n'avoit pas lu Voltaire,
Et toutefois dans son cœur ingénu,
Un sentiment flatteur & continu
Contredisoit l'état célibataire.

» Ah ! disoit-elle , ah ! Jésus mon sauveur ,

» Ce sont toujours des épreuves nouvelles ,

» Quand j'apperçois Félix mon confesseur.

» Pour résister à l'esprit tentateur ,

» Las ! en naissant que n'avois-je des aîles !

» J'aurois plané comme les hirondelles ,

» Bien au-dessus de ce monde trompeur.

» Ma sœur , reprit une de ses compagnes ,

» Vous le pouvez avec un peu de foi ,

» Cette vertu déplace les montagnes ,

» Aux élémens elle dicte la loi ,

» Vous volerez ». Sœur Alix se regarde.

Point d'aîle encor , car la foi lui manquoit.

Un fameux Saint dans son temps remarquoit

Qu'il en faut gros comme un grain de moutarde

Mais à venir quelquefois ce grain tarde.

» Courage , Alix , le bon Dieu t'aidera :

« Prions le bien , la foi vient.... » M'y voilà....

S'écria-t-elle ; & les plumes poussèrent ,

En un moment elles s'entrelâcerent ,

Et sur le dos de la jeune nonain ,

A l'unisson deux aîles s'allongerent.

Alix en rit : & s'envola soudain.

Mais il lui prit un scrupule en chemin ,

L'air est peuplé de sylphes téméraires ,

Qui très-souvent , selon Saint Augustin ,

Se sont permis des caresses légères ,

Sur-tout envers le sexe féminin ,

Et puis , son vol très-perpendiculaire

Autorisoit maint & maint libertin ,

A lui crier de là-bas sur la terre :

« Holà , ma sœur cachez votre derriere ».

La grace encor la tira d'embarras.

Oh ! que la grace est une bonne mere !

Notez pourtant que pour sauver le cas ,

En resserrant ses jupons sur ses bas ,

Lui fallut de plus sa jarretiere.

Tout en volant , sœur Alix se trouva

Sur un pays éloigné de nos plages ,

Et ce pays , c'est celui des sauvages.

Comme ils sont nuds , Alix les regarda.

La foi manquoit & l'on dit qu'avec elle ,

Alix d'abord sentit décroître une aîle,
Puis l'autre après : plus son œil curieux,
Toujours fixé sur la riche stature
De ces mortels chéris de la nature,
En détaillait les charmes vigoureux,
Et plus le Ciel lui rognoit le plumage
Dont elle eut dû faire un meilleur usage.
Alix tomba sur des gazons touffus,
Alix ! hélas ! à la fleur de son âge,
Vit approcher un Hercule sauvage
Qui lui rogna quelque chose de plus,
Ce fut l'honneur : que peut-on davantage ?

LE VOLEUR DE ROSES.

DANS le jardin du bienheureux Victor,
Où sont fleurs le matin tout récemment écloses,
Certain prêtre Hibernois rodoit sans nul remord,
Les yeux dans son bréviaire, & les mains sur
les roses.
J'étois derrière un if, & je ne pus jamais
Voir s'il avoit ouvert son livre des dimanches,

Au commun des martyrs , ou bien des Vierges ,
mais

Je vis bien qu'il prenoit les rouges & les blan-
ches ,

Peut-être dira-t-on , que ce prêtre Hibernois
Faute d'argent , manquoit de discipline ,
Et qu'il vouloit , comme les Saints Benoîts ,
Se rouler d'épine en épine.

Erreur : un Saint Benoît eut pris soin , j'imagine
De se boucher le nez en se piquant les doigts :

Chauviere (1) l'aperçut. Terreur des Floricides ,
Ce jardinier les sent avant que de les voir ,

Et le dragon des Hespérides

N'a jamais mieux fait son devoir.

« Monsieur l'Abbé , dit-il , décampez , & pour
cause ,

« Dans un Abbé sur-tout , le vol est odieux ;

« S'il faut qu'absolument vous preniez dans ces
lieux ,

« Prenez-y l'air , mais non pas autre chose ».

Notre Hibernois loin de verser des pleurs ,

Alléguant là-dessus cent propos illusoires ,

(1) Jardinier de l'Abbaye de Saint-Victor.

Dit qu'il pouvoit voler des fleurs ,
Puisque Saint Augustin (1) avoit volé des
poires.

Le jardinier sans en être touché ,
Repart : » Parlez plus haut , je suis sourd à l'ex-
» trême : »

Lors le prêtre larron de lui crier de même :

» Vous êtes sourd , j'en suis fâché ,
» Mais ne croyez pas que je beugle ,
» Pour me faire entendre à demi.
» Une autre fois , Jardinier mon ami ,
» Soyez moins sourd , & soyez plus aveugle.

(1) Voyez les Confessions de Saint-Augustin,
liv. 2 , chap. 4 , art. 1.



 LES ANGES RÉFORMÉS.

ENTRE les bras de la jeune Thérèse

Certain Prélat grivois s'endormit à trente ans ,

Et vit à son réveil , que l'horloge du tems

En avoit pour sa part sonné soixante & seize-

Philémon & Baucis furent-ils plus constans ?

» Je veux , dit-il alors , consacrer mes instans

» A visiter mon diocèse ,

» Et porter la réforme au fond de ces Couvens ,

» Où le beau sexe , tout de braise ,

» Fournit matiere aux discours médifans.

Il avance aussi-tôt vers un moultier célèbre ,

Moultier plein de nonains qui ne l'attendoient
pas.

Nonains étoient au chœur : un silence funebre ,

Dans ces lieux dépourvus d'appas ,

Régnoit chose étonnante , au lieu de l'altercas.

Chaque sœur immobile , en sa stalle enforcée ,

La tête vers le ciel , & l'œil à demi-clos ,

Donnoit en ce moment carrière à sa pensée.

S'il faut s'en rapporter aux rigides dévots ,

La mentale oraison , rarement exaucée ,

N'est bonne qu'à nourrir la paresse des fots.
C'est par elle pourtant que notre ame élancée
Hors de son vil étui, centre de tous les maux,
Goûte du paradis la joie anticipée,
Sans que l'homme ait besoin d'articuler des
mots.

Rentrons dans mon sujet, & sans tant de propos,
Disons que chaque fœur se croyoit dispensée
De prier autrement, en vertu des berceaux
Qu'elle nattoit durant toute l'année,

Pour les bâtards épiscopaux.

Le Prélat stupéfait manqua d'être leur dupe.

» Hélas ! s'écria-t-il, c'est bien avec raison »

» Qu'on accorda toujours au sexe portant jupe

» Le suprême degré de la dévotion.

Remarquons en passant qu'on avoit peint à
fresque,

Sur les plafonds brillans de leur temple élevé,
Des anges presque nuds, dont le groupe grotesque

Offroit au spectateur un détail achevé.

» Oh ! oh ! dit le Prélat, qu'est-ce cela, Mes-
» dames ? —

» Monseigneur, vous savez que pour le bien des
» ames,

- » Il faut à l'œil un but de contemplation :
- » Ces esprits bienheureux , purs & sans passion ,
- » N'allument dans nos cœurs que de pieuses
» flammes. —
- » Tudieu , mes cheres sœurs , ne faites point
» d'efforts
- » Pour me persuader une telle imposture ;
» Car je me connois en peinture ,
- » Et de pareils esprits sont ma foi bien des corps.
- » Voyez ce Raphaël : quel nez , quelle charnure !
- » Et Michel , s'il vous plaît , Michel ; quelle
» encolure !
- » Le dragon qu'il terrasse est mignon près de lui.
- » Gabriel a bien l'air d'un bon gros réjoui ,
- » Qui rit en déployant son énorme stature.
- » Quel est ce petit là , dont les yeux pleins
» d'ardeur
- » Semblent tomber sur le banc des novices ;
- » Qui tient dans sa main gauche un flacon plein
» d'odeur ,
- » Tandis que de sa droite il bénit vos caprices ? —
- » C'est l'ange gardien de notre confesseur. —
- L'Evêque interrogant de reprendre : » Et cet
» autre ,
- » Dont le minois annonce un nouveau conver-
» ti ? —

» Sauf votre bon respect , Monseigneur , c'est
» le vôtre.

Le Pasteur en fut irrité ,

Et fit venir deux Peintres faméliques ,
Pour rogner à son gré tous ces anges ciniques.

» Ils sont pourtant d'une grande beauté ,
Disoit l'un d'eux avec sincérité.

» Paix , voilà dix écus. — Monseigneur , —

» Tu répliques ,

» En voilà quinze , obéis sans pitié ,

» Et d'un coup de pinceau biffe-les de moitié.

Tel on voit aujourd'hui l'avidé journaliste ,
Des chefs - d'œuvres de l'art jaloux sans être
artiste ,

Grincer les dents de rage , & la bourse à la main ,
Pour servir son dépit , gager un écrivain.

Mais cependant chaque sœur interdite
Regardoit en pleurant , son ange protecteur
Décroître sous les coups d'un pinceau destruc-
teur.

A gâter un ouvrage on va toujours trop vite.
Les anges sont déjà sans pieds & sans genoux ,
Et les peintres malins cessant avec mystère ,
Le prélat furieux leur dit : « Qu'attendez-
vous ? »

» Le reste à des esprits n'est pas plus nécessaire.
» faire.

» Ah ! Monseigneur ! s'écrioient les nonnains ,

» C'en est assez , permettez qu'on s'arrête.....

» Je veux bien leur laisser les aîles & la tête. —

» Il suffit , Monseigneur , nous en sommes aux
» reins.

» Aux reins ! dit sœur Colette avec un cri furieux ,
» neste ,

» En ce cas - là , Messieurs , rayez donc tout le
» reste ».

Les séraphins furent tous abrégés.

Figurez-vous leurs chefs d'épaules dégagés ,

Soutenus seulement par deux chétives aîles ,

Et de ceux d'aujourd'hui vous aurez les modèles.

Nonnains de regretter leurs plaisirs innocens !

» Des esprits ainsi faits tombent - ils sous les
» sens ».

Le prélat s'en alla , mais les peintres restèrent.

L'abbesse & la prieure alors se lamentèrent.

» Messieurs , notre prélat cherchoit à se venger.

» Vous l'avez vu , j'en appelle à vous mêmes ,

» Ces anges font pitié , leurs faces toutes blêmes ,
» mes ,

» Semblent nous reprocher qu'on les vient d'ou-
» trager :

» Si vous pouviez les rallonger » ?

Je fais de bonne part que les peintres sur
l'heure,

Calmerent autrement l'abbesse & la prieure.

Tout le couvent suivit un exemple aussi doux.

Aux peintres d'alentour on donna rendez-
vous,

Si bien que chacun d'eux tint la place d'un
ange.

Quoique ces êtres-là valent bien mieux que
nous,

Je crois que chaque sœur ne perdit point au
change.

LE PRIEUR PERDU ET RETROUVÉ.

Qui se guinde

Sur le pinde

Est bien fou.

Quant à moi, je m'arrêtè au pied de la mon-
tagne ;

N O U V E A U X. 147

Et j'attends pour chanter que l'amour m'accompagne ,

Ou qu'un conte arrivant je ne fais ma foi d'où,
Si ce n'est du pays des châteaux en Espagne ,
Vienne loger dans mon cerveau.

J'en crois sentir un tout nouveau ,
Ah ! parbleu , je le tiens. Charmante Éléonore ,
Toi , que mes vers gais & semi-grivois ,
Ont fait sourire quelquefois ,

En écoutant ceux-ci , daigne sourire encore.

JE vais chanter le pénible trajet
D'un gros prieur sorti de sa cellule ,
La tête en-bas : bizarre est le sujet ,
Et l'attitude appelle le scrupule ,
Dans le cœur neuf de maint & maint objet ,
Qui pour le moins la trouve ridicule ,
La tête en-bas ! pourquoi non , s'il vous
plaît ?

C'est un prieur : si c'étoit sœur Ursule ,
Dévot alors regarder ne pourroit
Sans encourir les foudres de la bulle.
Mais mon Héros dans son chaste portrait
Est habillé des talons au cuculle.

Où pudeur fuit , gaité toujours recule ,
Où pudeur craint , gaité souvent paroît.

Dans un couvent , je ne fais de quel ordre ;
Je le fais bien , mais c'est un grand secret ,
Et puis tenez , mieux vaut mentir que mordre :
Le tendre amour depuis long-tems souffloit
La liberté , le trouble & le désordre ,
Or sans mot dire , Hilaire le souffroit.
Je le crois bien , car pour sa propre affaire ,
Par chacun an donnoit le noir manteau ,
Sans autre forme à plus d'un petit frere ,
Qui lui venoit d'ailleurs que du cerveau.
Dieu qui voit tout , voyoit donc pere Hilaire
Se promener de Sion à Cythere ,
Pour arrondir & grossir son troupeau.
» Ma foi , dit-il , dans la juste colere ,
» Tout en peuplant son benoit monastere ,
» Ce prieur là va se mettre au tombeau.
» Imaginons un châtiment nouveau ,
» Qui de ses goûts puisse au moins le dis-
» traire.
» Dans son réduit creusons un grand caveau ,
» Qui pénétrant jusqu'à l'autre hémisphere ,
» Y mette à jour le globe de la terre ,
» Cela doit faire un singulier tableau ».
Dieu dit : soudain le miracle s'opere.
Heureux alors , heureux le pere Hilaire ,

Si pénitent & contrit au niveau,
Il eut repris ce bandeau salutaire,
Que la foi donne à l'enfant au berceau.
Mais l'homme est foible & bandeau pour
bandeau,

Celui d'amour fait bien mieux son affaire.

Hilaire dit : « Tremblez, pour moi j'espère :

» Croyez-vous donc que Dieu dans sa fureur,

» En moins de rien vient de percer la terre,

» Pour me jeter au fond d'un trou vengeur?

» Non, mes enfans, je crois tout au con-

» traire,

» Qu'il a permis cet excès de bonheur,

» Pour qu'en suivant son ordre de bon cœur,

» Je puisse aller, la tête la première,

» Au Paradis, l'objet de mon ardeur ».

A ce propos de l'intrépide Hilaire,

Chacun se tait & se signe de peur.

Mon gros prieur empoigne alors Glicère,

Regarde & dit : « J'y descends sans effroi,

» Pourvu que soit cette gente bergere,

» A moi cousue ; autrement la comere,

» Arriveroit trop long-tems après moi,

» Vu que la femme est toujours plus légère ».

Glicere crie : après bien des façons,
Un frere lay vous lui coût ses jupons,
Et les enlace au froc du pere Hilaire,
Si qu'à l'instant ce couple téméraire,
Aux yeux de tous dûment empaqueté,
Fut par le trou, d'en-haut précipité.
Le couple arrive au centre de la terre,
Et comme on pense, il y reste arrêté.
» Ah ! nous voilà dans la sainte cité !
» Repart le moine, attendons que Saint Pierre
» Nous vienne ouvrir avec bénignité :
» Non de par Dieu, répond alors Glicere.
» N'attendons pas, car si j'ai bien compté,
» Double chemin nous reste encor à faire.
» Pour parvenir à la félicité.
» En ce cas-là, reposons-nous, ma chere,
» La poste est rude & je suis éreinté ;
» Ah ! c'est ici que l'ame passagere
» Prend ses relais pour l'immortalité ;
» Délions-nous. » Avec vivacité
On se délie, & malgré la poussiere,
Malgré le chaud, malgré l'obscurité,
Qu'arriva-t-il ? . . . Il arriva qu'Hilaire
Voulut un peu tâter de ce péché,
Péché mignon dont tout est entiché,

Et qui , dit-on , plaisoit fort à Glicere.
Frere Guillaume , au bord du trou penché ,
Les regardoit pour braver le scandale :
Frere Melon , jouant l'effarouché ,
Devant les yeux se mettoit sa sandale ;
Tels autrefois d'une pudeur égale ,
Sem & Japhet marcherent de côté ,
Pour ne pas voir ce que montroit Noé.
Frere Melon , après quelque intervalle ,
Y regarda. . . le trou s'étoit bouché. . .
Ami Lecteur , tu penseras peut-être
Qu'Hilaire est mort ; tu vas le voir paroître :
On n'entend Dieu perdre le débauché ,
Suspend plutôt les loix de la nature.
Aussi fit-il , car mon couple amoureux ,
Par l'autre bout la tête vers les cieux ,
Sortit ensemble , & la Gazette assure ,
Qu'à l'autre pôle on les prit pour des Dieux.
» C, à pour charmer notre route importune ,
Dit le frocard , » Chantons alleluia.
Ils chantoient donc , la route s'abrégea :
Mais par un jeu de donzelle fortune ,
La nuit arrive & du coup les voilà ,
Non dans les cieux , mais bien dedans la lune.
Comme eux jadis pere Henok y tomba ,

Mais sans compagne, & depuis ce jour là

On parle Hébreu dans toute la planète.

Mon gros Prieur à le parler s'apprête ;

Car il favoit l'Hébreu tant bien que mal ;

C'est toujours mieux qu'un Professeur royal.

On lui disoit : » Vous & votre bergere,

» Vous arrivez par un beau clair de terre.

» D'où venez-vous ? — Ma foi, nous en ve-
» nons. —

» D'où ? — De la terre. — A d'autres ; nous
» savons

» Que Dieu créa ce disque planétaire

» Comme flambeau de l'empire lunaire.

» Conséquemment vous êtes des espions,

» Portés ici par quelques tourbillons

» D'onde ou de vent, de flamme ou de poussière,

» Et vous direz, à grands coups d'étrivière,

» Votre pays, votre état & vos noms.

On composa, mais pendant cette affaire,

» Que faisiez-vous dans votre Monastere,

» Anges charnels, bienheureux pénaillons ?

» Vous gémissiez sur le destin d'Hilaire,

» Et vous disiez force & force oraisons.

» Chacun de vous avoit chassé sa belle,

» Et dans la peur d'un aussi triste sort,

» Lisoit Young le soir à la chandelle ,
 » Pour s'endormir sur la faulx de la mort.
 » Pendant le jour , par esprit d'Evangile ,
 » Vous deveniez petits , petits enfans ,
 » Vous vous plaissiez à jouer à croix-pile ,
 » Au trou-madame , à l'oie , aux cerfs-volans.

Frere Pancrace , exerçant ses talens ,
 En avoit fait un sur-tout , dont la taille
 Portoit dix pieds : toute la monacaille
 Desiroit fort le confier aux vents.

On apperçoit un cercle à la muraille ,
 La corde y passe , on la lâche , & bientôt
 Le cerf-volant s'en va là-haut... là-haut...
 Et disparoît... » Où croyez-vous qu'il aille ?
 Disoit Pacôme , en ouvrant de grands yeux.
 » Eh ! dit Pancrace , il va droit dans les cieux.

A ce discours chacun dit & le raille ,
 On boit un coup , l'on dispute & l'on bâille ,
 Tant qu'à la fin on s'endort de son mieux.

La nuit arrive , & la lune avec elle :

Hilaire avoit abandonné sa Belle

Par pénitence , & d'un coin du croissant
 Vers nous aussi guidoit un cerf-volant.

Or , par celui du bon frere Pancrace ,
 Le sien plus foible est tout d'abord heurté.

Mais admirez les projets de la grace ,
Cent & cent fois le choc est répété :
En se choquant les ficelles s'embrouillent ;
A leur réveil moines grisés bredouillent...
» Tire donc , toi. — Tire , toi. — Je ne puis ;
» Il nous faudroit le bras du pere Hilaire :
» Comme il tiroit les sceaux de notre puits ! —
» Las ! il est mort. — Nous y viendrons , mon
» frere.

A tenir ferme Hilaire se résout.
Moines en bas de tirer leur ficelle ,
Hilaire en haut de tirer de plus belle ;
Mais vainement les Moines tirent tout ,
Cerfs-volans , corde , & leur Prieur au bout.

LE CAGOT INLOGEABLE.

CERTAIN cagot qui n'avoit point encor
Soupçonné la douceur des amoureuses flammes ,
Croyoit se rapprocher des mœurs de l'âge d'or ,
En s'éloignant du commerce des femmes.
Desir le prit un jour de loger à Paris ,
Le voilà débarqué dans cette capitale ,

Le voilà qui parcourt tous les hôtels garnis.

« Oui, Monsieur, nous avons des chambres à ce
» prix,

» Entrez ici, voyez, donnez-moi votre malle,

» C'est moi qui suis la fille du logis,

» J'ai pour tous les messieurs des soins que rien
» n'égale,

» Et je puis me vanter de bien faire les lits. —

» Non, non, bien obligé... je fais mon lit moi-
» même.

» Si vous avez un grenier de hafard,

» C'est tout ce qu'il me faut, oui... c'est tout
» ce que j'aime;

» Vous ne vous plaindrez pas, ma prudence est
» extrême,

» Car je ne fors jamais pour ne pas rentrer tard.
Au fond d'un grenier vaste on vous campe mon
homme,

Mais il n'y put dormir... cent pigeons que
l'amour

Rendoit tous commensaux d'une petite tour,
Dans leur joyeuse ivresse interrompoient son
somme,

Par des roucoulemens répétés tour-à-tour.

» Holà, s'écria-t-il, holà, quelqu'un; j'enrage,

» Je ne saurois passer une pareille nuit :

» Ces pigeons indécens font un bruit... mais un
» bruit ,

» Dont le motif est pire encor , je gage.

» Qu'on me descende au quatrieme étage.

On l'y descend... Le lendemain matin ,

L'aube vermeille à peine étoit venue ,

Que mon bigot regardoit dans la rue :

Vint à passer un objet féminin ,

Dont la gorge élastique étoit à demi-nue.

» Au troisieme , dit-il , qu'on me porte soudain :

» J'ai vu , malheur à moi , malheur à toi , peut-
» être ,

» Architecte maudit qui fis cette fenêtré ,

» D'où l'œil sanctifié peut planer sur un sein ,

» J'ai vu ces vains appas du sexe le plus traître ,

» Je veux être au troisieme , ou bien je sors
» demain.

On lui passa cette boutade ,

Et bien d'autres encor , car mon homme au
grenier

Descendit en deux jours pour suivre la cascade.

Du troisieme au second , du second au premier ,

» Ah ! dit-il , je respire.... ô sexe que j'abhorre !

» L'auvent de la boutique est mis là tout exprès ,

» Pour

» Pour voiler à mes yeux ces attraits qu'on
» adore ,

» Et que tout bon chrétien ne regarda jamais. »

Il s'applaudit : « Pauvre Pécure ,

» Ne vois-tu pas que cet auvent

» Cache au-dessous de lui , mais non pas au-
» devant.

» Leve la tête.... Ô ciel ! Ô nouvelle disgrâce !

Dans la chambre qui lui fait face ,

Il apperçoit un mortel amoureux ,

Qui , dans les bras d'une bergere aimable ,

Faisoit alors ce qu'ont fait nos ayeux ,

Quand ils ont fait une chose semblable ;

Et quand ils ont voulu qu'on la fît après eux.

» Je me meurs.... je suis mort.... Ô logement
» du diable....

» Qu'on me descende encor... » Le bourgeois y
souscrit ,

Et déjà dans la salle on a placé son lit.

Nouveaux tourmens , nouvelles plaintes.

» Tous ces fallons , dit-il , sont d'un mauvais
» aloi :

» Les objets sont trop près , & je croirois ma foi ,

» Quand les lumieres sont éteintes ,

» Que l'on vient de plein-pied pour coucher
» avec moi.

» Je veux être à la cave , ou je m'en vais sur
» l'heure.

On nettoie à l'instant sa nouvelle demeure ,
Et par un soupirail tout-à-coup introduit ,
Avec l'humidité le jour chasse la nuit.

Mon homme y dort , puis après il se leve.
Va droit au soupirail , & demeure interdit...

En ce moment la jeune Iris acheve
De ferrer sur son bas un lien trop petit ,
Et fait voir au bigot tout ce que Madame Eve
Ne cachoit point le jour qu'elle naquit.

Quel parti croyez-vous qu'il prit ?
Il prit , je crois , le parti le plus sage ,
Remonta pour toujours au quatrieme étage ,
Et depuis ce jour-là la fille fit son lit.



LA CONFESSION DE THALIE. (1)

F OIN des gémissens de l'Auteur dramatique,
Qui, ne pouvant tirer de sa cervelle étique
Que des scènes sans ordre en vers symétrisés,
Trouve tous les sujets dans son genre épuisés.
J'avouïrai que Thalie, épouse de Molière,
De tems en tems, par ton, doit pleurer sur sa
biere.

Mais on l'a souvent vue en de certains momens;
Oublier son veuvage au sein de ses amans.

On sait même qu'un Dieu la rencontrant seulette,
Lui dit un jour : » D'où vient, ma petite fol-
» lette,

» Qu'aujourd'hui vos enfans sont si multipliés?
Et que Thalie alors se jettant à ses pieds,
Crut voir Phébus, & dit : » Bénissez-moi, mon
» pere,

» Car la confession m'est chose nécessaire,

(1) On s'est cru dispensé de suivre dans ce conte l'ordre chronologique des pieces qui y sont citées.

» Pour prouver au Public que tel & tel Auteur

» Qui me nomme sa Belle , est un franc im-

(1) » posteur. —

» Eh bien , reprit le Dieu , commencez . . . du

» courage . . .

» Quand Moliere fut mort , vous fûtes donc peu

» sage ?

Or en parlant , ses yeux , vrais yeux de Capucin ,
De Thalie à genoux parcouroient le beau sein.

» Regnard , quoiqu'un peu froid , dit-elle , a sa

» me plaire.

» Un jour il me mena dans un lieu solitaire ,

» Et là je ne fais pas comment cela fut fait ,

» Il me fit un enfant qu'on nomma le Distrain.

» D'en construire un second , comme j'avois

» envie ,

» Regnard , qu'on n'avoit onc tant fêté de sa

» vie ,

» Se remit à jouer , & joua de bonheur ,

» Puisqu'il m'en fit un autre appelé le Joueur.

» J'aimai Dancourt , Baron , mais encor plus

» Destouches ;

» J'ai fait avec eux trois beaucoup de fausses-

» couches ;

» Mais le dernier enfin s'escrimant un peu

» mieux ,

- » A ma gloire je fus mere du Glorieux.
 » Non moins jalouse , hélas ! de ma sœur Mel-
 » pomene ,
 » Je batifolai tant , je ris tant sur la scene ,
 » Que Racine me vit , & brigua mes faveurs.
 » Il les obtint aussi , j'accouchai des Plaideurs.
 » Boissy, depuis long-tems attaché sur mes traces,
 » Bavardoit, bavardoit, (quelquefois avec graces.)
 » Je succombai , mon pere , & j'en eus maint
 » bâtard ,
 » Dont je n'aime après tout que le plus babillard.
 » Voltaire fut aussi mon amant éphémere ;
 » Si sa Nanine en pleurs ne tient point de sa
 » mere :
 » Qu'elle s'en prenne à lui ; Voltaire en ce mo-
 » ment
 » Dans les bras de ma sœur se croyoit sûrement.
 Thalie à cet endroit ne voulut plus rien dire.
 » Quoi ! s'écria le Dieu qui se mouroit de rire ,
 » Votre confession finiroit-elle ainsi ?
 » A qui sont ces enfans qu'on me présente ici ?
 » De les abandonner leurs peres vous accusent...
 » Je ne les connois pas, Phébus, ils vous abusent ;
 » Et vous devez pour prix de leur malignité ,
 » Précipiter leurs fils dans le fond du léthé.

Le Dieu tout transporté lui répond : » O Thalie,
» Que votre confesseur vous trouve encoꝛ jolie !
» Il seroit trop heureux de pouvoir à son tour
» Mériter vos faveurs & prouver son amour...
» Hélas ! lui repartit la jeune pénitente ,
» Quand un confesseur parle , on est obéissante.
Le Dieu la conduisit sous l'ombre d'un laurier ;
Daphné du creux de l'arbre avoit beau lui crier :
» Ce n'est pas Apollon , c'est quelque Dieu , je
» gage ,
» Qui , pour mieux vous séduire , emprunte son
» visage.
Cet avis méprisé se perdit dans les airs.
» Ah ! s'écrioit Thalie. . . ah ! c'est le Dieu des
» vers. . . .
» Il y met , je le sens , presque tout son génie...
Or Piron travailloit à la Métromanie.



LE DRAME VENGE.

D'UN Chanoine opulent le docte Cuisinier

Lisoit un jour le Pere de Famille (1),

Et sans voir les défauts dont on veut qu'il four-
mille ,

Tout bonnement de pleurs mouilloit son tablier.

» Comment , ce n'est qu'un Drame , & tu verses
» des larmes !

Lui dit son maître furieux ;

» Mais apprends - moi , butor , quels sont les
» charmes

» De ce genre nouveau , bâtard injurieux

» De Melpomene & de Thalie ,

» Qu'à chaque instant la satire humilie ,

» Et qu'un goût dépravé légitime à tes yeux.

Sur ce propos le Cuisinier s'indigne ,

Et d'une main subtile entr'ouvrant le buffet ,

Lui montre un abricot , dont le tendre duvet

Reposoit mollement sur des feuilles de vigne.

(1) Drame de M. Diderot.

Le Chanoine friand de vouloir le manger,
Quand l'autre le prévint, & dit pour se venger :

» Permettez que je vous empêche
» De tâter tant soit peu de cet abricot-là ;
» C'est un bâtard... mi-prune & moitié pêche,
» Que jamais votre goût ne légitimera.

AUTRE,

Sur le même sujet.

PATRIX rêva jadis que du mal consumé,
Tout près d'un pauvre haire on l'avoit inhumé.
L'idée en parut drôle, & depuis cette époque,
A rêver en plein jour chaque Auteur se provoque.
Celui-ci croit errer dans le sacré vallon,
Et composer ses vers sous les yeux d'Apollon :
Celui-là plus adroit se forge une maîtresse,
Et dans les doux transports d'une idéale ivresse,
Nous peint sa taille fine & son noble maintien,
Et ses tendres baisers qui ne lui content rien.
Il m'a fallu rêver pour me mettre à la mode,
Et je rêve aujourd'hui ; rien ne m'est si com-
mode.

Aux accens séducteurs de l'aimable M****,
Tantôt je crois unir la plume de Fallet (1),
(Notez bien que je rêve) & tantôt je m'oublie
Jusques à m'égaler à l'Auteur de Julie.

Cette nuit , par exemple , en habit de prévôt ,
J'intergeois Piron , Voltaire & Diderot.

Je commençai d'abord par l'immortel Voltaire ;
Je lui dis : « Mon ami , voyons , que fais-tu faire ?

» Moi ? dit-il , je travaille en cothurnes fameux ,
» Qui rendent les mortels aussi grands que les
» Dieux.

» Et toi ? dis-je à l'Auteur de la Métromanie ,

» Quel genre de chaussure exerça ton génie ?

» Moi ? reprit-il , j'ai fait de fort bons brode-
» quins ,

» Qu'on demande aux Molés. » Qu'on demande
» aux Lekains ,

Interrompit Voltaire... » Un moment de silence ,
Leur dis-je au même instant.... » Toi , quelle est
» ta science ? —

» Moi ? reprit Diderot. — Oui , quel est ton
» métier ? —

(1) M. Fallet s'est fait connoître par plusieurs
ouvrages très-agréables.

- » Ah ! Monsieur, je ne suis qu'un simple savetier,
 » J'ai pour toute pratique un Pere de famille,
 » Que vous pouvez connoître, & dont la vertu
 » brille,
 » Quoiqu'il n'ait cependant que de pauvres
 » fouliers. —
 » Eh ! parbleu, mon ami ; je te crois volontiers :
 » Dans les sentiers divers de la littérature ;
 » Pourvu qu'on marche droit, qu'importe la
 » chaussure ? (1)

LE PÉDANT ET LE LOUP,

Apologue.

A PARCOURIR les bois, la nuit seul & sans
 armes,
 Certain Pédant jadis trouvoit beaucoup de
 charmes ;

(1) Ne vous fiez pas à cette apologie du
 drame : nous sommes assurés que l'auteur de
 ces Contes lui a juré depuis la haine la plus
 complete.

Rien ne lui faisoit peur : » Ma seule probité
» Doit assez , disoit-il , me mettre en sûreté ;
» Les pistolets sont bons pour des ames timides.
» Moi j'irois en riant par des syrtes arides ,
» Au haut du mont Caucaze , & jusques dans
» les lieux

» Que mouille de ses flots l'Hydaspe fabuleux.
» Devant le sage Horace un loup prenoit la
» fuite ,

» Et sans trop me flatter , j'ai presque son mérite.
Comme il parloit , un loup le suivant à grands
pas ,

S'apprêtoit dès long - tems d'en faire un bon
repas.

Mon Pédant se retourne , il le voit sur sa trace :

» Juste ciel ! ce coup-là n'est pas celui d'Horace ;

» De mon rare mérite il n'est point convaincu :

» De grace , Monseigneur , n'avez-vous donc
» pas lu ,

» Qu'un de vos tris-ayeuls dans la forêt Sabine ,

» Epargna d'un savant la personne divine ?

» Oh ! reprit l'animal sur sa proie acharné ,

» Mon tris-ayeul sans doute avoit déjà dîné ,

» Et de ces raisons là ventre affamé se moque.

Messer loup à ces mots le saisit & le croque.

Bien ou mal en vertu tout homme est partagé ,
 Mais tel s'en croit beaucoup , qui n'en est point
 chargé.

Défions-nous toujours de notre conscience.
 Le plus sage de tous est celui-là je pense ,
 Qui des moindres dangers évitant le concours ,
 Ne force point le ciel à défendre ses jours.

LE MÉTROMANE.

PLUT au ciel qu'en hiver le grand froid dans
 Paris

Rabaisât d'un degré l'orgueil des beaux-esprits !
 Et que les aquilons , en respectant la Seine ,
 Des plus épais glaçons couvrissent l'hypocrene !
 Je verrois d'un œil sec le superbe Apollon ,
 En soufflant dans ses doigts , fuir du sacré vallon,
 Et Pégase éclopé glissant sur le Parnasse ,
 Attendre qu'Arouet vînt le ferrer à glace.
 Dans la chambre d'Elmire , ou plutôt dans ses
 bras ,

J'entendrois sans pitié trotter sur le verglas
 Ces neuf sœurs , qui jadis de la Grece échappées,

A charmer nos loisirs se disent occupées ,
 Et dont les vrais amans , par un destin fatal ,
 Vont coucher de plein-pied du Pinde à l'hôpital.
 Témoin cet Auteur là , qui brûlant pour Lolotte ,
 Au fond de son grenier dans ce moment grelotte ,
 Et qui jettant les yeux sur le toit des maisons ,
 Se chauffe à la fumée & cherche ses tisons.
 Que ne va-t-il trouver sa maîtresse qui tremble ?
 On est bientôt au feu lorsque l'on tremble en-
 semble.

Mais il craint que Lolotte , en vertu de ses droits ,
 Refuse son amour s'il n'apporte du bois.

Eh ! bien qu'en sa chambrette , au défaut d'autre
 chose ,

Il immole à Vulcain & ses vers & sa prose.

Devant tous ses écrits , enflammés par monceau ,

Lolotte bravera le courroux du Verseau.

Il s'y résout enfin. Quel effort ! malepeste !

Les couplets pleins de sel ailumeront le reste.

Il lui faudra huit jours pour griller les rondeaux ,

Les quatrains, les sonnets, sur-tout les madrigaux.

Et ses drames bourgeois , trempés de pathétique ,

Auront lui tenir lieu d'un bois économique.

En est fait : l'Auteur part , lesté de ses écrits ,

Pour l'amour de Lolotte , il les a tous pros crits.

Mais , grand Dieu ! qu'il fait froid pour aller en
visite !

Au fond de son palais , comme sa langue hésite !

Il va pour grommeler , mais le choc de ses dents
Reculé sa parole & l'étouffe en dedans.

Eh ! qu'importe après tout ? c'est une bagatelle :

On doit tout surmonter quand on va voir sa
belle.

Surmonter est bien dit , mais un fiacre inhumain

Vient lui barrer Paphos , en barrant le chemin.

Vingt fois ce brave Auteur , dans sa bouillante
ivresse ,

Eût franchi l'escalier de sa chère maîtresse ,

Depuis que ce butor , par ses chevaux bravé ,

S'efforce en dépit d'eux de vaincre le pavé.

Il est vrai que ses vers en périront moins vite.

Si l'amant en gémit , l'Auteur s'en félicite.

Mais quoi ! déjà le char tourne & roule à son
tour ;

Mon généreux Poète en invoquant l'amour ,

Où Lolotte l'attend , s'enfuit à tire d'aile :

Quand il fait chaud l'on marche ; on vole quand
il gèle.

Il s'élance , il fend l'air , & tombe au même
instant.

NOUVEAUX. 171

Si l'orgueilleux Icare en fit jadis autant,
Du moins il en mourut, & n'entendit pas rire
Le fleuve & les goujeons, témoins de son martyre.

Mais sur mon pauvre Auteur, on lance maints
brocards,

Tout le raille, tout rit, tout, jusqu'aux Savoyards,

Dont le groupe enfumé, barricadant la rue,

A se frapper le dos lourdement s'évertue.

Enfin il se relève, & le long du quartier,

Il sourit à ses vers encor dans leur entier.

Auprès de la maison le voilà hors d'haleine :

Grand Dieu ! que de plaisir & pourtant que de
peine !

O Lolotte, dit-il, en poussant de grands cris,

Tes suaves baisers seroient-ils à ce prix ?

Faudra-t-il que chez toi le malheureux Poëte

Se chauffe de lauriers que si cher il achete ?

Y consentiras-tu ? cela se pourroit bien :

Car tu n'es pas femelle & gentille pour rien ;

Et ce ne seroit pas le premier sacrifice,

Qu'auroit en pareil cas exigé le caprice.

Descendons : mais hélas ! que de pas de perdus ?

S'il ne falloit brûler que certains impromptus,

- » Pour cueillir un baiser sur tes lèvres de rose,
» Peut-être avec le tems risquerois-je la chose.
» Frappons... Qui frappe?... Ami... L'on y
» va... Quoi? c'est vous...
» Oui, c'est moi, qui vous porte un sonnet des
» plus doux.
» Prenez-le sans rien dire, & le brûlez vous-
» même;
» Pour peu que vous vouliez que Lolotte vous
» aime. —
» Le brûler! ah! grand Dieu! qu'osez-vous de-
» mander?
» Apollon par mes doigts se plut à le scander:
» Il y regne à coup sûr une noble harmonie,
» Aux loix d'un Rythme exact parfaitement
» unie. —
» Je le veux. — C'est un vol à la postérité. —
» Je l'entends. — Tout de bon. — Sans dou-
» te. — En vérité
» C'est être aussi, Lolotte, un peu trop ex-
» geante. —
» En ce cas là, Monsieur, je suis votre servante. —
» Eh bien! prenez congé de votre serviteur,
» Car on ne brûlera mes vers qu'avec l'Auteur.



L'ÉCLIPSE DE SOLEIL,

Apologue.

LE soleil dans les cieux naquit avant la lune ;
Mais cet astre éclatant par la pitié conduit ,
Voulut avec sa sœur partager sa fortune ,
Et s'assujettit même à l'éclairer la nuit.

On les vit si long-tems vivre d'intelligence ,
Qu'avec leur origine on confondit leur rang ,
Et qu'aux yeux du commun , séduit par l'apparence ,

L'astre le plus voisin passa pour le plus grand.
Chacun fêta la lune aux dépens de son frere ,
Et dans les fots transports d'un amour indiscret ,
On lui tint d'ici-bas ce propos téméraire :
Dont quelques sçavans seuls gémirent en secret.

» Les rayons du soleil blessent nos yeux débiles ,
» De ton disque d'argent , couvre son disque
» d'or ,

» Et sur ce globe épris de tes feux immobiles ,
» Déjà Reine des nuits , regne le jour encor.
Cet astre dans l'espoir de briller seul au monde ,

Oubliant qu'il vivoit d'un éclat emprunté ,
Courut joindre Phébus , comme il sortoit de
l'onde ,

Pour lui ravir son feu , son trône & sa clarté.
Le soleil indigné disparut derriere elle.

Mais , hélas ! qu'enfanta ce prodige nouveau ?

La lune devint noire au lieu d'être plus belle ,

Et tous les amateurs qui lui crioient bravo ,

Craignirent cette fois une nuit éternelle.

Ceci s'adresse à vous , fanatiques François ,

Qui des Italiens imitateurs frivoles ,

Au théâtre où l'esprit avoit jadis accès ,

Souffrez que la musique éclipse les paroles.



LA CRÉATION DU MONDE.

*A Mademoiselle C***, qui me demandoit un conte métaphysique.*

AVANT que le monde fut monde,
Le mal dormoit avec le bien ;
Le feu , la terre , & l'air & l'onde ,
Tout étoit confondu dans rien.
A travers ce mélange horrible ,
Le hafard porté malgré lui ,
Soupçonna qu'il étoit fusible.
Cet espoir charma son ennui.
Dans un tuyau propre à l'affaire ,
Mais dont , hélas ! j'ignore en tout
La forme & la cause première,
Il daigna souffler fans dégoût ,
Et vit le globe de la terre
Sortir , s'accroître & pendre au bout.
Il vit l'air léger bien qu'humide ,
Et semé de boules de feu ,
S'environner , au sein du vuide ,

D'une calotte de drap bleu.

Bref, il vit du choc des atômes,

Résulter d'abord les oiseaux,

Et puis les citoyens des eaux,

Et puis les autres animaux,

Et puis les femmes & les hommes,

Qui, pour parler vrai, ne feront,

Tant qu'ici-bas ils resteront,

Qu'un mauvais ouvrage en deux tômes.

» Ma foi, dit alors le Hasard,

» Ce globe chargé de la sorte,

» Va se détacher tôt ou tard

» Du frêle tuyau qui le porte,

» Et j'aurai le désagrément

» De le voir errer dans l'espace,

» Et périr en moins d'un moment,

» Si sa délicate surface

» Heurte l'abyme du néant.

Il dit, & du coin de sa bouche

Un Dieu s'échappant tout ailé,

Laiſſa ſon palais ébranlé

D'un pareil impromptu de couche.

Ce Dieu, c'étoit le tendre Amour.

Entre le néant & la terre

Il courut fixer son séjour.
Là tout son soin est nuit & jour
D'agiter d'une aile légère ,
Dans l'équilibre nécessaire ,
Ce globe où je vous fais ma cour.



LA FIN DU MONDE.

A MIS Lecteurs, j'ai vu la fin du monde :
C'est un fait sûr, je l'ai vue à minuit,
Dans ces momens où l'ame vagabonde
Va, vient, sort, rentre, & de nouveau s'enfuit
Loin des vapeurs d'un sang qui trop abonde,
Et dont les flots, par un malin circuit,
Sans la bonté du ciel qui nous seconde,
La noieroient cent fois à petit bruit.
Adonc, Lecteur, j'ai vu la fin du monde.
Mais devinez comment il s'est détruit.
J'imaginois dans ma douleur profonde,
Que l'univers, pendant six jours construit,
Passeroit net en moins d'une seconde,
Que le soleil, sortant de son réduit,
Viendrait griller notre planète immonde,
Ou que la mer, s'élançant de son lit,
Moi dans le mien, l'engloutiroit sous l'onde.
Qui croit savoir est souvent mal instruit ;
Sans tout cela j'ai vu finir le monde.
Or devinez comment il s'est détruit.

J'ai vu d'abord planer autour du globe
Un diable maigre échappé du Sabat ,
Cachant au mieux ses griffes sous sa robe ,
Et s'écriant : » Je suis le célibat.
Vous noterez qu'il portoit un rabat ,
Et qu'il prêchoit. Séduits par sa morale ,
Tous les mortels tomberent en un jour
D'un mal nommé Mode anti-conjugale.
Autels d'hymen , & même autels d'amour ,
Furent brisés : » Ma joie est sans égale ,
Disoit le diable , & sans cesse il lorgnoit ,
Pour découvrir dans sa course fatale
Si quelque Empire à son gré s'éteignoit.
Or dans le fait les uns après les autres
Ils s'éteignoient , comme les douze Apôtres
Le Jeudi-Saint aux nocturnes sacrés
Sur un triangle en cierges figurés.
Je vis bientôt de l'un à l'autre pôle
Tous les humains périr à tour de rôle
En s'immolant au cruel célibat.
Adieu , Maroc , la Chine & l'Angleterre
Adieu la France , adieu toute la terre.
Dieu consentit pourtant qu'il y restât
Un Berger seul avec une Bergere ,
Espérant fort qu'un desir délicat

180 CONTES NOUVEAUX.

Les guériroit du goût célibataire.
 Il n'en fut rien. » C'en est trop cette fois,
 Dit l'Eternel dans sa juste colere.
 En même tems il saisit la Bergere :
 La pauvre enfant tremblante entre ses doigts ,
 Malgré ses pleurs redevint une côte ,
 Côte de mâle , & côte qu'à bons droits
 Il renfonça dans les flancs très-étroits
 De son Berger , véritable marmotte ,
 Qui s'amusoit à dormir dans un bois.
 Qui ne fait pas l'histoire de la côte ?
 Mais bien qu'Adam l'ait perdu autrefois ,
 Ce membre là ne m'a jamais fait faute.
 Le Berger seul en paradis s'en fut.
 Ici le monde à mes yeux disparût
 Sous un rideau d'une couleur grisâtre.
 Le Célibat , suppôt de Lucifer ,
 Prenant alors un charbon de l'enfer ,
 Y mit ces mots : » Clôture du théâtre.



RECUEIL
DE
POÉSIES FUGITIVES,
ET
CONTES NOUVEAUX.

SECONDE PARTIE.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

RECUEIL

DE

TOÏSIES FUGITIVES

ET

CONTES NOUVEAUX

SECONDE PARTIE



A. L. C. S. 1852



M. D. G. 1852



POÉSIES FUGITIVES.

LE CONSEIL D'APOLLON,

Epigramme.

Fort de l'épée ou de la canne,
 Pour peu qu'un Auteur inhumain,
 De quiconque à son nez ricanne,
 Ose frotter le parchemin,
 De l'hippocrène aucune canne
 Ne trouble l'eau sur son chemin:
 Personne plus ne le chicanne
 Tant il a l'épigramme en main.

LE POETE DES SUPPLICES.

Epigramme.

Aplaisanter aux dépens des rompus,
 La plume en main, ce jeune Auteur s'amuse :

Aussi voit-on les pamphlets de sa muse
Par leur objet en naissant corrompus.
Si pour le crime il étoit des vacances ,
A l'épigramme il lui faudroit surseoir :
Mais las ! j'entends crier quatre sentences ;
Que notre Auteur aura d'esprit ce soir !

LA STATUE DIGNE DE SON MODELE,

Epigramme.

C
ONTRE ce buste inanimé
D'un grand Seigneur qui n'a point d'ame,
Par le démon de l'épigramme
Chacun se sent envenimé.
Brise ton ciseau , Praxitele ,
L'ouvrage qu'il nous a transmis
Ressemble tant à son modele ,
Qu'il ne sauroit trouver d'amis.



LA PLACE MAL NOMMÉE,*Epigramme.*

AUCUNS chalans ne s'approchoient
Des deux Vénus ambulatoires ,
Qui dans la place des Victoires ,
Sous les yeux du Roi raccrochoient :
De quoi , faisant laide grimace ,
L'une d'elles dit brusquement :
» Ma sœur , détalons promptement ,
» Ce n'est pas ici notre place.

VERS A M. RESNIER.

AMI Resnier , qui bien ou mal
Savez sautiller en cadence ,
Pourquoi m'excluez-vous d'un bal
En révélant mon ignorance ?
Si je trouve l'objet dont vous êtes vainqueur ,
Je lui dirai qu'en conscience
Il devrait vous fermer son cœur ,
Car vous aimez comme je danse.

EPITAPHE DE M. VASSE.

Ci-gît , qui buvant comme un trou ,
De son vif Apollon tiroit mainte saillie ,
Et fêtoit en Hercule une femme jolie.

Cruel destin ! faut-il qu'il soit mort fou
Quand nous l'aimions à la folie ?

IMPROMPTU A UNE DAME,
*Qui tient les Jeudis académie de
Beaux-Esprits.*

ON dit que tu t'amuses

Le Jeudi soir

A recueillir les Muses

Dans ton manoir ;

Depuis ce tems , Climene ,

Nos Beaux-Esprits

Desirent la semaine

Des trois Jeudis.



VÈRS A UNE DAME FORT JOLIE,

*Envoyés le jour de la Réduction
de Paris.*

Ce jour a vu couler les larmes
Du meilleur de tous les Henris,
Quand Briffac, entouré d'alarmes,
Lui porta les clefs de Paris.
Si tu veux, aimable Rosette,
Que je pleure aussi tendrement,
Qu'à l'instant Marton me remette
Les clefs de ton appartement.
Henri vola sans défiance
Dans les bras des Parisiens :
C'est avec non moins d'assurance
Que je volerai dans les tiens.
Mais tu dédaignes de m'entendre,
Et tout espoir m'est défendu.
Cithere ne peut-il se rendre
Le jour où Paris s'est rendu ?



EPITAPHE

D'UNE FEMME BEL-ESPRIT.

CY-GÎT, qui ne pouvant, vu sa laideur immonde,
Acheter à prix d'or l'amour des gens du monde,
Soldoit les complimens des Auteurs avilis
Avec de bons dîners & de méchans habits.

TRADUCTION

DE L'EPITAPHE DE GILLES LE MAISTRE,
PREMIER PRÉSIDENT. (1)

DU grand nom qu'il portoit, le Président le
Maître

A soutenu le sens & rehaussé l'éclat.

Il fut le maître du sénat,

Et d'un Royaume il eût pu l'être.

Ainsi souvent le nom s'accorde avec l'état.

(1) ÆGIDII LE MAISTRE, PRIM. PRÆSIDIS
EPITAPHIUM.

CUI commissa fuit totius cura senatûs

Ille suæ gentis nomine dignus erat.

Integra dignus erat cui regni cura daretur,

Plurima sic rebus nomina conveniunt.

COUPLETS

A MADAME LA DUCHESSE DE CHARTRES

Air : *De la Baronne.*

DANS not' village,
L'cœur de joie à t'retous nous bat.
Voiement, Madam', c'est vot' ouvrage :
On n'fait qu'parler de vot' p'tit Gat
Dans not' village.

De la couronne
Que j'voulons mett' sus son berceau,
Si quelque sot Docteur raisonne . . .
Ah ! j'y baill'rons par le musiau
De la couronne.

C'te Renommée
All' dit qu'i vous ressemblera ;
Et com' gn'y a pas d'feu sans fumée,
J'croyons q'l'avenir justifiera
C'te Renommée.

D'eun' si bonn' mere
Y n'peut v'nir qu'un très-bon garçon.

Et pis d'ailleurs vantez que l'pere
Est le vrai pendant , dans tout' façon ,
D'eun' si bonn' mere.

Pour son courage
A qu'euq' beau jour y f'ra du bruit.
C'est un aiglon qui pleur' , je gage ,
De se trouver encor si p'tit
Pour son courage.

Qu'on l'accoutume
A ben sentir son sang guerrier ;
A se couvrir , crainte du rhume ,
D'un grand bonnet de Grenadier ,
Qu'on l'accoutume.

Laissez-le faire ,
L'vivant n'fera pas toujours si p'tit.
Queuq' jours encor y pourra s'taire ;
Mais après , mon p'tit doigt me l'a dit ,
Laissez-le faire.

Tant qu'à des noces
D'plaisir j'allons nous en donner.
Si ces vers n'étaient pas précoces ,
C'est q'j'ons commencé par danser
Tant qu'à des noces.

EPIGRAMME

Pour mettre au bas de mon portrait.

QUAND je serai de robe ou d'épée ou d'église,
J'endosserai l'habit de mon état ;
Mais n'étant rien encor qu'un rimailleur très-
plat ,
Je me suis fait peindre en chemise.

VERS

Mis au bas d'une gravure.

AVIS au sexe curieux.

De ces deux cœurs enlacés par deux nœuds ,
L'un est le mien , Madame ; quant à l'autre ,
Passez dans mon alcôve , & ce sera le vôtre.



EPITRE A UN DE MES AMIS,

Qui étoit sujet à l'ennui.

TU répètes sans cesse, & tu crois, cher
Hortence,

Qu'à l'uniformité l'ennui doit sa naissance :
Qu'il faut vivre au hasard, si l'on veut vivre
heureux,

Et qu'une ombre de règle est un joug onéreux.

Va, l'homme de sens froid, que la raison éclaire,

Ne trouve sans ce joug rien qui puisse lui plaire.

L'ordre sur son travail verse des agrémens,

L'ordre fait tout le prix de ses délassemens.

Avant que le soleil ait doré les montagnes,

Lucas & ses enfans labourent les campagnes.

Chez eux pourtant l'ennui s'est-il jamais trouvé ?

Le poids de leur charrue en est-il aggravé ?

Non : l'espoir d'un Dimanche adoucit leur
fatigue,

Et le Seigneur Mondor ? Supposons que la brigade

N'a pu pour ce moment l'attirer à la Cour :

Supposons qu'au village il fixe son séjour,

Oh !

Oh ! c'est chez celui-ci qu'habite la tristesse ,
Un désordre uniforme y nourrit sa mollesse ,
Et comme tous les jours sont Dimanches pour
lui ,

Il voit tous ses plaisirs émouffés par l'ennui.
Que le jeune Amintor , papillon de toilettes ,
Prodigue à pleines mains l'encens aux femme-
lettes ,

Sur mille objets divers qu'il aime à voltiger ;
Je ne suis point jaloux d'un bonheur si léger :
Qu'ai-je dit ? en est-ce un de s'éviter soi-même ?
Est-ce un bonheur , ami , de languir par système ,
Et de toujours subir , d'un air facétieux ,
Les caprices fréquens d'un sexe impérieux ?
Loin de moi ce bonheur, loin de moi l'indolence,
Et la grosse gaîté de la molle opulence ;
(Car enfin ces Seigneurs , ces richards & ces Rois ,
Il leur est arrivé de rire quelquefois .)
J'aime mieux un ruisseau dont l'onde pure &
claire ,

Rasant les prés fleuris , serpente sur la terre ,
Qu'au milieu des jardins ces vastes réservoirs ,
Où l'art emprisonnant des flots muets & noirs ,
Les contraint à jaillir jusques au sein des nues
Quand un jour solennel peuple les avenues.

Ce fameux Lucullus , cet épais dameret ,
De ces carreaux brodés fait gémir le duvet.
Et que m'importe à moi cette magnificence ?
On dort sur un grabat. Mais quoi ! sans que j'y
pense ,

Ces traits fastidieux dégoûtent mon Lecteur :
Il bâille avec le riche , & s'endort sur l'Auteur.
Heureux l'homme réglé , qui de lui-même est
maître ,

Qui seul n'est jamais seul , en ne pensant pas
l'être ,

Qui se livre aux douceurs d'un travail égayé ,
Et n'est point ennuyeux & n'est point ennuyé !
Il voit avec dédain ces bisarres cervelles ,
Qui dans leur cabinet fabriquant des nouvelles ,
Gouvernent Aly-bey , la Porte , Frédéric ,
Et trompent leurs ennuis en trompant le public.
Il méprise en secret ces tyrans littéraires ,
Dont l'ennui peut dicter les arrêts éphémères ,
Mais qui , s'ils consultoient le miroir du bon
goût ,

Malgré leurs yeux perçans , n'y verroient rien
du tout.

Réglons notre conduite , aimable & cher Hor-
tense ,

Ne joignons point sur-tout l'envie à la science ;
 Gardons-nous d'imiter ces Auteurs délicats ,
 Qui ne sauroient s'aimer s'ils ne s'admiroient
 pas.

Si tu hais les conseils de ma Muse bouffonne ,
 Laisse-là mes écrits , ne prends que ma personne.
 De la douce amitié suivons tous deux la loi ,
 Et peut-être qu'enfin tu diras avec moi :
 A l'homme oisif, les jours paroissent des années ;
 A l'homme actif, les ans paroissent des journées.

MADRIGAL

A une jeune Muse solitaire.

ALIDOR, quand je vis ton petit hermitage,
 Je fus surpris qu'on pût vivre seul à ton âge ;

Mais quand Mœsus m'eut dit :

Les neuf Sœurs tour à-tour lui tiennent compa-
 gnie ,

Alors bien loin d'être interdit ,

Je trouvai que ton sort étoit digne d'envie.



VERS BURLESQUES,*Sur le Printems.*

UN jeune Dieu des plus charmans,
Vient en habit verd tous les ans
Egayer trois mois le Parnasse,
Et recueillir les complimens
De ceux que ses attraits puissans
Ont alors fixé sur la trace.
Ce jeune Dieu, c'est le Printems.
Je lui destinois mon encens;
Mais il faudra bien qu'il s'en passe.
Et la toux & les maux de dents,
Dont jamais il ne me fait grace,
M'ont changé depuis quelque tems;
Et quand je vois ses agrémens,
Je les vois sous une autre face
Que ses fortunés partisans.

Agréable & joli Printems,
D'abord vous conviendrez peut-être
Que souvent vous prenez en traître
Et les vieillards & les enfans,

Sans oublier les jeunes gens.

Il est vrai que vous donnez l'être

A mille insectes bourdonnans ,

Ceux-ci rampans , ceux-là volans ;

Mais si l'homme alloit reconnoître

Que l'air se peuple à ses dépens ,

Il diroit : Monsieur le Printems ,

Faites-en désormais moins naître ,

Et laissez vivre plus de gens.

De la plaintive Philomele

Comment goûter les doux accens ,

Quand la pituite me harcele ,

Et semble déchirer mes flancs ?

Heureux époux , heureux amans ,

Foulez ces trônes de verdure ,

Et pressez ces gazons naissans.

Cette magnifique tenture

Sort pour embellir la nature

De la navette du Printems :

Courez , enivrez-y vos sens

D'une volupté vive & pure

Au fond de mon alcove obscure ,

Envieux de ces doux momens ,

Je me roule entre des draps blancs ,

Et là Dieu fait comme je jure ;

POÉSIES

Le tout pour tromper les tourmens
Qu'il faut malgré moi que j'endure.

Contre les rigueurs du Printems,
On n'est pas toujours en colere ;
On est véridique & sincere.

Amis Lecteurs , mes confidens ,
C'est grace à lui que sur la terre
Arachné rebondie & fiere ,
Cede aux desirs doux & pressans
De mériter le nom de mere.

C'est par lui qu'au fond des étangs ,
Sur un lit de bourbe grossiere ,
Crapauds châains , petits & grands ,
Offrent un cœur pur & sincere
A l'objet de leurs vœux ardens.

C'est grace à lui qu'on entend braire
Beaudets légers , beaudets galans ,
En l'honneur des minois touchans
Auxquels ils s'efforcent de plaire.
Mulets badins , taureaux fringans ,
Jusqu'aux verrats , dans le Printems ,
Tout y veut mettre du mystere.
Bêtes & gens vont à Cithere
Comme Paris vole à Long-Champs ,
Lorsque l'Eglise notre mere

Ferme nos spectacles rians ,
Et contraint Lulli de se taire ,
Pour ne pas troubler les accens
D'un saint Prophete atrabilaire.
Sont-ce donc là les agrémens
Que vous accordez au Printems ,
Répondra la critique altiere ,
En faisant siffler ses serpens ?
Marchez sur la route vulgaire ,
Et peignez-nous une bergere ,
Qui débite des complimens
D'une éloquence mensongere ,
Au plus constant des inconstans.
Ces crapaux sont trop dégoûtans.
Tant pis , je n'y saurois que faire ,
Eh ! chaque peintre a sa maniere.
Si par cascade un jour le Tems ,
Entre les mains de nos coquettes ,
Peut porter ces vers non chalans ,
Sautez , crapauds , sur leurs toilettes ,
Vengez-nous de ces femmelettes ,
En glaçant d'effroi tous leurs sens.
Puissent alors , puissent ces Dames ,
Au fond des flacons bienfaisans ,
Où l'on court repêcher leurs ames ,

Puifer de meilleurs sentimens,
 Celui que la raison éclaire
 Sait accoutumer sa visière
 Aux objets les plus révoltans.
 Pour lui, dans la nature entière,
 Rien n'est abject que les méchans.

VERS A MESDEMOISELLES D. L. B.

*Qui avoient quitté la ville de Saintes
 pour aller dans leur terre du Chan-
 terau.*

CONSOLEZ-VOUS, charmantes Sœurs,
 D'avoir abandonné la ville :
 On n'y connoît pas les douceurs
 Que vous goûtez dans votre asyle.
 D'ailleurs tous les lieux sont égaux
 Quand on sait s'y faire un système,
 Et tel est seul avec les sots,
 Qui ne l'est pas avec lui-même.
 Bénissez donc votre destin :
 D'abord les cloches de Pessine (1)

(1) Petit village de Saintonge.

N'ont pas un fon qui le matin
Dans votre lit vous assassine ,
Et vous pouvez , à ce qu'on dit ,
Manquer la messe en assurance ,
Vû que celui qui les fonde
En portera tout seul l'offense.
Ce n'est pas tout , & vos repas ,
Dont l'heure peut-être plus libre
Mettra vos santés pas à pas
Dans le plus parfait équilibre.
Sans sa pourpre & ses courtisans ,
On a souvent vu plus d'un sire
Sous le chaume des payfans
Chercher l'appétit & le rire.
Or dans les bois du Chantereau ,
Ces deux Cuisiniers vous attendent ,
Pendant qu'au festin le plus beau
Envain ici plusieurs le mandent.
J'eusse été vous voir aujourd'hui ;
Mais vous m'accorderez sans peine ,
Qu'un diable doit rester chez lui
Lorsque le bon Dieu se promene.



EPIGRAMME

*Qui convient à beaucoup d'Opéra &
de Comédies à Ariettes.*

ON jouoit un Drame lyrique,
Dont le Poëme léthargique
Se soutenoit sur de grands airs.
Siffliez donc, me dit un critique.
Non, Monsieur, je laisse les vers
Cabaler contre la musique.

DIALOGUE D'UNE DÉVOTE

ET D'UN JEUNE HOMME.

OU courez-vous, mon frere, de ce pas? —
Entendre, s'il vous plaît, la messe militaire. —
Mais celle de paroisse est bien plus salutaire. —
Ma foi, pour mon oreille elle a bien moins d'ap-
pas. —
Comment, mon bon ami, la simple voix d'un
Prêtre

Ne vaut-elle pas mieux que tous ces instrumens,
Dont le mélange impur, par l'accord le plus
traître ,

Excite au fond des cœurs d'affreux chatouille-
mens ? —

Oh ! par ma foi vous êtes folle. —

Et vous, mon pauvre enfant, possédé du dé-
mon. —

Que dites-vous donc là ? J'irois même au sermon,
Si la musique y couvrait la parole

Du vénérable Lyfimon. —

Ah ! petit Belzébuth ! — Pour calmer votre
morgue ,

J'en appelle à ce Pseaume, où David en gaité

Répète avec vivacité :

» Louez Dieu sur la flûte, & louez Dieu sur
» l'orgue ,

» Louez Dieu sur le cor & sur le tympanon ,

» Louez Dieu sur le violon ,

» Louez Dieu sur les clarinettes ,

Et jusques sur les castagnettes. —

Quoi ! David donneroit des conseils si joyeux ? —

Sans doute : ouvrez votre Bréviaire. —

Ce Pseaume là n'est pas, mon frere ,

Ce que David a fait de mieux. —

Adieu donc. — A propos. — Quoi ! — Priez
pour Climene ,

Dont la vertu faisoit grand bruit ,
Et chez qui toutefois , depuis une semaine ,
Je vois , de ma fenêtre , entrer quelqu'un la nuit.

CHANSON

Sur une piece de Catulle.

Air : De la romance de Daphné.

DE cette épître à Fabulle ,
Je ne peux trop m'étonner.
Non , rien n'est si ridicule
Que la façon dont Catulle
Priait son monde à dîner.

» Ami, dit-il , pour te plaire
» Je n'aurai rien d'appêté.
» Quand tu ne pourras mieux faire ,
» Viens , apporte bonne chere ,
» Et tu seras bien traité.

» Hélas !

» Hélas ! ma cassette est vuide :

» Il n'y loge qu'Arachné.

» Si l'amitié qui me guide

» Te semble un mets fort solide,

» Il t'est toujours destiné.

» Or comme à table il importe

» D'avoir de jolis minois,

» Mon cher ami, je t'exhorte

» Ce jour là de faire enforte

» D'en amener deux ou trois.

» Pour moi j'y veux joindre encore

» Un parfum délicieux

» Qu'à toute heure je dévore,

» Et qu'à celle que j'adore

» Vénus apporta des cieux.

» Son odeur enchanteresse

» A beau faire évanquir ;

» Tu regretteras sans cesse

» De n'avoir dans ton ivresse

» Qu'un seul nez pour en jouir.

Un Poëte plus honnête
Que le Poëte Romain ,
Auroit dit : Je me fais fête
De vous donner de ma tête
Un joli souper demain.

J'aurai la fine poularde,
Vin de Beaune & de Rota ;
Et pour t'embaumer je garde
L'ambre qu'hier par mégarde
Un Abbé chez moi porta.

De plus comme à tous bons drilles
Il faut de quoi s'égayer ,
Nous aurons aussi des filles
Jeunes , fraîches & gentilles ,
Mais je prétends les payer.



LES JEUNES GENS VENGÉS,

*Parodie d'une Chanson de l'Abbé
de l'Attaignant.*

Air : Lison dormoit.

Vous connoissez la jeune Hortense ;
C'est un objet plein d'agrément ,
Qui fut toujours à la constance
Allier le discernement.
Elle aime à recevoir chez elle
Des jeunes gens vifs & joyeux ,
Mais pour des vieux
On n'en voit point chez cette belle :
Mais pour des vieux ,
Ils lui semblent trop ennuyeux.

Des jeunes gens les plus volages
La beauté peut fixer les cœurs ;
Si le tems rend les vieux plus sages ,
C'est en éteignant leurs ardeurs.
Un jeune chérit sa Bergere ,
S'il est l'objet de tous ses vœux ;

Mais pour un vieux ,
Il est plaisant quand il veut plaire :
Mais pour un vieux ,
On rit de son air langoureux.

Le jeune peut jouir sans cesse ,
Sa vie est un tissu de fleurs.
Le vieux déplaît à sa Maîtresse ,
Même en achetant ses faveurs.
Le jeune sans être un Narcisse ,
Parvient à charmer deux beaux yeux.
On quitte un vieux.

Avant qu'il se rende justice ,
On quitte un vieux
Aussi-tôt qu'on peut trouver mieux.

Le vieux veut en vain par adresse
Rappeller son tempérament.
Le jeune , au gré de sa Maîtresse
Sait profiter du bon moment.
On est flatté de la tendresse
De ceux qui la prouvent le mieux ,
Sont-ce les vieux ?
Ils sont trompés par leur foiblesse ,
Sont-ce les vieux ?
Ils sont las avant d'être heureux.

Près d'un tendron , pour peu qu'il ose ,
Le vieux n'a droit qu'à la rigueur.
En voulant cueillir une rose ,
Il lui fait perdre sa fraîcheur.
L'amour s'en plaint à sa mere ,
Un jour , dit-on , la larme aux yeux :

 Quand on est vieux ,
On devrait désertier Cythere ,
 Quand on est vieux ,
On fait fuir les ris & les jeux.

Sur sa beauté très-mal servie
Un barbon garde le secret.
Quand on craint la plaisanterie ,
Qu'il est aisé d'être discret !
Au bon goût c'est faire une injure ,
Que de mépriser pour un vieux ,

 Jeune amoureux ,
Qui sort des mains de la nature ,
 Jeune amoureux ,
Dont la force égale les feux.

Si la fontaine de Jouvence
Pouvoit couler pour l'Attaignant ,
Ce nouveau Chaulieu de la France
S'exprimerait bien autrement.

Près des siens , où l'esprit pétille ,
Si l'on suppose mes couplets ,
C'est qu'ils sont vrais ,
J'en appelle au cœur d'une fille.
C'est qu'ils sont vrais ,
Les vieux ne nous vaudront jamais.

CHANSON

*Sur les disputes musicales , agitées
depuis quelque tems à Paris , tant
dans les Journaux que dans la
Société.*

Air : Des Trembleurs.

A VOIR Messieurs les Glukistes ,
Avec Messieurs les Ramistes
Et Messieurs les Piccinistes ,
Perpétuer leurs débats ,
Je crois voir les Jansénistes
Querellant les Molinistes ,
Et cherchant noise aux Thomistes ,
En se disputant le pas.

Les premiers, dont la manie
Dégénère en calomnie ,
Trouvent Rameau sans génie ,
Et soutiennent au procès ,
Que l'Auteur d'Iphigénie
Du fond de la Germanie
Apporte enfin l'harmonie ,
Aux imbécilles François.

Les seconds que cela choque ,
Disent que Gluck est baroque ,
Qu'en France avant son époque ,
Le vrai Beau se décida ;
Et qu'il n'est point équivoque
Que Rameau dont on se moque ,
L'avoit tiré de la coque
Avec les fils de Lédæ (1).

Les troisièmes qui font clique
Pour Piccini le comique ,
Par maint bravo fanatique ,
Voudroient le proclamer Roi.

(1) Castor & Pollux, opéra.

Et démontrer sans réplique,
Que Rome est le centre unique
De l'excellente musique
Aussi bien que de la foi.

Oui, par malheur, voilà comme
De ce trio qu'on renomme,
On veut nous prouver qu'en somme,
Un seul membre a de bons droits.
Ventrebieu ! cela m'assomme,
Partageons plutôt la pomme :
Pourquoi ne voir qu'un grand homme,
Où nous pouvons en voir trois ?

LE RENDEZ-VOUS NOCTURNE,

Ode anacréontique.

A
TON Lindor, chère Sylvie,
Daigne accorder un rendez-vous.
Trompons, s'il se peut, le courroux
De ce vieux oncle qui t'épie.

Plus le sort à nos vifs desirs
Offre aujourd'hui de résistance ;
Plus il accroîtra nos plaisirs ,
Au moment de la jouissance.

Si-tôt que l'astre au front d'argent ,
Sur ta couche voluptueuse
Répandra sa lumière heureuse ,
Fais voir l'amante à son amant.

Du jardin passer l'avenue
Ne sera pour moi-qu'un moment ,
Si l'albâtre d'un sein charmant ,
Dans le lointain fixe ma vue.

Dût l'argus veiller sur tes pas ,
Je veux d'une marche légère ,
Arriver jusqu'à ma bergere :
Je veux voler entre ses bras.

On est brave alors qu'on est tendre ;
Un amant ne peut s'arrêter ,
Et si la peur le fait descendre ,
L'amour le force à remonter.



ODE ANACRÉONTIQUE,

Sur l'infidélité d'une Danseuse.

A M I S , qui voyez ma disgrâce ,
Après avoir vu mon bonheur ,
Je n'attends de vous qu'une grace ,
C'est de combattre ma douleur.
De la fontaine aganypide
Je troublerois l'onde lympide ,
En versant des pleurs superflus.
Aux Lauriers qui bordent sa rive ,
Suspendez ma lyre plaintive ;
Terpsicore ne m'aime plus.

Qu'ai-je dit ? arrêtez , barbares ,
Et rendez-moi cet instrument ,
Dont les sons tristement bizarres
Enchantent mon ressentiment.
Jadis aux pieds de son génie ,
Un Grec amante de l'harmonie ,
Sut entraîner plus d'un rocher :
Quand Terpsicore est infidèle ,

Ma lyre , en gémissant près d'elle
Des bras d'autrui peut l'arracher.

Courons dans ce temple où la danse ,
Par un élan audacieux ,
Au prompt signal de la cadence ,
Sembloit l'élever jusqu'aux Cieux.
De quel fol espoir je me flate !
Où pourrois-je en cherchant l'ingrate ,
Trouver la trace de ses pas ?
Légère émule de Camille ,
Les épics sous son vol agile ,
Ne vacillent seulement pas.

La voilà !.... C'est elle.... O martyre !
Quel front serein ! quel air décent !
Qui sans doute , un si doux sourire
Me ramène un cœur innocent....
Sa bouche appelle encor la mienne.
Insensé !..... Ta pensée est vaine.....
Qui pourroit de toi s'occuper ?....
Elle ne sourit qu'à l'image ,
Du grand dont elle obtint l'hommage ,
Et s'applaudit de te tromper.

Terpsicore !.... Amiante homicide !
Ecoute-moi quelques instans.....
Interroge ce cœur perfide ,
Où je croyois régner long-tems.
Dans le successeur qu'il me nomme ,
Si tu préfères l'homme à l'homme ,
Ma fureur se calme aujourd'hui ,
Et je laverai mon injure
Par le mépris de la nature ,
Qui m'aura fait moins beau que lui.

Mais hélas ! de ce cœur inique
Son nom seul m'a fait le larcin.
C'est son vêtement magnifique
Que tu presses contre ton sein.
Ces baisers qu'il trouve de flamme ,
Tu ne les donnes dans ton ame ,
Qu'à son froid & muet trésor.
Prodigue de faveurs banales ,
Tu voudrois sous tes mains vénales ,
Changer le plaisir même en or.

Dieux ! quel nuage épais me couvre !
Quel nombreux essaim de valets ?....

C'est mon rival.... Ta maison s'ouvre,
Et va se changer en palais.....
Des cris d'une impuissante rage,
Son char par un nouvel outrage,
En roulant m'a déjà puni.
Ton nom, qu'au sien l'art seul enchaîne,
Sur l'écorce d'un jeune chêne,
L'amour au mien l'avoit uni.

A quels caprices tu t'exposes !
Ce grand que tu prétends fixer,
Quand il marche au milieu des roses,
Veut les cueillir sans se baisser ;
Où s'il ploie un genou superbe,
C'est lorsqu'on a dégradé l'herbe
Sous l'or d'un splendide carreau,
Et que le fils de Cythérée,
Courbé sous sa vaine livrée,
Devant lui porte son flambeau.

Cruelle ! tu ris de mes larmes.
Eh bien ! compte sur ses sermens...
A promener par-tout tes charmes,
Lasse ses courriers écumans.
Mais devant ce Dieu de la terre,
N' imagine pas qu'à Cythere,

Ma tête s'incline jamais :
Plus grand que moi parce qu'on l'aime,
Il saura que je fus de même
Plus grand que lui , quand tu m'aimois.

COUPLETS

*A la Pendule de M. Vasse, qui tenoit
tous les Mercredis une assemblée de
Gens de Lettres.*

Air : Jardinier , ne vois-tu pas.

QUAND des censeurs ennuyeux
Occupent la séance ,
Sois donc sensible à mes vœux ;
Je te fais signe des yeux ,
Avance ,
Avance ,
Avance.

Mais quand Vasse lit céans ,
Alors prends-y bien garde ,
Pour me ménager long-tems

Le son de ses vers charmans ,

Retarde ,

Retarde ,

Retarde.

Lorsque je n'apporte rien

Que ma seule présence ,

Epargne-moi le chagrin

De me voir presser en vain ,

Avance ,

Avance ,

Avance.

Mais lorsqu'un joli minois

Souffre qu'on le regarde ,

Afin d'étendre nos droits ,

Pendule , interromps tes loix ,

Retarde ,

Retarde ,

Retarde.



COUPLETS

*Sur le duel arrivé à Saint-Cloud, le
jour de la Fête du Roi, entre
Vulcain & Neptune.*

Air : *Y à coups d'pied, y à coups d'poing.*

NEPTUNE s'estimoit en droit ,
De fêter seul dans cet endroit ,
Le Dieu qui gouverne la France ;
VULCAIN , pour lui river son clou ,
S'en fut de Paris à Saint-Clou ,

Et lui dit tous bas :

Crois-tu donc sans débats
Conserver sur moi la préférence ?

Air : *De la Fanfare de Saint-Cloud.*

NEPTUNE à ces incartades ,
D'un œil noir le regardant ,
Lui dit : Vois-tu mes Cascades ?
Et fit , d'un coup de trident ,

Jallir cent sources menues
Qui semblerent, sur ma foi,
En s'élançant jusqu'aux nues,
Murmurer le nom du Roi.

Air : Vous voulez me faire chanter.

LA pomme, dit le Dieu tortu,
Doit t'être refusée ;
Par delà tous les jets, vois-tu
Cette agile fusée ?
Son bruit seul instruira les Dieux
Du solennel hommage,
Que le François rend en ces lieux
A leur plus belle Image.

Air : Non, je ne ferai pas.

QUE l'émulation est une belle chose !
Aussi chaque mortel laissa-t-il, & pour cause,
Bien avant dans la nuit, cette paire de Dieux
Très-honorablement se battre à qui mieux mieux.

Air : Voilà la ressemblance.

L'UN & l'autre sans effroi
S'escrimerent pour leur Roi ;

Voilà la ressemblance ,
 Mais en feu Vulcain étoit ,
 Neptune en eau se mettoit ;
 Voilà la différence.

Air : *De Joconde.*

C'EST un duel prémédité ,
 Loin d'être une rencontre ;
 Mais les témoins ont tous été
 Pour eux & non pas contre ;
 Et d'en faire autant , l'an qui vient ,
 Malgré qu'ils soient capables ,
 Louis , en souriant , convient
 Qu'il pardonne aux coupables.

CANTIQUE

A MADAME LA COMTESSE DE B.***

Pour le jour de Sainte-Catherine.

Air : *De la romance de Titon.*

L'HISTOIRE de ma vie
 Vous feroit-elle envie ?

Qu'on daigne m'écouter
Je vais la raconter.

D'Alexandrie à Rome
Je m'en fus , Dieu fait comme ,
Sans l'aveu de maman
Et très-pédestrement.

J'étois jeune & jolie.
Près de l'académie
Je pris un logement
Meublé fort proprement.

Un jour sous mes fenêtres
J'ouis les plus grands maîtres
Traiter , le verre en main ,
De l'amour du prochain.

(Or c'étoit en Novembre.)
Tour-à-tour , dans ma chambre ,
Sur cet article là ,
Je les mis à quia.

Le bruit de mon mérite
Se répandit si vite
Que dès le jour suivant
L'Empereur en eut vent.

Bientôt frappe à ma porte
Un laquais qui m'apporte
Certain petit billet ,
Qu'on appelle un poulet.

Il portoit en substance :
« Avec moi , de science
» Venez lutter demain.
» *L'Empereur Maximin.* »

Je répliquai sur l'heure :
« Sait-il pas ma demeure ?
» S'il a de moi souci ,
» Il peut venir ici. »

Pour prix de ma réponse
Il vint un autre nonce
Armé d'un long couteau.
Or c'étoit le Bourreau.

Il me mit les menottes ,
En grinçant des quenottes ,
Et la pudeur frémit
De tout ce qu'il me mit.

Après , de rue en rue
Il me promena nue ,

Sur quoi ceux qui passaient
A moi s'intéressaient.

Puis en place publique
Avec un fouet lubrique,
Et derrière, & devant,
Il me mit toute en sang.

Chacun versait des larmes,
Tant on fessait mes charmes.
Et le Greffier pleuroit
En tenant mon arrêt.

« Ça, ça que l'on s'apprête
» A lui trancher la tête, »
S'écria l'Empereur
Écumant de fureur.

« Soit, que ma tête vole,
» Repris-je, on se console
» Aisément sur ce point;
» Tant d'autres n'en ont point! »

Aussi-tôt son Ministre
D'un coup assez sinistre
Me trancha le sifflet.
Il en jaillit du lait.

On lit dans mon histoire ,
Qu'on est tenu de croire ,
Que cela vint du ciel.
C'étoit plus naturel.

Car Hipocrate assure
Qu'en telle conjoncture
Le lait épouvanté
Est souvent remonté,

Cependant comme vierge ,
J'obtins depuis maint cierge
Et je me fis prier
Dans le Calendrier.

Mais , quoiqu'au rang des Saintes ,
Je tremble fort qu'à Saintes
Les hommes de bon sens
Ne m'ôtent leur encens.

Une autre Catherine ,
De plus noble origine ,
Par des charmes vainqueurs
M'y dérobe les cœurs.

Que sa voix est touchante !
Non : jamais on ne chante

(C'est moi qui vous le dis)

Si bien en Paradis.

Joignons à sa louange

Quelle écrit comme un ange ,

Et mieux encor cent fois ,

Car ils n'ont pas de doigts,

Elle a , d'ailleurs , je gage ,

Plus d'attraits en partage

Que Maximin n'en vit

Quand j'étois sans habit.

Mais qui se feroit fête ,

De lui tourner la tête,

Perdroit assurément

La sienne auparavant.

VERS A MADAME COLLET ,

En lui donnant son perroquet empaillé.

SUSPENDS tes pleurs , aimable Hortense
Je n'approuvai jamais les rigueurs du trépas ,
Et si dorénavant je garde le silence
Ce sera pour lorgner sans cesse tes appas.

LE PRINTEMPS
EST LA SAISON DE L'AMOUR;

Ode anacréontique.

Saison aux autres préférable,
Saison où l'homme est tourmenté,
Du besoin le plus agréable,
Du besoin de la volupté :
Viens par ton baume salutaire,
Ranimer en moi le desir,
Et que sous l'ombre du mystère,
Je connoisse encor le plaisir.

En été, Vénus presque nue,
Néglige un peu trop se attraits,
Et par la chaleur abattue,
Dort sur les gerbes de Cérès :
Elle est trop folâtre en automne,
Lorsqu'au milieu de son pressoir,
Bacchus pour divertir Pomone,
L'enyvre du matin au soir.

En

En hiver sa robe effarouche
L'amant qui veut faire un larcin ;
Le baiser qui part de sa bouche ,
Peut se refroidir en chemin.
Mais au printems elle est si belle ,
Son teint si frais , son œil si doux !
Le monde est un temple pour elle ,
La nature est à ses genoux.

Par les frimats , le nom d'Hélène
Dans mon cœur sembloit effacé ,
Et le zéphir qu'Avril ramene ,
En y soufflant l'a retracé.
Quand sur le globe de la terre ,
L'amour croît avec le gazon ,
Tête-à-tête avec ma bergere ,
Je sens décroître ma raison.

MES ADIEUX A L'AMOUR,

Ode anacréontique.

AMOUR j'ai cru de bonne foi ,
Qu'en me rangeant sous ton empire ,
Je pourrois de ma foible lyre
Tirer des sons dignes de toi.

Mais depuis que ta flamme ardente
A circulé dans tous mes sens ,
Ma muse triste & languissante ,
Regrette ses premiers accens.

Les plumes tendres de tes aîles
Ne valent rien pour composer :
Quand le cœur agit près des belles ,
L'esprit s'obstine à reposer.

Tout amant qui chante sa gloire ,
N'en est encore qu'aux desirs :
Je l'attends après la victoire ,
Il chantera mal ses plaisirs.

Oui , de Minerve fugitive
Je veux rattrapper le manteau ;
Loin de Paphos, ma muse active
Pourra prendre un essor nouveau.

Si sur les genoux d'Emilie
Mon pupitre restoit placé ,
Les ris , les jeux & la folie
L'auroient bien vite renversé.



COUPLETS

*CHANTÉS en s'accompagnant d'une
guitare.*

Air : Un jour me demandoit Hortence.

LE Dieu qu'on adore à Cythere ,
Tient beaucoup de l'humanité ;
Il est né du tendre mystère ,
Et fait naître la volupté :
Le mal qu'il cause est salutaire :
Donnez-lui l'hospitalité ,
S'il est roi de toute la terre ,
Il est sujet de la beauté.

C'est lui qui trouva la guitare ,
Pour le secours des amoureux ;
Mais sur la mienne je m'égare
Dans l'espoir de me voir heureux.
Amour , de ces cordes brûlantes ,
Tire des sons moins séducteurs :
S'il faut éveiller les amantes ,
Il faut endormir les tuteurs.

E P I T A P H E

*D'un homme intéressé dans les affaires
du Roi.*

C I gît Aâron Bonnefoi ,
Qui nâquit sans fortune , & mourut les mains
pleines.
Quand il s'intéressoit aux affaires du Roi ,
On eût dit que le Roi s'intéressoit aux siennes,

E P I T A P H E D'UN CRITIQUE.

L ORSQUE le jubilé commence ,
Dans le tombeau Pinçon descend ;
Quand on vit sans être indulgent ,
On doit mourir sans indulgence.



LES CENDRES,

*A Madame. ****

LORSQU'UN triomphateur se promenoit dans
Rome,

L'usage attachoit sur ses pas ,

Un esclave gagé pour lui dire tout bas :

» Vous n'êtes cependant qu'un homme.

Or vous savez qu'au mardi gras ,

Le sexe nous donnant indulgence plénier ,

Nous triomphons mille fois dans ses bras.

Adonc l'église notre mere ,

Qui tremble que l'ardeur des plaisirs délicats ,

Ne nous élève au-dessus de la terre ,

Nous gobe en ce saint jour au sortir de nos
draps ,

Pour nous crier , vous n'êtes que poussiere.

Le petit écriteau qu'elle met dans ce cas ,

Seroit-il donc fort salutaire ?

On le prétend : pour moi j'ai preuve claire ,

Qu'il noircit les mortels & ne les change pas.

Je gagerois que les prélats

N'en disent pas plus leur bréviaire.
Témoin celui dont la grandeur altière ,
Ce matin même avec fracas ,
Me crotta jusqu'à la visière.
Vous m'eussiez vu grimper à sa portière ,
Et lui crier avec fureur ;
Vous m'éclabouffiez , Monseigneur ,
Et cependant vous n'êtes que poussière :
Moi je n'étois que boue , & j'entraî dans Saint-
Leu (1)

Pour me sécher : hélas , qu'allois-je y faire ?
L'esprit saint m'emporta sur des aîles de feu ,
Je fis de vers sacrés une tirade entière ,
Je les scandai vingt fois & je me crus un Dieu ;
Mais par malheur , vous le savez , Madame ,
Un prêtre au même instant s'en venant tout ex-
près ,
Cendrer votre beau front & le mien sans at-
traits ,
L'amour propre confus décampa de mon ame ,
Je sentis , je jugeai , je vis plus que jamais ,
Que je n'étois qu'un homme , & que vous étiez
femme.

(1) Eglise Paroissiale de Paris.

VERS A PARIS,*Imités d'une Ode d'Horace.*

PA R I S n'es-tu pas assez grand ?
Et fais-tu bien que chaque rue
Est une portion qu'on prend,
Du domaine de la charue ?
Tu fais accroire aux citadins,
Que les moissons & les prairies
Se remplacent par ces jardins,
Où des fleurs à moitié flétries
Rampent sur de brillans gradins :
Mais tremble , si tu t'émancipes
A couvrir au loin les guérets ,
D'être condamné par Cérès ,
A manger du pain de tulipes.
Contre ton agrandissement
Tu conviendrais que tout réclame ,
Si tu te voyois un moment ,
Du haut des tours de Notre-Dame.
Merouée avoit-il résolu
D'étendre à tel point tes limites ?

Et Clodion le Chevelu ,
Les avoit-il ainsi prescrites ?
Non. Clio défend d'oublier
Ces tems plus heureux que les nôtres ,
Où le pauvre en particulier ,
Devenoit riche avec les autres ;
Où par amour & par raison ,
Pere , mere & leur géniture
N'habitoient tous qu'une maison ,
Où nos champs restoient sans clôture ,
Tant on respectoit le gazon ,
Donné gratis par la Nature !
Où souvent même nos ayeux
Dormoient en paix aux pieds d'un arbre ,
Tandis que les palais de marbre
S'élevoient pour loger les Dieux.

VERS A M. MARÉCHAL,

Auteur de la Bibliotheque des Amans.

AU haut des mirthes de Cythere ,
Anacréon le verre en main ,

L'esprit occupé de Glycere ,
Traça du Grec avec du vin :
Yvre aussi de ce jus divin ,
Et non moins amoureux sans doute ,
Catulle en ces lieux faisant route ,
Au bas du Grec mit du Latin.
J'aime Bacchus , j'adore Urfule ,
Et je veux , chantant leurs attraits ,
Au bas du Latin de Catulle
Ecrire quelques vers François.
Mais Phœbus toujours les efface ,
En me disant d'un ton brutal :
» Il reste , il est vrai , de la place ,
» Mais je la garde à Maréchal ».

O D E

D'un Convalescent à une Vache.

S OIT par raison , soit par caprice ,
Esculape m'a mis au lait :
Je me croyois un homme fait ,
Et l'on me renvoie en nourrice.

Toi , qu'entre vingt je préfèrai ,
 O ma vache , sois moi fidele ,
 Et de bon cœur je m'écrirai :
 » Elle est noire , mais elle est belle.

» Chéris-moi comme un petit veau ,
 » Et devant l'Univers je signe ,
 » Que tu descends en droite ligne
 » De la célèbre vache Io :

» Trois fois plus haut que tes oreilles ,
 » Tes cornes vont, à parler vrai :
 » Fais que j'en puisse au mois de Mai ,
 » Planter à quelqu'un de pareilles ».

COUPLETS

A M. L'ABBÉ DE LATTAIGNANT.

Air : Des billets doux.

IEH ! pourquoi donc compter tes ans ?
 Tant qu'on pense , il n'est jamais tems
 De dédaigner la vie.
 N'excite point notre regret ,

En faisant déjà ton paquet :

Demeure en compagnie.

Dans le céleste Caraba

Monter sans savoir où l'on va,

Je tiens que c'est folie.

Comme il fait nuit sur le chemin,

Remets toujours au lendemain :

Demeure en compagnie.

Laisse pour nos menus plaisirs,

Ta plume au gré de nos desirs,

Enfanter la saillie.

Compose cent couplets divers,

Et pour nous en dire les airs,

Demeure en compagnie.

Chaulieu frappe des pieds là-bas

De ce que tu n'arrives pas

Et La Fare s'ennuie.

Mais sois insensible à leur vœux.

Nous sommes aussi jaloux qu'eux

D'avoir ta compagnie.

Depuis que le sort destructeur

Nous a ravi l'aimable Auteur

De la Metromanie ,
Il ne meurt que des ignorans ,
Et c'est pour partir de céans ,
Trop pauvre compagnie.

Oh ! s'il nous faut absolument ,
Te voir descendre au monument ,
Attends, on t'en convie ,
Que Voltaire ait fermé les yeux ,
Et vous partirez tous les deux
En bonne compagnie.

Mais quoi ! la gentille Érato
Te tire encor par le manteau ;
J'en ai l'ame ravie :
L'Abbé , c'est un signe certain ,
Que malgré l'âge , tu fais bien
Lui faire compagnie.

Oui , la mort n'est qu'un changement ,
Et c'est-là le point consolant
De la philosophie.
C'est ainsi qu'Ovide est vivant ,
Et qu'en se nommant Lattaignant ,
Il nous tient compagnie.



EPITAPHE DE GRESSET. (1)

CI gît Gresset, bel esprit, dont la France,
Dans ce tems de disette, à bon droit se prévaut.

Mais il devoit se contenter, je pense,
De faire le méchant sans faire le dévot.

QUATRAIN.

JE VEUX dans peu de tems, qu'Éléonore efface
Ces grands maîtres de l'Art, qu'on vante chaque
Jour,

Mais le crayon dont se sert une Grace,
Doit être taillé par l'Amour.

(1) Cette épitaphe est un misérable calembourg.
[Note de l'Auteur.]



E P I T A P H E

DE M. LE MARÉCHAL
DE CLERMONT-TONNERRE,

*Qui tenoit chez lui en sa qualité de
Connétable, le tribunal du point
d'honneur.*

QUAND de son tribunal suprême
Clermont fût arraché par la vieille Atropos,
Saisis d'un saint respect pour sa sagesse extrême
Radamante, Eaque & Minos,
L'ont fait asseoir entr'eux pour se juger lui-
même.

LE BOSSU RAILLEUR,

Epigramme.

CERTAIN bossu (l'espece eut toujours en par-
tage
La finesse & le bel esprit)

Pour se baigner dépouilla son habit,
Et le laissa sur le rivage :
Un voleur survint & le prit ;
Il s'en alloit tout fier de sa trouvaille ,
Quand du milieu des eaux , mon Ésope le vit :
« Encor , s'écria-t-il , s'il alloit à sa taille » !

E P I T R E

AUX DÉTRACTEURS DE LA POÉSIE BADINE.

SINGES du triste Young , Écrivains taciturnes
Qu'enfanta le succès de ses rêves nocturnes ,
Habitez , j'y consens , au milieu des tombeaux ;
Des cadavres rongés contemplez les lambeaux ;
A la sombre lueur d'une lampe tremblante
Que vos cœurs par degrés s'ouvrent à l'épouvante ;
Chacun a ses plaisirs : mais ne prétendez pas
Dresser sur le Parnasse un autel au trépas ,
Et dans les noirs transports d'un zèle funéraire
Étouffer les neuf Sœurs sous un drap mortuaire .
Oh ! si mes foibles vers , fruit d'un noble courroux ,
Pouvoient par le Cocyte arriver jusqu'à vous ,
Je vous verrois bientôt du sein de vos ténèbres
Élever contre moi des murmures funebres ,

Et choisissant Young pour votre Inquisiteur,
Dénoncer mon Épître à ce lugubre Auteur.
J'en rirois. En effet quand un arrêt bizarre
Me contraindrait moi-même à descendre au Tére-
nare ,

J'irois avec audace au pied du Tribunal
Où se lamente encor ce Génie infernal.
Et là , je lui dirois : « Frappe Young, mais écoute :
» Des cœurs qu'on veut instruire il faut prendre
» la route ,

» Tu ne la connus pas : ton ouvrage inhumain
» Nous promene la mort une faux à la main ,
» Et tu fais, des Démons crayonnant la demeure,
» De ton lecteur transi sonner la dernière heure,
» Mais aucun des mortels n'aime la vérité
» Sous le crêpe effrayant de la sévérité. »

Mère du désespoir, fille de la folie ,
Reculer loin de moi, noire mélancolie ,
Reculer loin de moi : je n'oublierai jamais
Que tu conduis au crime, & que je suis François.
Quand nous réfléchissons sur le malheur des
hommes ,

Nous nous laissons bientôt d'être ce que nous
sommes.

Caton nous paroît grand ; craignons de le vanter :

Qui l'admire d'abord , finit par l'imiter.

Si quelques vers badins rappellent à la vie ,
On s'étonne , on s'alarme , on appelle l'envie
Qui de Vénus en pleurs profanant les bosquets ,
Noircit ses plans de myrthe & les change en cyprès.
Disciples ennuyeux d'un Prêtre atrabilaire ,
Accusez donc ensemble & Virgile & Voltaire ;
Dites , si vous l'osez , que leurs chants doucereux
Distillent dans les cœurs un venin dangereux ,
Ou plutôt rougissez , véritables harpies ,
De souiller leurs talens de vos griffes impies.
Oui , je hais ces Auteurs dont le style énérvé
A peindre le plaisir semble être réservé ,
Qui de notre nature industrieux complices ,
Viennent à tout propos nous souffler les délices ;
Copistes de Grécourt , leurs coupables accens
Endorment la pudeur pour éveiller les sens :
Mais j'aime la morale utile & familière
Que tu dictois , Thalie , & qu'écrivoit Molière ,
C'est-là qu'en ma faveur le sel de la gaîté
Du sauvage précepte adoucit la fierté.
Sganarelle en tremblant me donne du courage ;
Mon front en est plus gai , mon ame en est plus
sage.

Ce n'est pas qu'aux pinceaux du mâle Crebillon

Je préfère au hasard un léger vermillon :
J'admire ces mortels , chéris de Melpomene ,
Que le vent de la gloire entraîna sur la Scene ; (1)
Mais ailleurs qu'au Théâtre on ne peut selon moi
Manier sagement la tristesse & l'effroi.
En vain le Philosophe a recours à ses armes ,
Je redoute un avis qui me coûte des larmes.
O Partisans d'Young malgré votre courroux ,
Non , je n'irai jamais allumer comme vous
Le flambeau tremblotant de ma verve timide
Au sinistre flambeau d'une pâle Euménide ,
Et du riant Permesse insensé déserteur ,
Aux bords du Styx impur m'abreuver de terreur.
Adieu , de Fénelon j'entends l'aimable lyre ,
Vous gémissiez pour plaire , il flate pour instruire.
Bercé par Calypso , l'Amour charme nos yeux ,
Mais bravé par Mentor , c'est le dernier des Dieux.

(1) Quem tulit in scenam
Ventoso gloria curru.

Horace.



LE BOUT D'OREILLE,*Couplets burlesques.**Air : Des billets doux.*

ON chante assez communément
Un nez mignon , un sein charmant ,
Une bouche vermeille ,
De petits pieds & de grands yeux ;
Mais jamais rien de gracieux ,
Ne fut fait pour l'oreille.

Moi qui ne fais pas dans le fond ,
Pourquoi les Poètes lui font ,
Une injure pareille :
A la face de l'Univers ,
Je prétends composer des vers ,
En l'honneur de l'oreille.

Puisse tout amoureux Docteur ,
Trouver bon qu'en simple amateur ,
Ici je lui conseille ,
D'observer quelque fois le pli ,
Qui d'un beau vermillon rempli ,
Borde une jeune oreille.

D'ailleurs doit-on être surpris ,
Que pour en relever le prix ,
Ma verve se réveille ?
Puisqu'avant le reste , en amour ,
De celle à qui l'on fait la cour ,
Il faut avoir l'oreille.

Dans la fossette du menton ,
Et dans mille autres trous , dit-on ,
Les ris sont à merveille.
Hélas ! quand vous les y cherchez ,
Souvent mes drôles sont nichés
Dans celui de l'oreille.

Ah ! que nous serions bien heureux ,
Si le sexe d'en porter deux ,
Trouvoit la mode vieille !
Alors ce qu'un amant diroit ,
Une fois entré ne pourroit
Sortir par l'autre oreille.

Mais que Cidalise me plaît ;
Au bas de son corset , elle est
Mince comme une abeille (1).

(1) Rousseau dit que les Angloises ont la taille
d'une guêpe.

Avec votre permission ,
Souffrez que de ma passion
Je lui parle à l'oreille.

Belle , il faut aimer tôt ou tard ;
Tu n'as jamais rien vu que par
Le trou d'une bouteille ;
Mais je veux t'apprendre à vingt ans,
Que quand femme fait des enfans ,
Ce n'est pas par l'oreille.

Ciel ! à peine ai-je récité
Cet impromptu qui m'a coûté ,
Sans reproche , une veille ;
Que pour tout dédommagement
Cidalise assez méchamment
Vient me tirer l'oreille.

Je lui souhaite le bon soir ,
Et vais noyer mon désespoir
Dans le jus de la treille :
Mais je la quitte à petits pas ,
Et songe encore à ses appas
En me grattant l'oreille.

Croirais-je pour cela vraiment ,
Qu'après l'aveu d'un tendre amant ,

Son petit cœur sommeille :
 Elle-même sur son pallier,
 Pour voir si je peux l'oublier,
 A la puce à l'oreille.

Je remonte & je l'aperçois ;
 Son teint s'anime cette fois
 D'un rouge de groseille.
 Crac : je m'offre à titre d'époux.
 Ce compliment fait à genoux,
 Lui fait ouvrir l'oreille.

Par de semblables incidens,
 Depuis plus de quatre mille ans
 Le monde s'appareille.
 Filles, qui bravez les Amours,
 Autant peut-être sous deux jours,
 Vous en pend à l'oreille.

EPITRE A M. BEAUNIER,

De Melun.

VOLE un moment au mariage
 Pour le donner à l'amitié !
 Mon cher, il me faut la moitié
 De ce cœur que ta femme engage !

Tes yeux fixés sur ses appas
Y puisent un charmant délire ;
Mais , Madame n'empêche pas
Qu'on revienne , à foi pour me lire.
Viens dans mes bras faire tableau
Et resserrer malgré l'absence ,
Les nœuds de notre connoissance.
(*Quantum mutatus ab illo !*)
En courant à moi , tu t'arrêtes
Et pourquoi ? Pour faire un enfant ,
Toi Beaunier , jadis l'ornement
Des amphions & des poètes.
» Morbleu du métier dont vous êtes ,
» Faites-moi des vers ou du chant ».
(Je m'attends bien qu'un satyrique
Me démontrera tôt au tard ,
Que cette apostrophe comique
Est prise de Monsieur Regnard).
Mais treve à la plaisanterie :
A rimer dans son cabinet
On goûte un plaisir moins parfait
Qu'au sein d'une épouse chérie ,
Et tel qui , jusques à vingt ans
Des beaux-arts chercha l'imposture ,
Doit ur la fin de son printems

Sacrifier à la nature.
Où , Beaunier , malgré les douceurs
Dont la science nous accable ,
On peut sans être fort coupable ,
Troquer neuf chimériques sœurs
Contre une belle bien palpable.
Pour moi , qui mis tout mon devoir
A rendre Erato débonnaire ,
Dans son commerce imaginaire ,
Qu'ai-je gagné ? tu vas le voir.
Le voilà , dit-on , quand je passe ,
Le voilà , c'est un bel esprit.
Soudain la canaille s'amasse ,
On me regarde , & puis l'on rit.
Mais Mondor qui de sa fenêtre ,
Pour mon malheur m'a distingué ,
M'aborde , & de l'air le plus gai
Prétend qu'il cherche à me connoître.
Il m'entraîne aussi-tôt chez lui
Et me présente à des visages
Où je présume que l'ennui
Exerce par fois ses ravages.
C'est d'Albikrak , noble d'hier ,
Dont l'ignorance est si connue ,
Et dont le regard par trop fier

Demande

Demande en vain qu'on le salue.
 C'est Follival , Abbé lutin
 Dont les femmes font leur marotte,
 Et qui pourtant dans un festin
 N'a de brillant que sa calotte !
 C'est Roc , Magistrat sans remord ,
 Qui ne connoissant aucun livre ,
 Convient que ce n'est que pour vivre ,
 Qu'il juge des hommes à mort.
 C'est Chloé , cette vicomtesse ,
 Pleine de morgue & de hauteur ,
 Moitié Lais , moitié Lucrece ,
 Et qui croit qu'un habit d'auteur
 Tombe toujours piece par piece.
 On sert bientôt : moi d'enrager ,
 Et le gros Mondor de me dire :
 » Ça , mon cher , il faut bien manger ,
 » Afin de nous faire bien rire !
 Point d'appétit , qu'où je me plais ;
 Partant je ronge ma serviette ,
 Les mots restent dans mon palais ,
 Et les morceaux sur mon assiette :
 » Est-ce un bel-esprit que cela ,
 » Dit Chloé , je trouve qu'il a
 » Un appétit comme les nôtres ,

» Et je croyois que ces gens-là
» Mangeoient trois fois plus que les autres »,
» Oh ! pour le coup , dit Roc , il faut
» Que je soie un profond génie ,
» Puisqu'un savant ne sonne mot ,
» Dès qu'il me trouve en compagnie ! »
L'Abbé caressant son menton
Demande pour moi mille excuses ,
» Attendu , dit-il , que les Muses
» Se taisent faute de bon ton ».
D'Albikrak plus insupportable
Assure d'un air qui m'aigrit ,
» Que lorsqu'un poète est à table
» Il doit y faire de l'esprit » !
» Je vous déclare donc en face ,
Reprends-je avec aigreur aussi ,
» Que vous avez tous cinq ici
» Grand besoin que l'on vous en fasse ,
» Mais n'attendez pas mon secours ,
» Car je passe au plutôt la porte ,
» Et veux que le diable m'emporte
» Si vous me traitez de vos jours. »
C'est ainsi , Beaunier , que je dîne ,
Quand le hasard met mon couvert
Chez ces Plutus où je devine ,

Qu'on m'a promis pour le dessert.
Autrefois le même nuage
Guidoit la marche des Hébreux ,
Et n'offroit qu'un flanc ténébreux
A leurs ennemis pleins de rage ;
C'est ainsi que pour mes féaux ,
Mon esprit demeure sensible
Alors qu'il se rend invisible
Pour les orgueilleux & les fots.

EPITRE A M. DE LÊTRE,

*Maître à Danfer de la ville de
Saintes.*

A MON secours , Monsieur de Lêtre !
Et treve aux délais sur ce point !
Venez vite me donner l'être :
Car sans la danse on ne vit point.
L'ignorance & la jalousie
M'avoient crié jusqu'à ce jour ,
Que c'étoit une frénésie ,
Qui , loin de conduire à l'amour ,
Conduisoit à la pleurésie !

Mais je conçois dans ce moment
Que c'est un art très-salutaire ,
Un art qui tend directement
A nous dégager de la terre ;
Un art qui souffle adroitement
Les feux dont Cupidon nous brûle ,
Et qui guérit fort joliment
Du venin de la Tarentule.
Au reste ce n'est là qu'un grain
De mon encens pour Terpsichore ;
La castolette ira bon train :
Car je veux la remplir encore.
Si David & Louis-le-Grand
Dansoient au retour des batailles ,
L'un devant l'Arche du Tonnant ,
Et l'autre aux Fêtes de Versailles ;
Si les Nobles & les Bourgeois
Cabriolent à toute outrance ,
Au moins depuis le jour des Rois
Jusqu'au jour de la pénitence ;
Si même enfin les Payfans ,
Le Dimanche à l'entour d'un hêtre ,
Sautent pour aiguïser leurs sens
Au son d'un instrument champêtre ,
J'en conclus qu'il est évident

Que l'homme est né pour la cadence ,
Et que sans le péché d'Adam ,
On eût marché comme l'on danse.
D'après ce système nouveau
Avoué des seuls gens ingambes ,
Passons au plan que mon cerveau
Veut faire adopter par mes jambes.
Le grave & pénible menuet
Auroit emporté mon estime ,
Si son crédit illégitime ,
De jour en jour ne diminuoit :
Mais plus légères qu'Atalante ,
Je vois les femmes d'aujourd'hui
Chercher , sans s'arrêter à lui ,
La contredanse pétulante.
Ainsi , je vous le dis tout net ,
Gardez que votre archet bénigne
En ressuscitant Exaudet ,
Contre son ombre ne m'indigne ;
Et si vous voulez qu'à Vestris
Votre écolier donne un émule ,
Astreignez vous à la formule
Qu'en ce moment je vous prescris.
Par quelque pot-pourri frivole ,
Que mon timpan soit excité :

Plus un air est précipité ,
Plus il me semble que je vole.
Puis indiquez-moi le secret ,
Pour pouvoir , sauteur intrépide ,
Sans me fatiguer le jarret ,
Tourner comme un sabot rapide.
Alors disciple assez savant ,
Je veux , pour vous donner du lustre ,
A mon début , en m'élevant ,
Brûler mon toupet contre un lustre ;
Je veux , dans cent bals élégans ,
Qu'on me prenne pour un Zéphire ,
Qu'à peine à me fournir des gants ,
Les Parfumeurs puissent suffire.
On dit que l'amour , dans un coin ,
Préside à ces fêtes heureuses ,
Qu'il assortit même avec soin
Les Danseurs avec les Danseuses ;
Quand tout est bien symétrisé ,
Chaque Agnès dont l'œil étincelle ,
Au fond de son cœur maîtrisé ,
Sentant que la pudeur chancelle ,
A son amant électrisé
Tend une main qui la décele.
L'ivresse alors vient les saisir ;

Les parquets irrités s'embrasent
Sous les rigaudons qui les rasent ,
Et l'air Exhale le plaisir.
Ma foi ! nos filles font merveilles ,
Disent ici Messieurs les vieux :
Nous ne dansions presque pas mieux ,
Disent là Mesdames les vieilles ;
Et l'on fait honneur aux oreilles ,
D'un accord qui n'est dû qu'aux yeux.
Ah ! que d'une ardeur singulière ,
Je desiré l'hiver prochain !
Le carnaval , un masque en main ,
Des bals m'ouvrira la carrière ;
Je verrai Life , Alcinoé ,
La prude Iris , la vive Ismène ,
La sérieuse Dorimène ,
La folâtre Leucothoé ,
Et la divine Cydalife . . .
Cydalife ! . . . ce nom charmant
M'échappe à plus d'une reprise ,
Sans doute involontairement.
Avec les unes & les autres ,
Cher de Lêtre , je danserai ,
Et quelquefois je mêlerai
Mes principes parmi les vôtres ,

Si la Danseuse est à mon gré.
Mais , hélas ! parmi tant de Belles ,
Il est si peu de cœurs vacans ,
Que , malgré votre art , je m'attends
À perdre mes pas auprès d'elles.

E P I T R E

ENVOYÉE A M. L. N.

*Dans le tems où il a paru à Paris
des voleurs , connus sous le nom
d'Endormeurs.*

A I M A B L E Magistrat dont la sagacité
De mes concitoyens fixe la sûreté ,
Et qui , plus grand encor par toi que par ta place
D'un coup-d'œil , à Paris vois tout ce qui se passe ,
Faut-il que dans un siècle ou brille la raison
L'enfer ait vomi l'art d'affiner le poison ,
Et que les scélérats dont l'exécrable engeance
Aux autels de Thémis nous fait crier vengeance ,
En dépit des arrêts renaissent par milliers
Des cendres de Derue & de la Brinvilliers ?

Du moins, si la nature avare de leur être
Pour les ravir soudain les eût laissés paroître !
Si, tels qu'on vit jadis les soldats de Cadmus
Au sortir du néant par la discorde émus
D'un fer impatient s'égorger tous ensemble,
Tels, ces hommes pervers qu'un pacte affreux
 rassemble

Au Dieu, dont les pavots sont par eux violés,
Eux-mêmes, à l'envi, se fûssent immolés.
La France applaudissant à leur perte unanime,
Avec les criminels eût oublié le crime.

Mais défiant des loix les regards affidus,
Comme l'herbe des champs ils se sont répandus.
Quand ces monstres, armés d'une coupe fatale
Pénétrèrent au sein de notre Capitale,
Et du peuple effrayé profanant les repas,
Oferent sur son front suspendre le trépas,
Depuis long-tems hélas ! la Province éplorée,
Avait senti les coups de leur ligue ignorée,
Et plus d'un voyageur assoupi de leur main,
Du styx, à son réveil, avait pris le chemin.
Eh ! qui fait mieux que toi leur forfaits & leur
 ruses !

Sans doute le récit en fait horreur aux Muses,
Mais on peut esquisser à la postérité

Et leur coupable adresse & ta sévérité.

L'un, souillant de Bacchus le nectar délectable,
Fait couler, en secret, le poison sur la table,
Dépouille de leur or les êtres languissans
Dont un breuvage horrible a captivé les sens,
Et cherche un prompt salut dans son agile course.

L'autre, non moins féroce, empoisonne la
source

D'un plaisir par l'usage en besoin érigé.

Tabac ! en t'apportant, Nicot eût-il jugé
Que de ta feuille en poudre un mélange adulateur
Corromproit de nos jours le parfum salutaire ?

L. N * * * je te vois mettre un terme à ces
malheurs.

C'est en vain cette fois que le dieu des voleurs
A de son caducée épuisé la malice.

Il n'endort point l'argus qui veille à la police,
Et ses nombreux suppôts par tes soins arrêtés,
Subiront tous enfin des tourmens mérités.

Au reste, ne crains pas qu'attristant mon pu-
pitre,

Je les fasse, à tes yeux, passer dans mon épître.
Que Momus à l'instant vienne les renverser
Ces gibets qu'en mes vers Themis alloit dresser.
Et toi, vil Mont-Faucon, laisse voir à ta place

Le sommet toujours verd du fertile parnasse.
Il est des Endormeurs d'un genre différent,
A qui mon Apollon plus volontiers s'en prend,
Et dont la ville entiere est sans cesse la dupe
Bien qu'à les dénoncer maint critique s'occupe.

Puis-je trop conseiller à mes contemporains
De redouter l'ennui de ces tréteaux forains,
Où, tandis qu'aux François Moliere les appelle,
Et qu'aux Italiens Marivaux étincele,
Ils courent s'endormir, par la mode asservis
Aux sales quolibets d'Histrions, seuls suivis ?
Craindrai-je d'accabler de pamphlets satyriques
Le troupeau suborneur de ces Circé publiques
Que je vois endormir ces nouveaux débarqués
Dont leur attraits menteurs sont bientôt remar-
qués,

Et qui dans leur commerce, en moins d'une
semaine

Ont perdu leur fortune & la figure humaine ?
Epargnerai-je aussi ces Fripiers insolens
Qui pour mieux endormir leur timides chalans,
Dans le réduit obscur d'une arriere-boutique
Font sur un drap gâté descendre un jour oblique ?
Quand j'aurai fait la guerre à de si grands abus,
Ne plaindrai-je donc pas le traitant Lucullus

Qu'abordent au sortir d'une indigeste orgie
L'altière Médecine & l'humble Chirurgie.
Ces deux perfides sœurs, l'endormant tour-à-tour,
Sur leur doctes genoux l'énervent sans retour
Et s'il lutte , au réveil de la convalescence
Contre ces gros gourmands qu'engraisse la Fi-
nance ,

Il ne retrouve plus cette antique vigueur
Et ce rare appétit qui le rendoient vainqueur ,
Mais à de nouveaux traits il faut que je me livre
Et sans te fatiguer , L. N*** tu peux me suivre.

Que je hais au barreau ce l'intimé verbeux
Qui va , d'un chien larron défenseur ennuyeux ,
Dans un sot plaidoyer dont la lenteur assomme ,
Remonter froidement jusqu'au berceau de Rome,
Et fait si doucement dormir Monsieur Perrin ,
Que de se réveiller ce juge tout chagrin
Ecoute à tout hasard des mouvemens coleres
Et condamne en sursaut l'animal aux galeres;
Mais que je hais bien plus ces effrontés conteurs,
Nouvellistes oisifs , à leur profit menteurs !
Fourbin , ce vieux sergent , qui battant la cam-
pagne

Raconte à tout propos les guerres d'Allemagne ,
Fit-il pas l'autre jour ronfler à l'unisson

Quatorze

Quatorze originaux qu'heberge Dubuiffon ; (1)
(Exploit d'autant plus grand qu'en ce grave auditoire ,

D'endormir son voisin chacun brigue la gloire).

Il est vrai que Fourbin est l'aigle du caveau. (2)

D'abord il préluda , Mascarille nouveau ,

Par exhiber trois fois d'innombrables blessures

Qui de valeur, en lui, sont des marques peu sûres,

(Et que Mars de Vulcain probablement reçut

Le soir qu'avec Cypris ce jaloux l'aperçut)

Puis convoquant soudain la chambre politique ,

Il lui parle en ces mots : » dans l'art de la tactique :

» Messieurs , quoiqu'on vous dise assez bien par-
tagés ,

» Seul, je prétends vous vaincre en bataille rangés.

» Cette table, qu'on frappe & d'estoc & de taille

» A nos combats d'esprit offre un champ de ba-

taille ;

» Or nos camps supposés , loin d'en venir aux
mains ,

» Je veux d'abord vous perdre à travers de
chemins ,

(1) Fameux Café , en face de la vieille Comédie
Françoise : on n'y débite que de bonnes choses ,
excepté les nouvelles.

(2) Autre Café dans le même genre.

» Où vû mon grand savoir, jamais je ne m'écarte,
» Mais, qui vous forceront d'abandonner la
carte.

Il dit : à ce début d'arrogance bouffi
Tous mes originaux acceptent le défi :
Et Dubuiffon leur sert d'excellens stomachiques
Pour fournir plus gaîment leur courses chiméri-
ques.

» Eh ! quoi , reprend Fourbin , ai-je affaire à des
gens

» Arrêtés par la faim dans des cas plus urgens ,
» Et les Romains , Messieurs , si vantés dans les
livres

» Au moment d'un combat s'occupoient-ils des
vivres ?

» Suivez-moi, s'il se peut , & que vos déjeûnés
» Jusqu'à votre retour restent abandonnés. »

La troupe au même instant d'un saint respect
faïfie ,

Consent à suivre à jeun Fourbin jusqu'en Asie
Mais dans le même endroit, jamais il ne se tient ;
Sont-ils prêts à l'atteindre ? en Afrique il revient.
L'un d'entr'eux , plus versé dans l'art géographi-
que ,

Alloit le prendre en faute , il passe en Amérique.

Comme il ne voit personne à l'y joindre obstiné
En Europe à la fin le voilà retourné ,
Pour se mettre en présence avec ses adversaires,
Il se tait , il regarde. Hélas ! les pauvres haïres
De ces trajets fictifs lassés réellement ,
Tous à l'entour de lui dorment profondément.
« Ah ! dit-il, c'en est fait, ma victoire est certaine,
» Béni soit le destin qui pour prix de ma peine
» Sans coup férir me livre un trop lâche ennemi ».
Il se rue aussi-tôt dans le camp endormi ,
Rasle les petits pains , & sous sa dent les broie.
Le liquide à son tour devient aussi sa proie ;
Six tasses de café qu'il saisit brusquement
Dans son large estomac descendent promptement.
Il boit ton chocolat , pauvre Abbé Trasybule ,
Toi , qui sans la connoître , appelles de la bulle,
Et le scubac vermeil , d'un biscuit couronné ,
Qu'Omar le Médecin s'étoit prédestiné.
Il absorbe à la fois , la glace de Moncade
Et du Peintre Frécourt la mince limonade ,
Et le thé de Damis & jusqu'au verre d'eau
Dont à Roc l'Alchymiste on avoit fait cadeau.
Fijac seul dans la bande , à l'appétit fidele ,
Près de sa bavaroise avoit fait sentinelle :
Cadedis ! il se leve & , de sa canne armé

La ravit saine & sauve à Fourbin alarmé ,
Qui profitant déjà de ses forces accrues
S'échappe & vole ailleurs endormir d'autres
grues.

Mais loin de ce café sauvons-nous avec lui ,
Et rivaux de Sanlecque , attaquons aujourd'hui
Ces froids prédicateurs dont le style insipide
Endort des bons Chrétiens la ferveur intrépide.

Des sermons négligés de l'élégant Mujel
L. N*** , puisse à jamais te préserver le ciel ?
Que si tu crois braver le ton soporifique
Dont je fais qu'il déclame un long panégyrique ,
Entrons pourtant : je suis peut-être un imposteur ,
Et sans avoir la chauffe on est parfois docteur.
Que l'ondulation d'une houppe de soie
Sied bien à ce bonnet que sous son bras il ploie !
Comme de ce surplis artistement plissé
J'attends un beau discours aussi bien repassé !
Silence : à peine est-il embarqué dans l'exorde
Qu'à bâiller par écho l'œuvre entière s'accorde ,
Et que six Marguilliers l'un sur l'autre écroulés,
Sois leur Pasteur ronflant tombent amoncelés.
Au sommeil rubicond des vigoureux choristes
Le disputeriez-vous, pâles séminaristes ,
Vous qui veillez si bien , même en lisant Collet ?

Quel affront ce seroit pour le petit collet !
Mes cris sont superflus , & leur funeste exemple
Dans un profond repos a plongé tout le temple.
La dévote qu'acheve un passage latin
Se signe en vain trois fois & cede à son destin.
Le suisse, auprès du chœur , avec sa hallebarde,
Contre la léthargie en vain se met en garde ;
Des Bedeaux près de lui l'effaim caméléon
D'un pain béni volé fait la digestion ;
Mais ce que l'avenir ne croira pas je gage,
Si notre Abbé Mujel n'imprime son ouvrage,
Marton , qui présidant aux chaïses de ce lieu,
Y vend depuis trente ans la parole de Dieu ,
Du sermon qui la berce elle-même ennuyée ,
Chancele & ferme l'œil , avant d'être payée.
Enfin c'en étoit fait , & le Prédicateur
Alloit céder au mal dont il étoit l'auteur ,
Si prudemment pour lui , ce malheureux Lévite
Vers sa péroraïson galoppant au plus vite ,
N'eût à ses auditeurs pour long-tems engourdis ,
Souhaité le bon soir au lieu du paradis.

A mille autres Mujels Phœbus dit anathême ;
Mais de ces Abbés-là quel que soit le système ,
D'endormir l'Univers ils n'ont jamais tenté ,
Comme ces rimailleurs dont le groupe effronté

Enfant, tous les mois des œuvres narcotiques,
 Et se féconde encor sous le fouet des critiques.
 A toute heure, en tous lieux, on s'en voit investir,
 Et Voltaire à Paris n'a pu s'en garantir.
 Il ne touchoit qu'à peine au seuil de sa Patrie,
 Sous le masque du zèle & de l'idolatrie,
 De tous ces Endormeurs la bande l'entoura,
 Et dans le même instant ce grand homme expira.
 Oui cruels, à jamais de son ombre indignée,
 La plainte en mes écrits restera consignée.
 Vous avez pour bannir un trop juste remord
 Trompé dans les Journaux, le public sur sa mort,
 Mais ce qui l'a tué, j'ose à la fin le dire,
 C'est l'opium des vers que vous fûtes lui lire.

Modérons toutefois ce transport violent :
 Gilbert, dont l'amertume égaloit le talent,
 De Messieurs tel & tel grands faiseurs d'opus-
 cules

Auroit ici moulé les noms en majuscules ;
 Mais moi plus pacifique en blanc je les mettrai,
 Afin que tout lecteur les remplisse à son gré.
 J'ai toujours à propos su retirer ma griffe,
 Et si du pinde aussi je me créois pontife,
 Les bonnets de Midas, in petto réservés
 N'iroient point avilir les Auteurs dépravés.

Bien plus : si l'on vouloit anéantir leur race,
 J'irois tout le premier solliciter leur grace,
 D'autant qu'ici moi-même, en peignant leur
 travers,

L. N***, je t'ai peut être endormi par mes vers.

CHANSON

A M. DE ROSOI,

Sur son Drame lyrique , intitulé :
Henri IV.

Air : Un soldat , sous un coup funeste.

GRACE à ta baguette magique ,
 Paris m'a vu ressusciter ;
 Je m'habille encor à l'antique ;
 Mais je fais mieux me présenter.

A l'Opéra-Comique

Tu m'a contraint de débiter.

Ventre-sein-gris ! de mon tems la musique
 Etoit plus facile à chanter.

On m'a fait une armée entiere
De tous les danseurs du canton ;
Ils s'en vont soixante à la guerre ,
Avec des piques de carton.

Dans le fond des coulisses ,
Leur valeur m'entraîne aussi-tôt.
Ventre-sein-gris ! ce n'est qu'à des Actrices
Qu'il faut alors livrer l'affaut.

J'ai trouvé , pour ma bien-venue ,
Les champs d'Ivri tout parquetés :
Nul canon ne s'offre à ma vue ;
Pourtant l'on tire à mes côtés :
Les boulets invisibles
Frappent l'air , à loisir pressé.
Ventre-sein-gris ! je les crois peu nuisibles ,
Car pas un soldat n'est blessé.

Je te prends sous ma bienveillance ,
Mon très-cher sire de Rosoi ;
Mais , dans la moindre circonstance ,
Laisse-moi parler comme moi.
Pour me prouver ton zele ,
Ne me mets jamais en trio.
Ventre-sein-gris ! ma chere Gabrielle
Ne m'apprenoit que des duo.

Tu mérites que je t'apprenne
Mon plus agréable secret :
Tu crois m'avoir mis sur la scène,
Et c'est mon ombre qui paroît.
Tout entier sur le Trône
J'ai changé de nom seulement.
Ventre-sein-gris ! Henri-Quatre en personne
A rétabli son Parlement.

SUR LE MERCURE DE FRANCE,

Acrostiche.

MUSES, ranimez votre audace;
Et si vous voulez que vos vers
Retentissent jusqu'au Parnasse,
Confiez-les au Dieu qui parcourt l'univers.
En caducée en main : ce Dieu fait avec grace
Rédiger tous les mois les décrets d'Apollon,
Encourager l'abeille & fêter le frêlon.



L'AMANT CONSTANT,*Chanson.*

SYLVIE a pour jamais captivé son amant
Jusqu'au dernier soupir il lui sera fidele,
Et l'on ne verroit pas un seul homme inconstant
Si les autres beautés étoient toutes comme elle.

Vergers délicieux

Témoins de nos feux,

Sous les pas légers de Sylvie

Vous reprenez une nouvelle vie,

Et le soleil brille plus à mes yeux

Depuis qu'elle a daigné répondre à mon envie.

Sylvie a pour jamais captivé son amant, &c.

Avant ce jour, avant cet heureux jour,

On vous prenoit petites tourterelles,

Pour le symbole de l'amour,

Mais vous nous avez vus, vous avez des modeles,

Sylvie a pour jamais captivé son amant, &c.



QUATRAIN

A MESDEMOISELLES DE B. ET L'E.

*Qui regardoient un tableau des trois
Graces.*

O BELLE brune, ô belle blonde,
Le Peintre à votre aspect se fut mordu les doigts.
Vous faites voir à tout le monde
Que les Graces sont plus de trois.

L'OMBRE DE RACINE LE FILS,

Epigramme.

DE la Religion, généreux défenseur,
J'ai combattu pour elle, & j'ai défait l'erreur;
Je n'avoue aujourd'hui que mon premier Poëme,
Et je rejette le second.
En vain saint Augustin lui-même
Y déclame, y tonne, y confond,
Le libre arbitre & son audace

Je reconnois que l'esprit se morfond
 Dans ce dogme obscur & profond,
 Et que pour se tirer du chaos de la grace
 Il ne nous faut rien moins qu'une grace efficace

I M P R O M P T U

FAIT CHEZ MADAME DE B.***

*Qui me conseilloit de travailler dans
 le genre anacréontique, en dépit
 des Pédans.*

Air : *Dans ma cabane obscure,*

Aux ordres de Thémire

Je souscris en ce jour,

Je monterai ma lyre

Sous les yeux de l'amour.

Je braverai les gloses

Des méchants & des fots,

Le mal est dans les choses,

Il n'est pas dans les mots.

Mais que viens-je de dire,

Sous les yeux de l'amour ?

Un baiser de Thémire
Me détrompe à mon tour,
Sur ses levres mi-clofes
Je change de propos ;
Le bien est dans les choses ,
Il n'est pas dans les mots.

EPIGRAMME

Imitée de Claudien.

L'INDIGENCE & l'amour par d'éternels combats ,
Me tourmentent de même sorte ,
Mais du moins la faim se supporte.
L'amour ne se supporte pas.

EPIGRAMME

Sur la précédente.

C'EST UN auteur Latin qui parle de la sorte
Ami Lecteur , il ment , ou le diable m'emporte,

Veuille à jamais le ciel te préserver du cas,
Sinon morbleu, tu sentiras
Que c'est l'amour qui se supporte,
Et que la faim ne se supporte pas.

VERS

Sur les devoirs d'un Poëte.

JETTEZ les yeux sur un Auteur
Quand il converse avec sa Muse,
Il ne l'instruit pas, il l'amuse,
C'est moins un ami qu'un flatteur.
Oh bien, pour moi, je me fais fête
De pouvoir braver cet écueil.
Et puisque la mienne se prête
Aux libertés d'un tête-à-tête,
Je vais rabattre son orgueil.
Or sus, ma petite mignonne,
J'entends que votre humeur bouffonne
Me distingue de ces routiers,
Qui ne voyant jamais personne
Changent au fond de leurs greniers
Les arts libéraux en métiers,

Et font des vers , Dieu me pardonne ,
Comme Crépin fait des souliers.
Autant vaut demander l'aumône ,
Car au rapport des Envieux ,
Quand au Parnasse midi sonne ,
Il est souvent jeûne pour eux.
Donc c'est ainsi que je raisonne ,
Servir phébus est chose bonne ,
Servir Plutus est encore mieux.
Autre avis : si je veux écrire
Célébrez les honnêtes gens ,
Je ne consacre point ma lyre ,
A railler sur les mœurs du tems.
Qu'à jamais ma mémoire expire ,
Plutôt que de vivre mille ans
A la faveur de la satyre.
Fuyez aussi la vanité
De ces Poètes fannéliques
Que par des arrêts authentiques
Maître Phébus a débouté
D'appel à la Postérité ,
Et qui par contumacité ,
N'impriment que pour l'amour d'elle
Les vers éclos de leur cervelle.
Presque tous ceux que l'on écrit

A cette équitable déesse,
Malgré le sceau du bel esprit
N'arrivent point à leur adresse :
Soumise à mes contemporains,
Muse, vois-les avec souplesse,
S'ils sont fâchés, siffler ta piece,
S'ils sont contents, battre des mains.

MADRIGAL

A MADEMOISELLE DE SAINT-MARCEL,

*Connue par ses talens sur la harpe,
le clavecin, &c.*

DAVID au Roi Saül faissant jadis sa cour,
Écartoit, ce dit-on, sa lance meurtrière,
En exprimant sur sa harpe légère
Quelque pieux cantique ou l'ariette du jour.
Ta harpe, ô saint Marcel, par un effet contraire
Appelle sur nos cœurs tous les traits de l'amour.



CHANSON

*Sur les Redingottes à la Lévite.**Air : De Joconde.*

Moi qui fais que des jeunes gens

La bourse s'incommode,

Quand ils sont par trop diligens

A rattraper la mode.

Au lieu de la suivre en tout point,

En tout point je l'évite,

Et ma redingotte n'est point

Taillée à la lévite.

Encor si ce nouvel habit

Donnoit meilleure mine.

Mais en sortant de chez Rubit (1),

Pour peu qu'on s'examine

On s'apperçoit, rien n'est plus clair,

Que pour prix de ses dettes,

Au bout du compte on n'a que l'air

D'un marchand de lunettes.

(1) Fameux Marchand Tailleur de Paris.

Ah ! grand dieu , comme du public

Tous les Fripiers se raillent !

Depuis qu'on a ce vilain tic ,

C'est en plein drap qu'ils taillent.

Et cet immense vêtement

Vous emporte une étoffe ,

Dont on feroit fort aisément

Un frac à saint Christophe.

Je prêche ici hors de saison ,

Personne ne m'écoute ,

Et la mode sur la raison

Doit triompher sans doute ;

Car derriere ces longs abris

Les jambes sont cachées ;

Et que de jambes dans Paris

N'en sont pas très-fâchées !

VERS A MADEMOISELLE S. A...

Pensionnaire du Roi.

MADELEINE à se satisfaire
Bornant jadis tous ses desirs ,

Ne savoit pas joindre aux plaisirs ,
Comme vous , le talent de plaire.
Soupoit-elle avec un amant
Qui desirât de la musique ?
C'étoit dans le Vieux Testament
Qu'elle alloit chercher un Cantique.
Or , Moyse écrit joliment ;
Mais Moyse est fort peu lyrique.
Charmante A..... dans vos souters ,
Plus fins que ceux de cette Juive ,
C'est par des morceaux bien frappés
Que vous flattez votre convive ;
Nous le savons. Quant à la voix ,
Madeleine l'avoit commune ,
Et sur la votre ici je vois
Que les connoisseurs n'en ont qu'une :
Madeleine eut à ce qu'on dit
Une superbe chevelure ,
Qui , les matins , au saut du lit ,
Flottoit jusques sur sa ceinture.
Mais ce souvenir dans les cieux
Ne sert plus qu'à doubler ses plaintes.
On a vraiment de beaux cheveux
Quand on n'est plus qu'au rang des Saintes.
A. je ne finirois pas ,

Si pour suivre la parallele
Je détaillais tous les appas
Qui vous font l'emporter sur elle.
Nous lisons tous dans Saint Mathieu
Qu'à la barbe des douze Apôtres,
Elle se mit aux pieds de Dieu ;
Et nous nous mettons tous aux vôtres ;
Nous l'y voyons mal-à-propos,
Répandre un parfum délectable.
Vous, ce ne sont que des bons mots
Que vous savez répandre à table.

Enfin Dieu dit à Madelon,
L'amour efface vos sottises,
Elles vous sont toutes remises
Pour prix de votre affection.
Quand A. . . . daigne se soumettre
Les Héros près d'elle attachés,
Ils finissent par lui remettre
Autre chose que ses péchés.



VERS A MADEMOISELLE MERV...

*En lui envoyant un exemplaire de
mes Œuvres.*

ENTRE Junon, Cithérée & Minerve,
Une pomme jadis mit la dissension :
Peut-être aussi que les fruits de ma verve
Vont faire dans Paris quelque sensation ;
Mais je n'en verrai point résulter de querelle,
Car vous conviendrez entre nous,
Que l'exemplaire, où mon ami fidèle,
Aura tracé ces mots : « A la plus belle, »
Ne pourra parvenir qu'à vous.

DIALOGUE

D'UNE PETITE MAÎTRESSE ET D'UN ABBÉ.

L' A B B É.

LE Catéchisme de l'Amour
Est facile à comprendre,
Et même je vois chaque jour

Qu'on le fait sans l'apprendre.

Pourtant si ma religion

Vous paroïssoit douteuse ,

De me faire une question

Ne foyez point honteuse.

LA PETITE MAITRESSE.

Et bien voyons , Monsieur l'Abbé ,

Que je vous examine :

Sur le chapitre du péché ,

Quelle est votre doctrine ?

L' A B B É.

Dès qu'on trouve un minois charmant

On péche par pensée ;

D'un tel péché premièrement

La femme est offensée.

On péche après le plus qu'on peut ,

De concert avec elle ;

Il faut alors , l'Amour le veut ,

Se couvrir de son aîle.

Mais des péchés par action

Si la grace s'accorde ;

Il n'est , pour ceux d'omission ,

Nulle miséricorde.

LA PETITE MAITRESSE.

Çà ; je commence à vous trouver

Instruit en bon fidele ,

Et même assez pour vous sauver

Ce soir dans ma ruelle :

Oui : sur le dogme votre esprit

A moins bronché qu'un terme ;

Fasse Vénus , que sur le rit

Vous foyez aussi ferme.

L' A B B É.

A différer jusqu'à ce soir

Vainement tu t'obstines :

Difons Vêpres dans ton boudoir

En attendant Matines.

Les Pfeaumes de ces Vêpres-là

Sont suivis d'une antienne ,

& fur-tout d'un alleluia

Qui nous font perdre haleine ;

Mais on peut dans ce cas fortuit ,

Comme l'Abbé Maurice ,

Laisser sonner toute la nuit

Sans aller à l'Office.

LE PETITE MAITRESSE.

Tu viens de me déterminer ;
 Disons Vêpres ensemble :
 N'est-ce pas à toi d'entonner.

L' A B B É.

Oui ; mais la voix me tremble.

LA PETITE MAITRESSE.

Approche ici petit peureux ,
 J'y fais un bon remède :
 Nous n'avons qu'à chanter tous deux ,
 Qu'Amour nous soit en aide !
 Grands dieux ! comme il a le chant plat ,
 Et puis comme il se presse
 D'arriver au Magnificat :
 C'est que la voix lui baïsse.
 Mon cher détez promptement :
 Il faut plus que du zèle
 Pour chanter solennellement
 Vêpres dans ma chapelle :
 Mais si j'oublie un tel forfait ,
 En femme débonnaire.
 Revenez quand vous aurez fait
 Six mois de Séminaire.

VERS

VERS A M. DUVAL DE LA BUCARDIERE ,

*Exempt des Gardes de la Connétablie,
sur la premiere édition de mes
Contes.*

SALUT à la belle Amarante ,
Ainsi qu'à toi , mon cher , salut.
Je n'ai point suspendu mon luth
Aux peupliers de la Charente ;
Dans ces climats intéressans ,
Dont la diversité m'amuse ,
Je demande encor à ma Muse ,
Des Contes gais , mais innocens :
Mais quand je t'adresse ces lignes ,
Du sein des plaisirs & des ris ,
N'écorche-t-on point à Paris
L'autre moi qui parle par signes :
Dans l'accès d'une sombre humeur .
Maint Journaliste redoutable ,
Des fautes d'un sot Imprimeur
Ne le rend-t-il point responsable ;

J'en serois vraiment pénétré :
Mais au lieu d'éclater en plaintes ,
J'en dirai mon Misereere ,
Sous (1) l'amphithéâtre de Saintes.
Mais si quelque jeune beauté
Le matin devant sa toilette ,
En lisant mon recueil , regrette
De les avoir tant acheté ;
Tombe aux genoux de la friponne
Et répète-lui bien souvent ,
Que le moi de Paris se vend ,
Mais que celui d'ici se donne.

(1) Cet amphithéâtre a été bâti par les Romains , & est regardé , après celui de Nîmes , comme un des plus beaux monumens de l'antiquité que nous ayons dans ce genre.



c
tr
a
fi
ci
ta
P

VERS A M. DUTHEIL.

Vous dites donc, Monsieur Dutheil,
Que ces Messieurs de la Musique (1),
Contre le vaudeville antique
Font un bachanal sans pareil :
N'importe, à la cour, à la ville,
Du haut de mes petits trétaux
Je chasse, à coups de Vaudeville,
Tous les Drames sentimentaux :
Je n'aurai point la fantaisie,
De recourir à ces Messieurs.
Vous croyez-vous étayer d'eux,
Et vous voyez que leur manie
Est d'avoir de l'esprit pour deux.
Au lieu des grands airs qu'ils attachent

(1) On sent bien qu'il ne s'agit point ici des charmans Compositeurs qui ont enrichi le Théâtre Italien de leurs productions savantes & agréables, tels que MM. Philidor, Grétri, Monsigni, Dezaydes, &c. mais de ces petits Musiciens, qui ont assez de confiance dans leur foible talent pour ne mettre aucun choix dans les Poèmes qu'ils traitent.

A des vets (qui n'en sont jamais)
Je ne coudrai , puisqu'ils me fâchent ,
Que des Pont-Neuf à mes couplets ,
Et même un jour (j'ose le dire)
Paris me voudra quelque bien ,
Si par des riens je l'ai fait rire ,
Alors qu'il ne rioit de rien.

A MADEMOISELLE VILLETTE-FRÉDERIC

*En lui envoyant un exemplaire de
Cassandre Oculiste.*

Aux Contes gais de ma muse légère ,
Vous avez fait , Iris , un favorable accueil ;
Aujourd'hui l'Oculiste espere
Que vous le verrez du même oeil.



A LA MÊME,

*En lui envoyant un exemplaire de
Cassandre Astrologue.*

Air : De la Baronne.

DE la parade,

Iris, vous connoissez les droits,

Invraisemblance & mascarade,

Peuvent se glisser quelquefois

Dans la parade.

Sur la parade,

Aisément la critique mord ;

Mais dût-elle être en embuscade,

Si vous riez, je serai fort

Sur la parade.

EPIGRAMME.

AROUET & Jean Jacque, à la Religion,
Ont porté les coups les plus traîtres ;

B b iij

Mais le premier contre les Prêtres
A marqué plus de passion.
Or comme ils ont tous deux traversé l'onde
noire ,
Une bigotte hier disoit avec bonté ,
Qu'Arouet aux enfers seroit précipité ,
Et que Jean Jacque irait en purgatoire.

QUATRAIN

Sur la mort de Voltaire.

GRAND Arouet pardonne aux François
inhumains
De ne pas recueillir ta cendre vagabonde ;
Dieu t'offre pour tombeau le reste entier du
monde ,
Et la terre est par-tout l'ouvrage de ses mains.



QUATRAIN

Mis au bas du portrait du Prince Eugène, gravé par M. de Marcenay.

C'EST toi, France, qui le vis naître,
Et l'Empire s'accrut du fruit de ses travaux :
Quand la nature enfante des héros,
Heureux les Souverains qui savent les connoître.

QUATRAIN

*Fait à l'issue d'une lecture du Poëme
de la Grace.*

O N ne se convertit qu'au signal du destin ;
Mais une fois quand la grace nous touche ,
On devient un Saint Augustin ,
Ne fût-on d'abord qu'un Cartouche.



LE ROUÉ,

*Chanson.**Air : Vaudeville du Maréchal.*

AVANT tout, le Lecteur saura,
Qu'en mil sept cent, & cetera,
Ce terme échappé de la greve,
Dans le beau monde se montra;
Le Tribunal de l'Opéra,
D'où la langue aujourd'hui relève,
S'assembla
Et jugea,
Ce mot-là
Digne d'être
Un synonyme à petit-maître.

Or, les Roués communément,
Ont tous un cœur de diamant.
Qui dit Roué, ne dit, je pense,
Ni bon ami ni tendre amant;
Aussi fûs-je étonné vraiment,
Quand Églé m'eut en confidence

Avoué ,
Qu'un roué
Engoué
De lui-même ,
Lui juroit une ardeur extrême.

Quoi ! répliquai-je , c'est Strabon :
Allez , ce joli vagabond
Est atteint de la maladie ,
Qui fait qu'à rien l'on n'est plus bon.
Parbleu ! dit Églé , je puis donc
Pousser à bout sa perfidie ,
Me dut-on
Faire don
De surnom
D'étourdie ,
J'en veux avoir la comédie.

Églé reçut le même soir.
Strabon près d'elle vint s'asseoir ,
Et tout bas , comme à l'ordinaire ,
Lui donnoit maint coup d'encensoir ,
Protestant qu'il brûloit d'avoir
La permission de lui plaire ,
Et l'on plaît

En effet ,
Quand on fait
L'impossible ,
Pour rendre une femme sensible.

Mais la belle Églé qui sait bien
Que Strabon n'est plus propre à rien ,
A rire à ses dépens s'apprête ,
D'abord elle pousse un soupir ,
Puis feignant l'accent du désir :
Un moment , lui dit-elle , arrête.

Je te croi ,
Sur ma foi ,
Jure-moi
D'être honnête ,
Et nous souperons tête-à-tête.

Strabon en est déconcerté ,
Chacun fort , il est seul resté :
L'ambigu qu'on sert , l'épouvante ,
Par les mains de la volupté ,
Il voit le champagne apporté ;
Mais c'est en vain qu'on le lui vante ,
Son cœur frais
N'est jamais

Qu'un mauvais
Thermometre ,
Au chaud , rien ne peut le remettre.

Ciel ! me trompai-je ? au pied d'Églé,
A la fin mon homme a volé.
Seroit-il dévot à Cythere ?
Examinons ; car entre nous ,
On s'y met souvent à genoux ,
Quoiqu'on soit assez téméraire ,
Pour ofer
S'amuser
A jaser ,
Loin d'y faire ,
Comme on le devoit , sa priere.

Églé qui voit son embarras ,
En vain lui tend deux jolis bras ,
Puis libertine avec décence ,
Au fond de son lit de repos ,
Retombe , & l'œil à demi-clos ,
Observe un éloquent silence :
Doux moment ,
Où l'Amant
Rarement

En balance ,
Au comble du bonheur s'élance.

L'affaire iroit trop en avant ,
Dit Strabon en se relevant :
Quand une épreuve est aussi forte ,
Je ne suis pas si complaisant.
Mais, mais, quel est le médisant ,
Qui m'a desservi de la sorte ?

Pardonnez ,
Mais tenez ,
Convenez ,
Qu'il importe ,
Que pour l'aller trouver je sorte.

Belles qui m'écoutez ici ,
Croyez que de ces Couplets-ci ,
La morale est à votre usage ,
Daignez l'apprendre en raccourci ,
Dès qu'un Roué brusque , ou transi ,
Vous parle l'amoureux langage ;

Il vous faut
Aussi-tôt
Prendre au mot
Son hommage ,
Pour le voir changer de visage.

CHANSON

CHANSON

Sur les Étrennes de Mercure, Opéra-Comique en Vaudevilles.

Air : Robin ture-lure, lure.

LE lundi, premier de l'an,
Nos Étrennes de Mercure
Ont réussi foiblement, ture-lure,
C'est ce que dit le Mercure,

Robin ture-lure lure.

Mais le vendredi suivant,
(Moyennant mainte coupure)
On en parut fort content, ture-lure.
C'est ce que tait le Mercure, Robin, &c.

Bien est-il vrai que le plan
N'est point, dans sa contexture,
Neuf originairement, ture-lure,
C'est ce que dit le Mercure, &c.

Mais un tableau du moment,
Fait excuser sa bordure,

Quand il est d'un fonds-riant, ture-lure,
C'est ce que tait le Mercure, &c.

On y trouve cependant

Des couplets qui, d'aventure,
Sont faits agréablement, ture-lure,
C'est ce que dit le Mercure, &c.

Mais dans trois Actes de chant,
Il en faut, je vous assure,
De liaison seulement, ture-lure,
C'est ce que tait le Mercure, &c.

On voudroit également
Qu'une gaze plus obscure
Y voilât notre enjoûment, ture-lure,
C'est ce que dit le Mercure, &c.

Mais au tams passé, vraiment,
Où l'oreille étoit moins pure,
Le cœur étoit innocent, ture-lure,
C'est ce que tait le Mercure, &c. &c. &c.



PLAINTES DE L'AMOUR

CONTRE LES POËTES.

QUAND je suis le Dieu le plus grand ,
 Répondez , suppôts du Parnasse ,
 Sous la figure d'un enfant
 Pourquoi me peindre avec audace ?
 C'est pour me contraindre à teter
 Le lait de vos Muses stériles ,
 Ou pour me faire marмотer
 Des vers tendrement puériles.
 Par quel caprice saugrenu
 Indécens & cruels Poëtes ,
 Dans vos tant froides chansonnettes
 Me faites-vous courir tout nu ?
 Cette méthode est cavaliere ,
 Mais faut-il s'en émerveiller ,
 Si vous n'êtes pas d'ordinaire
 Assez riches pour m'habiller ?
 Qui diable a mis dans vos cervelles
 De venir , de vos propres mains ,

Me planter une paire d'aïles

Tout droit au beau milieu des reins ?

C'est votre orgueil qui me procure

Cet attribut injurieux ,

Vous vous croyez de petits Dieux

Dont je ne suis que le Mercure.

Eh ! morbleu , qu'avez-vous besoin ,

Rimailleurs que Jupin confonde ,

De me mettre une torche au poing ,

Quand vous allez voir votre Blonde ?

J'entends : c'est qu'il fait très-obscur

Dans l'escalier de la donzelle ,

Et vous aimez pour le plus sûr

Qu'un Dieu vous tienne la chandelle.

Bref , est-ce à titre de cadeau ,

Ou bien n'est-ce que par bevue

Que vous m'avez mis sur la vue

Un épais & triste bandeau ?

Oh ! pour ceci c'est chose claire ,

Sans ce bandeau , dans vos écrits

Je n'aurois , par ma foi, pas pris

Tant de bégueules pour ma mere.

RÉPONSE

AUX VERS DE M. REGNAULT DE CHAOURCE,

Qui nous nommoit, *M. BARRÉ &*
moi, Légataires de PANNARD.

O vous ! dont la Muse civile

Nous accablé de complimens,

Composez des hymnes charmans

Pour le retour du Vaudeville,

Mais mettez, de grâce, à l'écart

Des complimens peu nécessaires,

Et ne dites plus que Pannard

Nous a faits ses deux légataires.

Nous l'avons cru trop bonnement,

Et dans l'espoir imaginaire !

De recueillir conjointement

Cet héritage littéraire,

Nous sommes partis promptement

Pour le Parnasse & pour Cythérée,

Où feu Pannard, de son vivant,

Avoit un double pied-à-terre.

Nous nous disions par les chemins ,

» Comme nous prendrons à deux mains

» Ses Madrigaux , ses Epigrammes ,

» Et ses Antidotes certains

» Contre le noir poison des Drames !

» Du sel dont ses Ecrits sont pleins ,

» Emparons-nous , coûte qui coûte ,

» Et pour nous soulager en route ,

» Laissons tomber les vieux refrains.

Nous arrivons chez les Notaires

Du Codicile de Pannard ,

Très-fideles depositaires.

Après beaucoup de commentaires...

» Mes amis , vous venez bien tard ;

» Mais , au surplus , pour ces affaires ,

» Voyez Laujon , Collé , Favart ,

» Exécuteurs testamentaires.

Miséricorde ! avons-nous dit ,

En fuyant d'un air interdit ;

» Malgré nos droits héréditaires ,

» Adieu notre prétention ,

» Car , à coup sûr , ces trois compères

» Ont mangé la succession.

TABLE DES CONTES.

L A Mort des Dieux ,	Page 1
La Rémoulse ,	8
Le Théologien confondu par son pere ,	10
L'Aveugle , le Sourd & le Muet ,	12
Le Nombre de Deux ,	14
Iris & sa Bonne ,	17
La premiere Emplette en ménage ,	19
Les Voyageurs & le Crocodile ,	20
Les Payfans changés en grenouilles ,	23
La Délicatesse à la mode ,	27
A Deux de Jeu ,	ibid.
Le Danger de l'oïfiveté ,	28
La Perruque perdue ,	31
Le Théologien de Village ,	33
La Bergere dupe de ses appas ,	35
Le Fils du Laboureur ,	36
L'Incendie perpétuel ,	38
L'Ivrogne ,	39
Les Mures ,	43
Chacun à son tour ,	44
Les Pantoufles d'Empédocle ,	46
Le Louis d'or & les Ecus de six livres ,	49
Le Poêle de fonte ,	50
Le Bailli confondu par son Curé ,	55
Le garçon Cabaretier ,	56
Le Chanoine galant ,	57

Les Noix. Conte marotique.	Page 59
La Balançoire.	61
La Première fois.	63
Le Botaniste par excellence.	64
Le Fermier insolent.	69
Le Fils du Meunier.	70
Le Seigneur & son Valet	71
La Peureuse rassurée.	72
Le Prédicateur à la mode.	78
La Mauvaise Devineresse.	79
La couche de Philis.	80
Le Filou nocturne.	81
Les Vœux indiscrets,	Ibid.
L'Actrice mortifiée.	83
Les Ménétriers.	84
L'Origine des Spectacles.	87
La Feinte réciproque.	88
La Certitude fâcheuse.	92
Le Seigneur & son Bailli.	96
Le Roi, le Seigneur & le Payfan.	99
Le Médecin aux urines.	98
L'Orange.	101
Perrin & Mirza.	101
Le petit saint de Fer & la petite sainte d'Al-	
mant.	104
Les Deux Souhairs.	107
La Neige.	109
La femme de Loth & celle de Pygmalion.	110
Lucas & son Seigneur.	113
L'Astrologue & l'homme qui a perdu son fils.	114

DES CONTES. 309

Le Baptême de la Cloche.	Page 115
Le Roi Boit.	118
Les Papillottes Syriaques.	123
Le Jardinier Hollandois	125
Le Mauvais Imprimeur.	127
L'Ennemi de l'obscurité.	128
L'Amour fixé. A Mademoiselle de M***.	129
Le Faiseur de Papes & de Cardinaux.	130
La Béguine aillée.	135
Le Voleur de Roses.	138
Les Anges réformés.	141
Le Pieur perdu & retrouvé.	146
Le Cagot inlogeable.	154
La confession de Thalie.	159
Le drame vengé.	163
Autre , sur le même sujet.	164
Le Pédant & le Loup.	166
Le Métromane.	168
L'Eclipse de Soleil ; Apologue.	173
La Création du monde.	175
La Fin du Monde.	179

TABLE

DES POÉSIES FUGITIVES.

LE Conseil d'Apollon.	Page 183
Le Poète des supplices,	<i>Ibid.</i>
La Statue digne de son modele.	184
La Place mal nommée.	185
Vers à M. Refnier.	<i>Ibid.</i>
Epitaphe de M. Vasse.	186
Impromptu à une Dame.	<i>Ibid.</i>
Vers à une Dame fort jolie.	187
Epitaphe d'une femme Bellesprit.	188
Traduction de l'Epitaphe de Gilles le Maître.	<i>Ibid.</i>
Couplets à Madame la Duchesse de Chartres.	189
Epigramme pour mettre au bas de mon portrait.	191
Vers mis au bas d'une gravure.	<i>Ibid.</i>
Epître à un de mes Amis.	192
Madrigal à une jeune Muse solitaire.	195
Vers burlesques sur le Printems.	196
Vers à Mesdemoiselles de L. B.	200
Epigramme qui convient à beaucoup d'Opéra.	202
Dialogue d'une Dévote & d'un jeune homme,	<i>Ib.</i>
Chanson sur une piece de Catulle.	204
Les jeunes Gens vengés.	207
Chanson sur des disputes musicales.	210

DES POÉSIES FUGITIVES. 311

Le Rendez-vous nocturne.	Page 212
Ode Anacréontique.	214
Couplets à la pendule de M. Vasse.	218
Couplets sur le duel arrivé à Saint-Cloud.	220
Cantique à Madame la Comtesse de B***.	222
Vers à Madame Collet.	227
Le Printems est la saison de l'Amour.	228
Mes adieux à l'Amour.	229
Complets chantés en s'accompagnant d'une guitare.	231
Epitaphe d'un homme intéressé dans les affaires du Roi.	232
Epitaphe d'un Critique,	<i>Ibid.</i>
Les Cendres.	233
Vers à Paris.	235
Vers à M. Maréchal.	236
Ode d'un Convalescent à une vache.	237
Couplets à M. l'Abbé de Lattaissant.	238
Epitaphe de Greffet.	241
Quatrain.	<i>Ibid.</i>
Epitaphe de M. le Maréchal de Clermont-Tonnerre.	242
Le Bossu railleur.	<i>Ibid.</i>
Épître aux détracteurs de la poésie badine.	243
Le bout d'Oreille.	247
Épître à M. Beaunier.	250
— à M. de Lètre.	255
— Envoyée à M. L. N.	260
Chanson à M. de Rosoi.	271
Sur le Mercure de France, acrostiche.	273
L'Amant constant.	274

Quatrain à Mesdemoiselles de B. & L.	Page 275
L'Ombre de Racine le fils ,	<i>Ibid.</i>
Impromptu fait chez Madame de B***.	276
Epigramme imitée de Claudien.	277
Epigramme sur la précédente ,	<i>Ibid.</i>
Vers sur les devoirs d'un Poète	278
Madrigal à Mademoiselle de Saint-Marcel.	280
Chanson sur les Redingotes à la Léville.	281
Vers à Mademoiselle S. A.	282
Vers à Mademoiselle Merv...	285
Dialogue d'une petite Maîtresse & d'un Abbé.	<i>Ibid.</i>
Vers à M. Duval de la Bucardière.	289
Vers à M. Dutheil.	291
A Mademoiselle Villette-Frédéric	292
A la même.	293
Epigramme.	<i>Ibid.</i>
Quatrain sur la mort de Mr de Voltaire.	294
Quatrain mis au bas du portrait du Prince Eugène.	295
Quatrain fait à l'issue d'une lecture du Poème de la Grace.	<i>Ibid.</i>
Le Roué.	296
Chanson sus les Étrennes de Mercure.	301
Plaintes de l'Amour contre les Poètes.	303
Réponse aux Vers de M. Regnault de Chaource.	305

Fin de la Table.

